





HECTOR FIERAMOSCA,

OU

LE DÉFI DE BARLETTE,

ROMAN HISTORIQUE,

Massimo Taparelli

PAR MAXIME D'AZEGLIO;

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR MM. G...... ET S....

SECONDE PARTIE.

...... Dignes que tout Italien fasse ses efforts pour que leurs noms arrivent à la postérité avec le secours des lettres.

GUICCIARDINI.

PARIS.
FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 14.
1833.

A SON EXCELLENTE ET CHÈRE ÉPOUSE

JULIE

FILLE D'ALEXANDRE MANZONI

ÉPRISE DE TOUT CE QUI REGARDE SA PATRIE

DÉDIE CE PETIT VOLUME

L'AUTEUR

FIER DE POUVOIR RECOMMANDER

SON HUMBLE OUVRAGE

A UN NOM SI GRAND ET SI CHER.

HECTOR FIERAMOSCA,

OU

LE DÉFI DE BARLETTE.

CHAPITRE XII.

Rentré dans Barlette, Gonzalve et ses barons descendirent de cheval au château. Les meilleurs appartemens furent donnés aux nouveaux hôtes, et chacun se retira pour se préparer aux chasses et aux joûtes qui devaient avoir lieu dans la journée.

Sur la place, on avait élevé un amphithéâtre en bois, avec des gradins et des tribunes décorées le mieux possible, et, dans des remises à cet usage, on tenait renfermés depuis plusieurs jours des taureaux et des buffles sauvages destinés à figurer dans ce spectacle que les Italiens aimaient alors avec passion, et auquel les plus grands seigneurs ne dédaignaient pas de prendre part. C'était dans ce lieu même, dont le terrain avait

été aplani et convenablement préparé, que devait se donner la joûte : déjà le peuple remplissait les issues de la place; les toits, les fenêtres et tous les lieux élevés étaient garnis de spectateurs. Les gardes à pied et les cavaliers aspirans, revêtus de pourpoints de diverses couleurs, attendaient l'arrivée de Gonzalve.

Bientôt on le vit paraître suivi de tous ses barons, ayant à sa droite le duc de Nemours, et sa fille Elvire à sa gauche. Après avoir fait le tour de l'enceinte, il se plaça dans une tribune plus spacieuse et plus richement décorée que les autres, qui se trouvait sur un des côtés de l'amphithéâtre, au milieu des cris et des applaudissemens que le peuple prodigue avec tant de facilité à la pompe des cortéges et à l'éclat des fêtes. Tout le monde s'assit alors, et le signal de lancer le premier taureau fut donné.

Le bourdonnement de la foule, et les contestations qui ne manquent jamais de s'élever dans de semblables occasions parmi les spectateurs empressés d'occuper les meilleures places, cessèrent aussitôt. On vit alors s'élancer dans l'arène un énorme taureau dont la tête et le poitrail étaient noirs comme l'ébène, et le reste du corps d'un gris sombre.

Frappant l'air de sa queue, il commença par bondir plusieurs fois dans l'arène, en cherchant

à s'échapper; voyant qu'il n'y avait aucune issue, il s'arrêta, promenant avec inquiétude autour de lui ses yeux enflammés, et de ses pieds de devant faisant voler le sable de l'arène.

En cet instant, les regards de tous les spectateurs se détournèrent pour se porter vers un des angles de la place à la rumeur occasionnée par une rixe qui s'était élevée entre deux hommes, et dont on ignorait la cause. Pour la bien faire connaître au lecteur, il est nécessaire que nous retournions un moment auprès des dames de Sainte-Ursule.

Dans la soirée où Fieramosca leur avait annoncé que le combat contre les Français avait été résolu, Genèvre n'avait pas été seule à frémir à l'idée des dangers auxquels il allait s'exposer; Zoraïde aussi en avait été profondément émue. Un caractère fier et ardent se voit souvent uni à un cœur d'un difficile accès; mais si une fois l'amour parvient à y pénétrer, il y fait un ravage immense. C'est ce qui était arrivé à la jeune Maure. Depuis cette soirée, le sommeil l'avait abandonnée, et elle n'avait connu ni paix ni repos. Elle voyait ses jours s'écouler plongée dans la contemplation d'un seul objet, l'esprit toujours rempli des mêmes idées qu'elle ne pouvait éloigner, en sorte qu'il lui était impossible de s'adonner avec un peu de suite à la plus simple occupation; seule-

ment, mais à de courts intervalles, elle se mettait à son métier à broder, et travaillait à un manteau qui était destiné à Hector, puis, se levant tout à coup, elle passait des heures entières assise à son balcon, arrachant par distraction les feuilles de la vigne qui l'ombrageait, ou bien elle sortait de sa chambre, inquiète, agitée, comme si elle eût été préoccupée de quelque affaire importante, puis, s'oubliant elle-même, elle ralentissait le pas et s'arrêtait les yeux fixés sur la terre; elle fuyait surtout les regards de son amie, tremblant qu'elle ne vînt à découvrir un secret qu'elle eût voulu tenir caché dans le plus profond de son cœur.

Genèvre n'était pas moins agitée qu'elle, et peut-être les tourmens qu'elle ressentait avaient-ils une cause bien plus puissante encore. L'affection qu'elle éprouvait pour le jeune Italien, affection produite par une ancienne amitié, et qui était le prix d'importans services, avait augmenté d'intimité, et par la crise dans laquelle ils se trouvaient tous deux, et à l'idée qu'une mort glorieuse allait peut-être le lui enlever pour toujours, et par le vertueux remords (car rien plus que les obstacles ne peut enflammer et l'esprit et le cœur) qui l'avertissait qu'il était de son devoir de tout tenter pour retourner auprès de son mari et s'éloigner de celui qui, malgré leur vertu mu-

tuelle, la tenait sur le bord du précipice. Elle se rappelait la promesse qu'elle avait faite à Dieu et à la sainte du monastère, d'avouer à Hector la résolution qu'elle avait prise de le quitter : elle s'excusait de ne pas l'avoir fait encore, en pensant que le jour où elle devait révéler ce triste projet était justement celui où il était venu lui annoncer la nouvelle du combat ; mais elle sentait bien en elle-même que si ce motif pouvait lui faire obtenir le pardon d'un pareil retard, elle n'en devait pas moins et plus que jamais tenir à l'exécution de sa promesse.

A ces pensées, qui lui causaient de si vifs tourmens, venait se joindre un douloureux soupçon sur le compte de son amie. Les femmes ont un sentiment exquis, je dirais presque un instinct, pour découvrir l'amour alors même qu'il est caché dans les replis les plus secrets du cœur. Genèvre s'aperçut bientôt que Zoraïde n'était plus la même, et ne devinait que trop la cause de son changement. Les deux amies passèrent ainsi quelques jours, mais leur douce et expansive familiarité n'existait plus.

Cependant il n'était question dans le monastère, entre Gennaro le jardinier, les religieuses et les soldats de la tour, que des fêtes qui allaient avoir lieu à Barlette. Personne n'y allait sans faire à son retour une pompeuse description des pré-

paratifs qui s'y faisaient, de ce que l'on disait; et la curiosité était telle, que quand ce jour si désiré arriva, tous, à l'exception de ceux qui en étaient absolument empêchés, partirent dès la pointe du jour pour la ville afin d'y avoir les premières places. De son côté, le jardinier, passionné pour les fêtes comme tous les hommes du Midi, après avoir mis ses plus beaux habits, orné son chapeau d'un bouquet, se dirigeait vers son bateau qu'à peine l'aurore commençait à naître. Il rencontra Zoraïde en haut de l'escalier qui, par quelques degrés, conduisait sur le bord de la mer; elle était vêtue avec plus de soin que ne paraissait devoir l'exiger et l'heure et le lieu dans lequel elle se trouvait.

« Gennaro, lui dit-elle, je désirerais aller avec toi à Barlette. » Ce peu de mots furent prononcés avec une certaine hésitation toute nouvelle pour Gennaro, qui était habitué à l'entendre parler d'une manière brève, résolue, en sorte qu'il resta quelques instans à la regarder, avant de lui répondre qu'elle en était bien la maîtresse, et que ce serait beaucoup d'honneur pour lui, mais que seulement il regrettait de n'avoir pu approprier son bateau afin qu'elle s'y trouvât plus commodément. « Mais attendez un moment, ajouta-t-il, je retourne au couvent et je reviens de suite »; et il voulait aller chercher les objets dont il manquait pour remplir son dessein. Zoraïde lui saisit le

bras, et le pauvre jardinier sentit une telle étreinte qu'il regarda fixement la jeune fille se disant en lui-même : il faut qu'elle soit ou folle ou ensorcelée !

Zoraïde avait laissé Genèvre qui reposait encore, ne voulant pas s'expliquer avec elle au sujet de sa promenade matinale, qui pour le moins aurait dû lui paraître étrange, puisque c'était la première fois qu'elle sortait du monastère.

Craignant à chaque instant de voir paraître Genèvre avant son départ, elle pressa de l'air du commandement bien plus que de la prière, le jardinier de descendre, et ils partirent pour la ville. Pendant le trajet, et sans laisser reposer ses rames, Gennaro ne cessait de parler à Zoraïde et de lui promettre qu'il la conduirait partout, qu'il avait pour ami le valet de chambre de Gonzalve, et que personne mieux que lui ne saurait lui faire trouver une bonne place pour voir la fête. Ils arrivèrent sur la place du Château au moment où Gonzalve avec sa suite et les barons français allaient à la rencontre d'Elvire. Zoraïde avait demandé à Gennaro avec instance de ne la pas laisser seule; mais ses prières n'avaient pu empêcher le jardinier de suivre la cavalcade au milieu de la poussière et de la foule; seulement il avait eu l'attention de la conduire à l'hôtellerie de Veleno en lui promettant qu'il serait bientôt de retour.

Retenu plus long-temps qu'il ne l'avait supposé, il tint sa promesse un peu tard, et quand il voulut conduire Zoraïde pour la placer sur les gradins, toutes les places étaient occupées par les spectateurs, et il jugea qu'il n'y avait plus d'espoir ni pour lui ni pour sa compagne. Toutefois, tantôt à force de prières, tantôt avec le secours de ses coudes, s'ouvrant un passage à travers la foule du peuple qui encombrait même le derrière des gradins, il parvint à se placer au-dessous de l'un d'eux près de l'ouverture par laquelle les combattans devaient entrer dans l'arène. Mais de cette place il ne voyait que les jambes des spectateurs pendant au-dessus de sa tête, et il se désespérait de s'être montré guide aussi maladroit. Par bonheur pour lui, au moment où le taureau fut lancé, Fanfulla de Lodi, qui était chargé de diriger les jeux, vint à sortir de l'arène, et il aperçut Zoraïde, qui jetait autour d'elle un regard de mécontentement; il reconnut le jardinier; celui-ci se recommanda à lui.

« Excellence, illustre seigneur, s'écriait-il, voyez, je vous en prie, cette pauvre dame qui se meurt d'envie de voir la joûte et qui ne peut pas parce que nous sommes arrivés.... »

Zoraïde, s'apercevant que les yeux brillans du jeune guerrier à qui s'adressait cette prière annonçaient plus que de la bonne volonté pour leur

procurer des places, serrait de toute sa force le bras de Gennaro pour le faire taire; mais il n'était plus temps; Fanfulla s'étant approché d'elle, la prit par la main, et se faisant passage avec une baguette à travers le peuple, il jetait les yeux de tous côtés pour voir où il la placerait.

Sur le gradin le plus élevé, à la meilleure place, assis à l'aise, les jambes écartées et les bras croisés sur la poitrine, se trouvait pour son malheur le connétable de la Tour de Sainte-Ursule, Martino Schwarzenbach. Fanfulla n'aurait pas donné cette rencontre et ses conséquences pour mille ducats. Comme, au moyen de sa baguette, il pouvait atteindre le talon du Germain, élevé de terre de sept à huit pieds, il le toucha légèrement, celui-ci se retourna en cherchant à savoir ce qu'on lui voulait. Fanfulla, sans se déconcerter, éleva la main à la hauteur de son front, et agitant le doigt du haut en bas avec un léger mouvement de tête, uni à un signe de l'œil et de la bouche, il lui fit entendre que sa place lui convenait pour la jeune dame qu'il accompagnait; et l'expression de son visage aurait fait peur à un mort. Martino se croyant en sûreté dans le poste où il se trouvait, et se rappelant peut-être en ce moment la manière dont il avait mis son baril en pièces, fit avec les épaules ce signe d'impatience qui semblait

dire : Va te promener; et il reprit la posture qu'il avait auparavant.

« Maudit Germain ! dit Fanfulla en secouant la tête et en élevant la voix, tu te feras donner une volée de coups de bâton, et de toute manière pour aujourd'hui tu peux compter que tu as vu la fête. »

Martino ne bougeait pas, seulement il grondait à voix basse, car son adversaire, quoique de loin, le tenait en respect.

Mais Fanfulla, aussi prompt que sa parole, sauta sur une poutre placée en travers, et prit par les jambes le connétable, qui attaqué à l'improviste, n'avait pas eu le temps de prendre ses précautions, et, le faisant glisser de l'endroit où il était assis, essaya de le jeter à terre; mais le pauvre Martino se trouvant pris entre deux planches à travers lesquelles son ventre ne pouvait passer, s'écriait : « Miséricorde, au secours ! » Mais en vain; Fanfulla tirait et secouait toujours jusqu'à ce qu'enfin le pauvre homme tomba à terre à moitié brisé et rempli d'écorchures. Alors il lui dit, avec le plus grand sang-froid : « J'en suis bien fâché vraiment; mais ne te l'avais-je pas dit que tu avais vu la joûte. » Puis faisant aussitôt monter Zoraïde et Gennaro, il se perdit dans la foule, riant des mille injures que lui adressait Martino, qui en se retirant se tâtait

pour sentir s'il n'avait rien de cassé, ramassait son chapeau d'un côté, ses gants et son épée de l'autre, et pouvait à peine se remettre de sa cruelle aventure.

Cependant Zoraïde, qui de la place que lui avait procurée la victoire de Fanfulla, découvrait parfaitement tout l'amphithéâtre, le parcourut des yeux et les arrêta sur la tribune en face d'elle, où elle découvrit Hector, qui, assis à côté d'Elvire au milieu des principaux seigneurs, s'entretenait avec elle et tâchait par sa courtoisie de se montrer digne de l'honneur d'avoir été désigné pour être son chevalier dans cette journée. La jeune Espagnole, qui avait un cœur brûlant et une imagination vive et légère, attribuait peut-être ces attentions et ces soins à une cause qui flattait en même temps et son amour-propre et son cœur. Leur entretien avait pour témoins deux femmes placées à une distance différente avec des sentimens divers, mais qui n'en perdaient pas un signe. L'une était Zoraïde, qui, trop éloignée pour entendre leur conversation, y prenait pourtant un tel intérêt et observait avec tant d'attention leurs moindres mouvemens; qu'elle put s'apercevoir que la fille de Gonzalve savait apprécier ce que valait le héros italien, et ne le regardait pas avec la seule bienveillance qu'engendre la simple courtoisie. Toutefois elle n'osait se former un juge-

ment sur ce que pouvait en ce moment penser Fieramosca ; mais une ombre suffit pour faire trembler un cœur parvenu au point où le sien se trouvait. L'autre femme était Victoire Colonne, à qui l'expérience avait appris qu'Elvire ne savait pas assez se mettre en garde contre les séductions d'une belle figure et de douces paroles. Elle se sentait pour elle une affection vraie et profonde ; l'on eût pu juger, en voyant le front sévère et le regard pénétrant de la fille de Fabrice, combien lui causait de déplaisir cette intimité, dont elle redoutait les conséquences.

Le premier taureau lancé dans l'arène avait été abandonné à la multitude : beaucoup d'hommes d'armes étaient venus le combattre avec des chances diverses, mais sans pouvoir obtenir la victoire. Enfin, prié de donner une preuve de son adresse dans ce genre de combat, Diégo Garcia descendit d'une des tribunes latérales, où il se trouvait entouré d'Espagnols et d'Italiens. L'habileté du *matador* (celui qui tue le taureau) consiste aujourd'hui, en Espagne, à savoir lui enfoncer l'épée dans la jointure des vertèbres du cou au moment où il baisse la tête pour enlever son adversaire sur ses cornes : mais à cette époque, où le maniement d'armes pesantes augmentait la force du bras, on regardait comme le plus beau coup celui par lequel on parvenait à détacher du

corps la tête du taureau, et ce coup réussissait souvent à qui réunissait beaucoup de force à beaucoup d'adresse.

Paredes, revêtu d'un juste-au-corps de peau de buffle, et la tête découverte, entra dans l'arène avec son bon espadon à deux mains, qu'il tenait sur l'épaule gauche. Voyant que le taureau était blessé et perdait son sang, il dit qu'il en voulait un qui n'eût pas encore combattu; et alors on jeta le lacet sur le premier, que l'on fit sortir. Celui qui le remplaça était encore plus grand et d'un aspect féroce : ébloui et exaspéré par le passage subit de l'obscurité à la lumière, il commença à bondir dans l'arène, jusqu'à ce que, voyant son ennemi, il s'arrêta tout à coup vis-à-vis de lui; puis, baissant la tête en mugissant, la langue d'une palme hors de sa bouche, il reculait comme s'il voulait préparer son élan, en faisant voler de ses pieds de devant le sable de l'arène sur sa croupe et sur son cou. Garcia était doué d'une force extraordinaire : mais c'eût été montrer trop de confiance que de vouloir l'employer seule contre un taureau dont le front était armé de cornes menaçantes, et dont le cou large et nerveux dénotait la plus grande vigueur. L'Espagnol vit bien qu'il fallait y joindre l'adresse; il lève son épée à deux mains, frappe deux ou trois fois la terre du pied droit, et jette plusieurs

cris pour animer le taureau. Celui-ci, les cornes baissées, se lance sur son ennemi : déjà il est presque sur lui quand Garcia, faisant un bond de côté, lui assène sur le cou son épée avec tant de force et de bonheur que la tête roule sur la poussière, tandis que le corps fait encore deux ou trois pas avant de tomber.

Une salve générale de cris et d'applaudissemens salua Garcia, qui retourna s'asseoir à sa place. Les chevaliers français, qui n'étaient pas accoutumés à ce genre de spectacle, voyant avec quelle aisance l'Espagnol avait fait tomber la tête du taureau, pensèrent que ce n'était point une chose difficile; et comme ils étaient tous des hommes à la fleur de l'âge, dans toute leur force, et qu'ils avaient une grande habitude du maniement des armes, ils disaient : « Nous en ferions bien autant. » Celui surtout qui parla le plus haut fut La Mothe, que nous avons vu prisonnier de Garcia, et qui s'était racheté. Orgueilleux de sa nature, il conservait contre lui un ressentiment profond, non pas qu'il en eût été maltraité, mais parce qu'il lui paraissait étrange d'avoir été vaincu, et de voir devant lui celui à qui il avait été obligé de se rendre.

Il loua le beau coup de Garcia pour ne pas paraître envieux et discourtois, mais avec cet air que les Français d'aujourd'hui appellent *suffisant*,

expression qui manque dans le dictionnaire de la langue italienne. « Bravo, don Diégo! bien coupé, *par Notre Dame!* lui dit-il, se tenant droit et roide suivant son habitude, et sans le regarder; bravo! » puis se retournant vers son voisin, qui était Français, il ajouta en riant : « *Grand meschef a esté que le taureau n'eust pas sa cotte de mailles; la rescousse eust esté pour lui.* »

Paredes l'entendit, et piqué au vif il se dit à lui-même : « Par Dieu! je veux voir si ce chien de Français a les dents aussi longues que la langue »; puis il s'approcha de lui en disant :

« Combien de beaux ducats d'or paieriez-vous si je coupais la tête à un taureau couvert d'une cotte de mailles? tandis que vous ne pourriez pas la trancher à nu; et même sans parler de ducats, car je ne veux pas laisser penser que don Garcia se fasse payer comme un *torrero,* mettons l'honneur seul en jeu, et voyons si vous saurez imiter ce que j'ai fait comme vous savez le tourner en ridicule. »

Un défi de ce genre causa peu de plaisir à La Mothe; il se repentit de l'avoir provoqué, non pas par lâcheté, car il était homme de cœur : mais comme c'était la première fois qu'il lui arrivait de combattre avec un taureau, il ne savait trop de quelle manière il s'y prendrait. Cependant, il n'y avait pas à reculer en présence de

Garcia, il fallait sauter le fossé ; aussi il lui répondit avec audace :

« Pour un chevalier français, il n'y aurait pas de honte à refuser de joûter contre un taureau ; mais il ne sera pas dit que Guy de La Mothe ait refusé de donner un coup d'épée pour quelque cause que ce puisse être ; marchons ! » Et il se leva, murmurant entre ses dents avec humeur : *Chien d'Espagnol, si je pouvais te tenir sur dix pieds de bon terrain au lieu de ta bête....* Toutefois, il avait soigneusement observé et bien retenu la manière dont Garcia avait fait avec tant de bonheur un si beau coup ; et d'ailleurs, à la fleur de l'âge, homme d'armes et Français, pouvait-il n'avoir pas de confiance en lui-même ?

Au bruit de ce défi d'un genre si nouveau, toute la jeunesse s'était levée en tumulte, et de la tribune occupée par Gonzalve on avait remarqué le mouvement qu'il avait occasionné. La cause en fut bientôt connue, et se répandit dans tout l'amphithéâtre, où elle fut accueillie avec une faveur marquée par la multitude ; il est vrai qu'en passant de bouche en bouche, cette nouvelle avait subi des modifications étranges, et d'autant plus curieuses qu'elles avaient pris naissance dans la dernière classe du peuple. La tribune où se trouvait Zoraïde étant le point de l'amphithéâtre le plus éloigné de celle de Gonzalve, fut précisément

l'endroit où cette nouvelle arriva des deux côtés à la fois le plus étrangement dénaturée. Les personnes les plus éloignées cherchant toujours à savoir de leurs voisins les plus proches ce qui se passait, on voyait un mouvement général de têtes ondoyantes, dont l'aspect faisait connaître les progrès que faisait la nouvelle en se répandant parmi les spectateurs.

Gennaro, debout, le cou tendu, attendait avec impatience le moment d'apprendre quelque chose; lui, Zoraïde et leurs voisins avaient vu le mouvement qui s'était manifesté dans la tribune des chevaliers et des chefs; puis ceux-ci sortir et se répandre dans l'arène : le spectacle paraissait interrompu; on ne voyait pas lancer un nouveau taureau, et ils se demandaient les uns aux autres: « Qu'est-ce que cela peut signifier? Il est donc arrivé quelque chose? » et toujours sans obtenir de réponse. Enfin, un homme de la foule se mit à dire : « Le combat des Italiens contre les Français va avoir lieu dans l'arène. — Bien deviné! dit un autre; ne vois-tu pas que Fieramosca est assis là-bas, cloué à sa place; et, à voir la manière dont il parle à cette jeune dame, il me semble qu'il pense à tout autre chose qu'à se battre. » Zoraïde l'entendit, et soupira. Alors un troisième, se levant d'un autre côté, rapporta ainsi sa nouvelle : « On prétend que le capitaine français a

défié Gonzalve, et que celui des deux qui pourra tuer le taureau venu de Guarato, restera maître du royaume comme s'il avait gagné la bataille sur l'armée de son adversaire. » Cependant beaucoup d'hommes s'agitaient autour de la remise où étaient renfermés les taureaux; on pensait qu'ils ne tarderaient pas à en lancer un autre. D'un côté, l'on distinguait don Diégo, sa lourde épée sur l'épaule, entouré de ses amis, qui lui parlaient avec chaleur, comme s'ils cherchaient à le dissuader de quelque chose. Mais sur ce front altier, qui s'élevait au-dessus de tous les autres, on pouvait lire, même de loin, l'irrévocable résolution d'accomplir son projet, quelque grand que fût le danger qui devait l'accompagner. Un peu plus loin, on voyait La Mothe entouré de ses amis, qui l'engageaient à ne pas les exposer à la honte d'une défaite.

Pendant ce temps, un des spectateurs assis dans les gradins inférieurs, et qui venait d'achever une conversation qu'il avait avec Veleno, qui se trouvait près de lui, dit à Gennaro, en se tournant vers celui ci : « Cet honnête homme dit que les seigneurs que nous voyons là-haut veulent joûter à qui boira une bouteille de vin grec à la face du taureau. » Cette plaisanterie excita les éclats de rire de tous ceux qui l'entendirent; mais ces rires cessèrent bientôt, lorsqu'on aper-

çut que les gardes, dirigés par Fanfulla, faisaient retirer le monde de l'enceinte, dans laquelle resta seul et immobile, toujours avec sa lourde épée sur l'épaule, le géant espagnol.

Pour ce second assaut, sachant combien il lui serait difficile d'en sortir avec honneur, et sentant que, malgré ses forces herculéennes, vouloir couper le cou d'un taureau entouré de mailles de fer était une entreprise au moins téméraire, il s'était muni d'une autre épée beaucoup plus pesante que la première, et dont il ne se servait que pour attaquer ou pour défendre un retranchement. Il était allé, en toute hâte, à son logis, en faire aiguiser le tranchant, et, en même temps, reprendre des forces en dévorant précipitamment ce qu'il trouva sous sa main, et en vidant un flacon de bon vin d'Espagne. Les préparatifs à faire lui avaient laissé du temps de reste, et il en fallait beaucoup pour passer une cotte de mailles autour du cou du taureau, ce qui d'ailleurs ne pouvait s'exécuter sans difficulté. L'on y parvint cependant; les cornes furent passées dans l'ouverture des manches, et le reste fut arrangé sous le cou de l'animal. Ceux qui, de notre temps, ont vu ces sortes de joûtes, savent qu'en renfermant le taureau dans un lieu obscur, et en lui attachant les cornes avec de fortes cordes, on peut en faire tout ce que l'on veut.

Au son des trompettes et de tous les instrumens, un héraut d'armes, revêtu d'une casaque jaune et rouge avec les armes d'Espagne sur la poitrine et sur le dos, s'avança dans l'arène, et, ayant fait un signe avec son bâton pour obtenir du silence, il dit à haute voix :

« Au nom de Sa Majesté Catholique Ferdinand, roi de Castille, de Léon, du royaume de Grenade, des Indes occidentales, etc., don Gonzalo Hernandès de Cordoue, marquis d'Alménarès, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, capitaine, gouverneur pour Sa Majesté Catholique de la partie du royaume située en deçà du Phare, défend à tous ici présens, sous peine d'être battus de verges, et sous plus forte peine encore, selon son bon plaisir, de troubler par cris, signes ou de quelque manière que ce soit, le combat que va livrer à un taureau couvert de mailles l'illustre chevalier don Diégo Manrique de Lara, comte de Paredes. »

Les trompettes retentirent de nouveau, et les spectateurs de toutes les classes, les uns par courtoisie, et sachant que d'un pas de plus ou de moins qu'on ferait faire au taureau pouvait dépendre la vie de l'intrépide Espagnol ; les autres par crainte des peines annoncées, tous enfin restèrent immobiles et dans un si grand silence, qu'au moment où l'on ouvrit les barrières, le

bruit des verroux fut le seul que l'on entendit d'un bout à l'autre de l'amphithéâtre, au milieu de cette foule immense. Le taureau sortit, mais non pas avec la furie que l'on avait remarquée dans ceux qui l'avaient précédé : court, ramassé et noir, il était moins gros, mais plus sauvage. Il s'arrêta à dix pas de don Garcia, il le regarda fixement, et commença à battre ses flancs de sa queue, et à jeter avec ses pieds le sable en l'air. Son adversaire, l'épée levée, le suivait de l'œil, bien convaincu qu'un premier coup manqué pouvait lui devenir fatal. Enfin l'animal se mit en mouvement, d'abord pas à pas, puis tout à coup poussant un mugissement, il se jeta tête baissée sur Garcia. Celui-ci croyant lui enlever la tête comme au premier, se lança de côté et le frappa avec une force extraordinaire. Mais soit que le tranchant de l'épée eût frappé à faux, soit que le taureau eût fait un mouvement, l'arme rebondit sur la maille de fer. Alors le taureau se retourna sur lui avec tant de furie, que pour le tenir éloigné l'Espagnol eut à peine le temps de lui appuyer la pointe de son épée sur le front à l'endroit où il était défendu par le gorgerin de la cotte de mailles. C'est ici qu'on eut lieu d'apprécier toute la force de Paredes. Droit, les jambes ouvertes l'une devant l'autre, tenant son épée à deux mains, le pom-

meau appuyé sur sa poitrine et la pointe sur le front du taureau, il parvint à l'arrêter. La lame, grosse et forte, résista à l'épreuve; et tels étaient les efforts de Diégo Garcia, que l'on voyait ses muscles, surtout ceux des jambes et des cuisses, s'enfler et trembler comme les veines de son cou et de son front; son visage devint rouge, presque pourpre, et il se mordit si fortement la lèvre inférieure, qu'en un instant son menton fut teint de sang.

Le taureau, voyant que ses moyens d'attaque se trouvaient paralysés, recula, et prenant son élan, il se précipita de nouveau et avec plus de fureur sur son adversaire. Garcia, honteux de n'avoir pas réussi, sentait la fièvre parcourir tous ses membres, quand, jetant un rapide regard sur les tribunes, il put voir un sourire moqueur sur les lèvres de La Mothe. Cette vue le mit dans une si grande fureur, et accrut tellement ses forces, que, levant son épée avec toute la vigueur dont il était capable, il déchargea sur le taureau un coup si épouvantable qu'il l'aurait pourfendu, lors même qu'il eût été de bronze. La colère qui le troublait en ce moment fut cause que le coup ne tomba pas aplomb d'abord, et coupa net comme un jonc une des cornes, puis la cotte de mailles, puis les vertèbres, et s'arrêta à la peau de la gorge, par laquelle la tête resta attachée au

corps, qui tomba bientôt renversé dans la poussière.

A cette preuve incroyable d'adresse et de vigueur, il s'éleva un cri général d'applaudissemens aussi bruyant et aussi subit qu'un coup de tonnerre. Paredes, presque hors d'haleine, laissa tomber son épée à ses pieds, et pendant quelques momens les couleurs de son visage se changèrent en une pâleur qui pourtant disparut bientôt. Ses amis l'entourèrent aussitôt : celui-ci lui exprimait son étonnement, celui-là regardait la terrible épée, tandis que d'autres examinaient l'énorme blessure et la netteté du coup, et pendant ce temps les trompettes faisaient retentir des airs de victoire.

L'Espagnol avait rempli sa tâche, maintenant c'était à La Mothe qu'il appartenait de remplir la sienne. Le beau coup de son adversaire ne laissait pas que de lui faire faire des réflexions; il ne pouvait espérer de l'égaler, et s'il réussissait, chose encore bien douteuse, à trancher la tête d'un taureau nu, il resterait toujours au-dessous de son rival, et son inexpérience dans ce genre de combat lui faisait pressentir que le succès lui échapperait. Voyant de toutes façons qu'il n'en pourrait sortir avec honneur, le dépit qu'il en éprouvait le mit hors de lui.

Lorsque l'Espagnol vint lui demander s'il vou-

lait descendre dans l'arène, il refusa en termes injurieux, et ajouta que les chevaliers français, à cheval et la lance au poing, étaient les premiers du monde, et que comme nobles et chevaliers ils prétendaient combattre et vaincre d'autres chevaliers comme eux dans une guerre loyale, mais qu'ils laissaient aux vilains et aux bouchers l'art de tuer les taureaux; qu'ainsi il le priait de se retirer et de ne pas le fatiguer davantage. A des paroles aussi brutales, Diégo en répondit de plus énergiques encore, de sorte que l'un et l'autre portèrent la main à leur épée. Cette dispute, qui s'élevait dans la tribune des chevaliers, attira Gonzalve, Nemours et tous les spectateurs, et, pour le dire en peu de mots, il en résulta un autre défi, où Garcia, bouillant de colère, provoqua tous les Français d'une voix haute et terrible, s'offrant de les combattre à cheval, et de leur prouver que non seulement les Espagnols les égalaient, mais les surpassaient même dans ce genre de combat.

Les capitaines français et espagnol voyaient avec plaisir l'esprit martial s'entretenir et s'accroître dans leurs armées par ces luttes qui semblaient renouveler les faits romanesques racontés par les poètes et les troubadours. Ils donnèrent leur consentement à ce défi, et en peu d'instans le nombre et le nom des guerriers furent fixés,

et il fut convenu que l'on combattrait dix contre dix, dans deux jours, le long du rivage, sur la route de Bari, mais sous la condition qu'il ne serait plus question de cette querelle pendant toute la journée, afin de ne pas troubler la fête. Les chevaliers des deux nations, également satisfaits, se serrèrent la main en signe d'accord, et retournèrent tranquillement à leurs places.

Pendant que l'on concluait ce traité, les hommes préposés au maintien de l'ordre dans la place, enlevaient de l'arène le corps du taureau, et répandant du sable et de la sciure de bois à l'endroit où il était tombé, en firent disparaître toutes les traces de sang. Fanfulla, qui était chargé de les diriger, reçut l'ordre de Gonzalve de tout préparer pour les joûtes. En peu d'instans on éleva au milieu de l'arène une espèce de mur en planches soutenu par des pieux enfoncés dans des trous déjà préparés d'avance pour cet usage. Cette barrière s'étendait dans toute la longueur de la place, comme l'axe qui traverse les deux foyers d'une ellipse, et elle s'élevait jusqu'à la poitrine d'un homme ordinaire; à ses extrémités elle ne touchait pas la circonférence de l'amphithéâtre, et laissait un passage libre pour trois chevaux de front. Dans cette sorte de joûte, il s'agissait de courir la lance à fer émoulu. Les deux cavaliers se plaçaient à chacune des extrémités, de manière

que la barrière se trouvât entre eux deux, et à la droite de chacun; piquant alors leurs chevaux, ils les lançaient dans la carrière, rasant toujours l'enceinte, et ils se frappaient au passage. Ce combat était peu difficile et peu dangereux; la carrière à suivre indiquait au cheval et au cavalier l'endroit où il devait trouver son adversaire. Au fond de la place, des deux côtés, l'on plaça deux tonneaux remplis de sable dans lesquels on fixa des lances de toute grosseur, que les combattans prenaient en passant quand ils avaient rompu la leur sans qu'aucun d'eux eût été désarçonné; alors ils retournaient prendre place aux extrémités de l'enceinte, chacun au côté occupé par son adversaire dans la course qu'ils venaient de fournir.

Quand tout fut préparé, Fanfulla se présenta au pied de la tribune dans laquelle se trouvait Elvire, pour lui dire que c'était à elle à donner le signal. La fille de Gonzalve jeta son mouchoir dans l'arène; aussitôt les trompettes retentirent, et les trois Espagnols qui s'étaient chargés de soutenir le combat, revêtus d'armes brillantes, couverts de plumes, de broderies d'une élégance parfaite, s'avancèrent offrant trois coups de lance et deux coups de hache à tous ceux qui se présenteraient.

Les champions étaient don Louis de Correa y

Xarcio, don Inigo Lope de Ayala, et don Ramon Blasco de Azevedo.

Le héraut d'armes s'avança, proclama ces trois noms, et défendit, suivant l'usage, aux spectateurs de prendre parti pour l'un ou l'autre des combattans, soit par gestes, soit par paroles. Les écus des Espagnols furent suspendus sous la tribune de Gonzalve, avec leurs noms écrits en lettres d'or, pendant qu'eux-mêmes, après avoir fait le tour de la place, étaient allés se placer à l'une des extrémités, près d'un grand étendart où l'on voyait les tours et les lions de Castille, les barres d'Aragon, et qui, soutenu par un héraut d'armes richement habillé, flottait au-dessus de sa tête.

Le prix destiné au vainqueur était un casque richement orné, portant pour cimier une victoire d'argent qui d'une main tenait une palme d'or, et de l'autre soutenait le panache du casque, qui était l'ouvrage de Raffael del Moro, célèbre orfévre florentin; il était posé sur la pointe d'une lance placée près de l'entrée par laquelle étaient venus les trois seigneurs espagnols.

Bayard, le miroir et l'honneur de la chevalerie, parut le premier dans la lice, monté sur un beau cheval bai normand, alezan de trois pieds et ayant la crinière noire. Les belles formes du destrier

étaient, suivant l'usage du temps, cachées par une grande housse qui le couvrait depuis les oreilles jusqu'à la queue; cette housse était d'une couleur vert-clair, traversée de barres rouges, avec le chiffre du chevalier brodé sur le poitrail et sur les flancs, et se terminait par une frange un peu au-dessous du genou du cheval. Sur la tête du noble coursier et sur sa croupe flottaient des plumes aux mêmes couleurs, ainsi que celles qui ornaient la banderole de la lance et le panache du casque. La structure du cavalier n'avait rien d'extraordinaire, et même, autant que l'on en pouvait juger sous ses armes, elle n'annonçait pas la vigueur ordinaire aux hommes d'armes de cette époque. Il s'avança en faisant caracoler son cheval, qui, légèrement touché par l'éperon et retenu par le frein, se cabrait avec grâce, et de sa queue ondoyante faisait voler la poussière de l'arène.

Bayard vint s'arrêter en face d'Elvire, et l'ayant saluée en abaissant sa lance, il en frappa de trois coups l'écu d'Inigo; puis, la prenant de la main gauche, dont il tenait déjà son écu et les guides, il saisit de la main droite la hache suspendue à ses arçons, et en frappa deux fois l'écu de Correa; ce qui voulait dire qu'il demandait au premier trois coups de lance, au second deux coups de hache. Ces premières formalités ayant été remplies, il

alla reprendre sa place à l'entrée de l'amphithéâtre.

Inigo se trouva, dans le même temps, rendu à la place qu'il devait occuper, la lance appuyée sur la cuisse et la pointe en l'air. Bayard, dont la visière avait été levée jusqu'alors, et laissait voir un visage d'une pâleur extrême, qui faisait demander à chacun avec surprise comment il osait combattre, se la fit baisser et fermer par son écuyer, en lui disant que malgré la fièvre (et en effet il l'avait depuis quatre mois) il espérait, en ce jour, faire honneur aux armes françaises.

Au troisième signal des trompettes, il semblait qu'un seul et même esprit animait les deux guerriers, et leurs chevaux : se courber sur leur lance, donner de l'éperon, partir avec la rapidité de l'éclair, fut chose simultanée pour les deux cavaliers, qui l'exécutèrent avec une ardeur et une impétuosité égales. Inigo visa au casque de son adversaire, coup sûr, mais difficile; puis, lorsqu'il s'en fut approché, pensant qu'en présence d'une telle assemblée il était mieux de tenter un coup d'un succès plus certain, il se contenta de rompre sa lance sur l'écu de Bayard. Le chevalier français, qui était peut-être l'homme le plus adroit de son temps dans le maniement des armes, visa avec tant de précision à la visière d'Inigo, qu'il n'aurait pu mieux le frapper s'ils eussent été arrêtés; le

coup fit jaillir des étincelles du casque, la lance se rompit à deux pieds du talon, et l'Espagnol fut renversé avec tant de force sur le côté gauche, où il avait aussi perdu l'étrier, qu'il faillit tomber. Ainsi, l'honneur de cette première rencontre fut tout entier pour Bayard.

Les deux champions continuèrent leur course pour revenir à la rencontre par l'autre côté; et Inigo, jetant avec dépit le tronçon de sa lance, en saisit une autre avec colère en passant devant le faisceau destiné à réarmer les combattans.

A la seconde épreuve, les coups furent égaux, et Inigo put peut-être penser en lui-même que la courtoisie du chevalier français l'avait empêché de déployer toute son adresse; à la troisième, ce doute devint une certitude: Inigo rompit sa lance sur la visière de son adversaire, tandis que celui-ci lui effleura à peine la joue avec le fer de la sienne, coup que chacun put juger n'avoir pas été involontaire. Les trompettes sonnèrent, les bravo retentirent, et les hérauts d'armes proclamèrent égale la valeur des deux combattans, qui allèrent ensemble saluer Elvire; et pendant qu'elle les accueillait en les complimentant, Gonzalve se joignait à elle, et le duc de Nemours disait aux champions: *Chevaliers, c'est bel et bon.*

Inigo était un de ces hommes qu'on peut vaincre en toute autre chose excepté en généro-

sité; aussi voulait-il faire connaître la courtoisie de Bayard à son égard; mais celui-ci, avec cette modestie qui est toujours compagne de la vertu, niait positivement la chose, disant qu'il avait agi sans ménagemens pour son antagoniste. A cette lutte d'une courtoisie si honorable, Gonzalve ne put s'empêcher de leur dire : « En vous écoutant, chevaliers, on pourrait conserver quelques doutes sur celui de vous qui a le mieux couru la lance; mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est qu'il n'y a pas au monde de chevaliers plus braves et plus généreux. »

CHAPITRE XIII.

Au bruit des trompettes, Correa parut armé d'une hache et d'un petit bouclier rond pour répondre à l'appel de Bayard, qui, remonté sur un nouveau cheval, se prépara au combat. Les deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre, non plus en lançant leurs chevaux à toute bride, mais en les maintenant dans un demi-galop, par le secours du frein et des éperons, l'un près de l'autre. Dans ce genre de combat, la rapidité de la course ne servait pas, comme dans le combat de la lance, à augmenter l'impétuosité des coups; c'était de la vigueur du bras que dépendait leur efficacité, et en grande partie de l'art de gouverner son cheval en le faisant se cabrer, et en saisissant l'instant où il retombait pour asséner le coup que le cavalier cherchait d'ordinaire à diriger sur le casque de son ennemi; et la secousse était telle quand le coup était donné à propos, qu'il était difficile d'y résister. A la première rencontre, les chevaux, parfaitement dressés et accoutumés à cette manœuvre, s'élevèrent et retombèrent ensemble; en sorte que les guerriers, couverts de leurs écus, ne purent s'atteindre, et

passèrent outre. Au second tour la même chose arriva. Bayard connaissant le faire de son rival, lança la troisième fois son cheval avec plus de force. Correa en dut faire autant; mais quand ils se trouvèrent presqu'en face l'un de l'autre, le Français arrêta soudainement son cheval au moment où son ennemi, qui ne s'y attendait pas, avait fait dresser le sien, croyant frapper avec succès; mais il retomba sans avoir réussi. Bayard, profitant du moment avec une agilité incroyable, lève sa hache à deux mains, pique des deux, et droit sur ses étriers, il en décharge un si terrible coup sur le casque de Correa, qu'il l'oblige à se courber sur le cou de son cheval; les spectateurs attendaient qu'il se redressât; mais tout étourdi il tomba dans l'arène, et ses écuyers l'emportèrent hors de l'enceinte. Bayard sortit aussi en saluant Elvire au bruit des applaudissemens de tout l'amphithéâtre et des sons de la trompette, qui célébraient sa victoire. Il dut pourtant rentrer presque aussitôt dans la carrière pour se mesurer avec Azevedo, qui, s'étant avancé, demandait à soutenir le combat à la place de son compagnon d'armes. La lutte dura plus long-temps et avec des chances diverses; mais l'opinion générale fut que l'avantage était resté au chevalier français.

Près de l'entrée et en dehors de l'amphithéâtre on avait préparé une enceinte fermée où les che-

valiers qui voulaient combattre pouvaient tenir leurs chevaux, leurs domestiques et leurs armes. Gonzalve avait donné des ordres pour qu'ils y trouvassent tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il y avait des tables pour recevoir les armes, un armurier avec une petite forge portative pour la réparation des armures, et enfin un buffet garni de vivres et de vins. Brancaleone avait été chargé de veiller à ce qu'il ne manquât rien et que tous les services réclamés fussent rendus à l'instant.

Pendant qu'il était occupé de ces soins, Grajano d'Asti, qu'il connaissait pour l'avoir vu quand il avait porté, avec Fieramosca, le cartel au camp français, arriva avec deux écuyers qui portaient ses armes et conduisaient son cheval de bataille. Brancaleone, qui, suivant son habitude, avait jusqu'à ce moment très peu parlé, alla au-devant de Grajano et l'accueillit avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire. Quelqu'un qui l'eût bien connu, en voyant ses manières dans cette occasion, eût deviné aisément que quelque motif caché l'engageait à se faire bien venir du Piémontais; il en avait un en effet, et bien important, comme on le verra dans la suite.

Après les premiers complimens et quelques offres de service, et après lui avoir fait donner tout ce qui lui était nécessaire, il continua de

s'entretenir avec lui pendant que ses écuyers l'aidaient à dépouiller le riche vêtement dont il était couvert, pour endosser un pourpoint et des chausses de peau collans par-dessus lesquels on plaçait l'armure.

Celle de Grajano était ornée de bandes d'or sur acier bruni, et toutes les pièces en étaient étalées sur une table. Brancaleone l'examinait en détail avec le plus grand soin, et prenant la cuirasse pour aider à en couvrir le chevalier, il vit qu'elle était faite de deux lames d'acier, et la jugea impénétrable; le plastron était double et d'une force semblable. Il prit aussi les brassars, les cuissars, les genouillères, et habitué à bien apprécier la force de ces pièces, il reconnut qu'elles étaient à toute épreuve. Pendant qu'il se livrait à cet examen, un observateur un peu attentif aurait pu apercevoir sur sa figure je ne sais quoi d'étrange, et dans l'expression de sa bouche quelque chose de moqueur et d'amer; mais personne, en ce moment, ne faisait attention à lui. Il ne restait plus, pour compléter l'armure de l'Italien, qu'à lui poser son casque sur la tête. Brancaleone le prit, le regarda, et s'aperçut qu'il ne correspondait pas en bonté aux autres parties de l'armure. Il demanda à Grajano s'il avait coutume de porter une coiffe en fer sous son casque, et sur sa réponse négative il le pria de lui dire comment

il se faisait que, se servant d'armes aussi solides pour le reste du corps, il ne prît pas autant de précaution pour protéger sa tête.

« En voici la raison, répondit Grajano : à l'assaut d'un mauvais petit château que ce fou de duc de Montpensier s'était mis en tête de prendre, pendant que j'appuyais une échelle au mur, un de ces paysans des Abruzzes qui le défendaient fit rouler sur moi un rocher dont la pointe brisa mon casque et me fit à la tête une blessure qui ne se fermera entièrement, je crois, que quand on la couvrira de quelques pelletées de terre; tiens, regarde-la. »

En disant ces mots, il lui prit la main, et la portant sur sa tête, il lui faisait toucher avec le doigt une fissure qu'il avait au milieu du crâne et qui lui rendait impossible l'usage d'un casque plus pesant que le sien.

« Cette blessure (que celui qui me l'a faite finisse de male mort) est cause que j'ai perdu de beaux ducats : elle m'obligea d'abandonner le service du roi Charles, et de rester plusieurs mois à Rome pour me faire guérir. Il est vrai, ajouta-t-il en riant, que d'un autre côté elle me débarrassa de ma femme, qui.... Enfin il en résulta pour moi un peu de mal et un peu de bien. Puis je me mis à la solde de ce misérable Valentinois, avec lequel je suis resté jusqu'à ce que, avec la grâce de Dieu,

je passasse à celle des Français : avec eux du moins il n'y a ni pluie, ni neige qui tienne, et à la fin de chaque mois les ducats arrivent comme chez le banquier Martelli de Florence.

— Mais comment ce casque pourrait-il résister, ajoutait Brancaleone, à un bon coup de hache?

— Oh! répondit l'autre, c'est bien ce qui m'inquiète le moins. D'abord mon casque est fait d'un acier de Damas dont la trempe est sans égale au monde; et puis je te dirai que lorsqu'en combattant je m'aperçois qu'on veut me chasser les mouches de dessus la tête, je la protége de mon écu, et je m'arrange de manière que celui-là serait bien adroit qui pourrait y arriver. Tiens, vois (et en disant ces mots il lui montrait son écu et la courroie avec laquelle il se l'attachait au corps); je la laisse longue pour avoir le bras dégagé. »

Brancaleone n'ajouta plus un mot; il examina de nouveau de tous côtés le casque, qu'il faisait sonner en frappant dessus avec ses doigts, puis l'ayant ouvert il le posa lui-même sur la tête du cavalier.

Pendant que cela se passait, les trois Espagnols et Bayard avaient combattu, ainsi que nous l'avons rapporté. Après sa victoire, le chevalier français arriva dans l'enceinte où Grajano finissait de s'armer, au moment où il allait monter à cheval. Le chevalier d'Asti adressa au vainqueur

quelques complimens; et voyant que Brancaleone ne faisait pas attention à eux, il lui demanda ce qu'il pensait de leurs adversaires.

Bayard ayant ôté ses gants de fer et son casque, les déposa sur la table en essuyant la sueur qui coulait sur son visage; puis il lui dit :

« Don Inigo de Ayala, *bonne lance, foi de chevalier.* »

Il accordait aussi aux autres chevaliers les éloges qu'il croyait leur devoir; et il donna au guerrier qui sortait pour aller combattre, sur la manière de se conduire, quelques avis qui ne furent pas perdus pour lui.

Grajano entra dans l'arène monté sur un grand cheval noir couvert d'une housse orangée, et un héraut d'armes proclama son nom. Alors le chevalier se rendit sous la tribune de Gonzalve et frappa trois fois de sa lance les écus d'Azevedo et d'Inigo. Un frémissement intérieur et involontaire agita tout le corps de Fieramosca, lorsqu'il entendit prononcer le nom du Piémontais; il sentit renaître en lui le remords d'avoir caché à Genèvre qu'il était vivant, et comme l'homme n'est jamais plus disposé à prendre de bonnes résolutions que quand il en voit l'exécution éloignée, il se promit de nouveau de lui tout révéler à la première occasion qui se présenterait.

Le combat commença. Le guerrier piémontais, qui passait pour un des hommes les plus redoutables pour leur vigueur et leur adresse dans le maniement des armes, obtint un avantage décidé sur Azevedo, sans pouvoir toutefois le désarçonner; et il en fut de même à l'égard d'Inigo, où le jugement du public resta en sa faveur. Après lui beaucoup de chevaliers français combattirent à leur tour, et parmi eux on peut citer le seigneur de la Palisse, Chandenier d'Aubigny, et La Mothe, qui, animé par la querelle qu'il avait eue avec don Diégo au sujet du taureau, fit des merveilles.

Pour rendre hommage à la vérité, nous sommes obligé de convenir que les trois Espagnols qui s'étaient déclarés les champions du champ clos eurent du désavantage, et durent sentir que c'était une entreprise beaucoup trop au-dessus de leurs forces que de vouloir seuls résister aux meilleures épées françaises. Inigo et Azevedo restaient pourtant encore à cheval, et Grajano, qui déjà les avait combattus, courut de nouveau sur eux. La lassitude que leur avait causée un si long combat le favorisa sans doute, car il eut le bonheur de terminer la joûte en les désarçonnant l'un après l'autre. Il fut proclamé vainqueur, et reçut des mains d'Elvire le casque, prix de sa victoire, au milieu des fanfares et des applaudissemens universels. La fête étant ter-

minée, Gonzalve se leva, et, suivi de sa fille, du général français et de tous ses chevaliers, il retourna au château de Barlette, où l'on préparait le repas, dont l'heure approchait. La place et l'amphithéâtre furent bientôt déserts, et tous les spectateurs se retirèrent les uns chez eux, et les autres dans les auberges, et surtout dans celle de Veleno, qui était la plus renommée, pour se reposer et dîner en s'entretenant des divers événemens de la joûte.

Dans la matinée de ce jour, Genèvre, à qui la fortune préparait des coups si cruels, se réveilla un peu plus tard que de coutume. Tourmentée avec plus de violence que jamais par ses pensées, elle n'avait pu goûter que vers la fin de la nuit un sommeil agité par cent images fantastiques : tantôt elle voyait Fieramosca dangereusement blessé qui l'appelait d'une voix mourante ; tantôt il lui semblait le voir victorieux, environné de gloire au milieu de puissans personnages, détourner d'elle ses regards pour les porter sur une autre femme avec intérêt. Tout en dormant, elle se disait pour se tranquilliser : Quel bonheur que ce ne soit qu'un songe! et pourtant elle tremblait en croyant entendre le bruit des fêtes qui célébraient les noces d'Hector, les cloches, les décharges d'artillerie, et son oreille en fut tellement frappée qu'elle se réveilla en sursaut,

ouvrit les yeux, et les portant vers le balcon d'où l'on apercevait Barlette, elle s'aperçut que, si tout le reste avait été un songe, le bruit qui l'avait éveillée n'en était pas un. Elle s'assit sur son lit, puis sortant de dessous les draps un pied potelé et blanc comme l'albâtre, elle le cacha dans une petite mule rouge, pendant qu'elle passait une robe d'un bleu d'azur en arrangeant de ses deux mains ses longs cheveux châtains, qu'elle relevait derrière sa tête.

Elle vint s'asseoir sous les pampres du balcon, et admirait, les yeux éblouis par l'éclat de la lumière d'un ciel pur et serein, le tableau majestueux qui s'offrait à ses regards.

Le soleil, levé depuis quelques heures, éclairait en plein le rivage, la ville et le château. Au milieu des tours et des remparts d'une couleur rougeâtre, on voyait apparaître, subitement et par intervalle, des globes de fumée d'un gris de perle, qui, traversés par de rapides éclairs et frappés par les rayons du soleil, resplendissaient de la plus vive lumière, et, se partageant en mille cercles, allaient se perdre dans l'azur du ciel. Quelques instans après on entendait une détonation qui, répercutée par la mer, semblait renaître dans les rochers du rivage, et se perdait peu à peu dans l'écho lointain des montagnes. Le château et la ville, cachés d'abord par la fumée, qui se dis-

sipait au souffle de la brise du matin, se réfléchissaient dans la teinte azurée de la mer, si calme en ce moment que leur image se reproduisait tout entière, mais tremblante, dans le cristal des ondes.

Le son des cloches et des instrumens arrivait jusqu'à elle, ou plus fort ou plus faible selon que le vent augmentait ou diminuait, et, dans le calme qui régnait au monastère, elle pouvait distinguer les cris et les applaudissemens du peuple, qui saluait le retour du général espagnol. Mais ni ces signes d'allégresse, ni le riant tableau qu'elle avait sous les yeux, ne pouvaient chasser du cœur de Genèvre la tristesse qui l'accablait : au tourment de ses remords s'en était joint un autre également terrible, le soupçon d'être trahie par celui auquel elle avait fait l'immense sacrifice de désobéir à la voix de l'honneur et de sa conscience. C'était un doute que son esprit repoussait, que son cœur détestait, mais enfin ce doute existait, et ceux qui l'ont éprouvé peuvent dire si l'on parvient à le dissiper facilement; à la vérité si ce qu'elle craignait était entièrement faux, diverses circonstances avaient pu y donner l'apparence d'une réalité.

Hector avait bien su lui cacher la rencontre de Grajano, mais, accoutumé qu'il était à ne lui rien celer, il ne put réussir à feindre tellement

qu'elle ne s'aperçût pas qu'il cachait dans son cœur un secret qu'il ne lui voulait pas révéler.

D'un autre côté, le changement survenu dans la conduite de Zoraïde était comme une épine qu'elle ne pouvait arracher de son cœur. Qui m'assure, se disait-elle, qu'Hector n'a pas deviné ce qu'elle éprouve? Qui m'assure, pensait-elle, qu'Hector n'ait pas pénétré son secret; qui m'assure qu'il n'en a pas été touché? Et quand elle cherchait à tirer une conséquence de toutes ces suppositions, elle s'égarait dans un labyrinthe de doutes dont elle ne pouvait sortir.

L'esprit fatigué de tant d'incertitudes, elle sentit le besoin de voir quelqu'un et de se distraire, et elle se leva pour aller trouver Zoraïde, qui n'était pas dans la maison; elle descendit au jardin et ne la rencontra pas; elle s'informa au peu de personnes restées dans le monastère où elle pouvait être, mais aucune d'elles ne fut en état de satisfaire à sa demande. Son cœur alors se serra, et mille soupçons indéfinissables se pressèrent en foule dans son esprit. Tout en continuant cette recherche, elle était parvenue près de la tour qui défendait l'entrée de l'île. Elle la vit abandonnée sans un seul homme de garde, car, après le départ du connétable, tous ses soldats étaient allés un à un jouir des fêtes de cette journée. Elle traversa le pont et parcourut un assez

long trajet sur la plage, ayant la mer à sa droite, et à sa gauche le penchant de la montagne couvert de bois épais. Elle se promenait à pas lents, et l'esprit trop rempli de pensées diverses pour pouvoir s'occuper de ce qui se passait autour d'elle; tout à coup, elle s'arrêta surprise d'un bruit qu'elle entendit dans les broussailles; effrayée, elle en vit sortir un homme se soutenant à peine, couvert de haillons ensanglantés, déchiré par les ronces, les cheveux en désordre lui couvrant le visage, qui vint se jeter à ses pieds. Sa première idée fut de fuir; mais ferme et courageuse, elle resta, et regardant avec quelque attention celui qui se présentait à elle d'une façon si étrange, elle reconnut peu à peu les traits du chef de bande Pietraccio, dont elle et Fieramosca, d'après les conseils donnés à ce brigand par don Michele, avaient involontairement favorisé la fuite. Tout était arrivé comme l'avait prévu l'agent de Valentinois. Pietraccio, pendant qu'ils essayaient de donner du secours à sa mère, s'était mis à courir vers l'escalier puis vers la porte, et s'ouvrant le passage avec son poignard, il était parvenu, quoique blessé et poursuivi par plusieurs soldats, à se dérober à leur poursuite en se jetant précipitamment dans les taillis, dont il connaissait tous les détours. Pour ne pas tomber dans les mains de ceux qui étaient à sa recherche, il

lui fallut vivre misérablement caché dans la partie la plus épaisse du bois, et maintenant qu'il s'était trouvé par hasard près de celle dont il n'avait rien à craindre, puisqu'il la croyait sa libératrice, poussé par le besoin et la faim, il n'avait pas hésité à lui demander du secours, et cherchait à lui faire connaître par signes sa profonde misère, que son aspect ne révélait que trop. La vue de ce malheureux inspira à Genèvre du dégoût et de la pitié; elle lui dit qu'il n'avait rien à craindre, qu'il n'y avait que des femmes dans le monastère, et que la tour n'étant pas gardée, il pouvait venir avec elle, qu'elle le cacherait et lui donnerait de quoi ranimer ses forces. L'assassin, qui eût sans doute préféré la mort à une pareille existence, la suivit, et ils parvinrent sans avoir été aperçus dans le lieu qui devait lui servir d'asile. La compatissante Genèvre revint bientôt elle-même lui apporter à manger, panser sa blessure, qui, bien que légère, avait besoin d'être soignée, et préparer un peu de paille sur laquelle il pût reposer. Au moment où elle rentrait dans sa chambre, Zoraïde et Gennaro revenaient de Barlette.

Genèvre ne put s'empêcher de faire, avec douceur, à la jeune Maure un reproche d'être partie sans l'en avoir prévenue.

« Chère Zoraïde! que tu m'as causé d'inquié-

tude! je t'ai cherchée dans toute l'île : pourquoi ne m'avoir pas dit où tu allais?

— Pour ne pas troubler ton sommeil », lui répondit Zoraïde; et le peu de sincérité de sa réponse couvrit ses joues d'un léger vermillon, ce qui n'échappa point aux yeux de Genèvre; puis elle continua :

« Je suis partie de très bonne heure avec Gennaro; et.... — Et, dit Genèvre en souriant, tu ne savais donc pas hier au soir que tu voulais aller voir la joûte? »

Cette demande si directe fit paraître une nouvelle teinte de dépit sur le visage de Zoraïde, qui répondit brièvement : «Si...j'en avais déjà l'idée...» Puis reprenant son discours, dont le fil avait été interrompu : « Depuis long-temps, dit-elle, je désirais voir une de ces joûtes, afin de pouvoir juger si elles sont, comme on le prétend, au-dessus des jeux de nos Arabes. Mais quelle différence! chez nous, ce sont les esclaves qui feraient ce que font ici vos chevaliers et vos seigneurs, et aucun de nos chefs ne voudrait exposer sa vie pour divertir trois ou quatre mille spectateurs tirés des plus basses classes du peuple.

Genèvre, s'apercevant que Zoraïde ne voulait pas lui donner d'autres explications sur sa sortie imprévue, et ne parlait que de la joûte, ne

voulut pas insister, et lui dit : « Mais enfin la fête a-t-elle été belle?

— Si elle a été belle! je le crois bien », dit Gennaro, qui se mourait d'envie de devenir historien à son tour; puis il commença son récit au départ de Gonzalve, décrivant du mieux qu'il lui fut possible la richesse et l'élégance des seigneurs qui l'entouraient. Croyant dire une chose agréable à celle qui l'écoutait, il ajouta en secouant la tête et serrant les lèvres pendant que ses mains faisaient tourner son berret dans tous les sens : « Oh! si vous aviez vu votre frère! comme il se tenait bien sur son beau cheval blanc! aussi tout le monde disait : Dieu! le beau jeune homme! et, à vrai dire, c'était plaisir de le voir avec ce beau manteau bleu d'azur que vous lui avez donné, c'était comme une peinture. Je me suis presque fait assommer pour avoir voulu suivre la cavalcade hors des portes de la ville. Il fallait de bons bras, je vous assure.... Mais quand la fille du seigneur Gonzalve est descendue de sa litière, j'étais aussi près d'elle que je suis près de vous en ce moment; alors le seigneur Hector l'a fait monter à cheval.... pour mieux dire, elle a mis un pied sur son genou, un petit pied pas plus grand que ça (et, pour en indiquer la grandeur, il étendait le pouce de la main droite, en montrant la jointure avec l'index de la main gauche); et alors elle a sauté

dessus légère comme un oiseau. Et puis, s'il faut vous le dire, votre frère ne m'a pas l'air de lui déplaire, car quand elle a été sur son cheval, elle lui a fait une petite mine qui était bien agréable à voir; et lui, je m'en suis bien aperçu, il est devenu tout rouge : Dieu sait ce qu'ils se sont dit! et puis je me disais à part moi que le seigneur Hector allait l'épouser. Ce serait un beau couple; en vérité ils ont l'air d'être faits l'un pour l'autre. »

On peut aisément se figurer l'impression que ce récit et toutes ces réflexions durent produire sur Genèvre ; aussi ne pouvant en entendre davantage, et voulant éloigner le jardinier, elle lui dit d'une manière assez brève :

« C'est bien, c'est bien; tu me raconteras cela une autre fois. » Et elle se retournait pour regagner sa chambre avec Zoraïde; mais Gennaro, qui était en train de raconter, ne voulut pas la laisser partir, et il continua :

« Mais tout cela n'est rien! il fallait voir ensuite pendant la joûte, dans la tribune des seigneurs! Il est toujours resté assis à côté d'elle, et ils n'ont fait autre chose que parler ensemble. Madame Zoraïde peut vous le dire, tout le monde les regardait; et même le maître de l'auberge du Soleil, celui qui fournit de vin le château, était là, et il disait que le père serait content de lui

voir épouser sa fille : ce serait une belle affaire, savez-vous? Que de milliers de beaux ducats! Quelle différence pour le seigneur Hector, au lieu de passer tristement sa vie à cheval, exposé à la pluie et au vent.... »

Genèvre, pour couper court à ce discours, qui lui faisait un mal extrême bien qu'elle sût tout le cas qu'il fallait en faire, répéta :

« Mais la joûte enfin, la joûte?

— Oh! pour la joûte, de mémoire d'homme on n'en a vu une pareille à Barlette. »

Alors commençant par le combat des taureaux et les prouesses de don Garcia, il décrivit les combats à la hache, à la lance, répéta tous les noms proclamés par les hérauts d'armes, circonstance dans laquelle sa mémoire ne le servit encore que trop bien; et quand il fut sur le point de finir, il ajouta :

« Enfin, celui qui a terminé la joûte et qui a désarçonné l'un après l'autre les trois Espagnols, ç'a été le chevalier don Grajano d'Asti.

— Comment? que dis-tu? s'écria Genèvre, qui ne put cacher l'altération de son visage et de sa voix.

— Oui, ç'a été un certain don Grajano d'Asti! Ce doit être un bien grand seigneur, car son armure et ses habits étaient d'une richesse extraordinaire.

— Grajano d'Asti, dis-tu? et comment était-il? »

Gennaro, qui avait tout entier dans la tête l'armure, la physionomie et la tournure de tous les combattans, se rappelait parfaitement le visage de Grajano, qui, en entrant dans le camp la visière levée, l'avait très bien laissé voir : il put donc en faire une description si minutieuse, qu'il ne resta pas le moindre doute à Genèvre que ce guerrier ne fût son mari. Cependant elle eut encore assez de force et de présence d'esprit pour cacher en partie le tumulte qui bouleversait son âme, et pour sentir combien il était important pour elle de n'être pas découverte. Pendant que Gennaro cherchait à lui donner une idée de la tournure et des traits du chevalier, elle eut la force de revenir à elle-même, et s'étant aperçue que ses deux auditeurs avaient remarqué son trouble au moment où le jardinier avait prononcé ce nom, pour leur ôter tout soupçon, elle dit, quand celui-ci eut fini :

« Ne vous étonnez pas si je me suis troublée au nom de ce Grajano : il s'est passé jadis d'étranges choses entre sa famille et la mienne, mais il y a eu un rapprochement, et depuis quelques années toute cause de dissension a cessé. J'étais loin de me douter que je le trouverais à Barlette et à la solde des Français. »

A ces mots elle fit un mouvement pour se retirer ; Zoraïde et Gennaro s'aperçurent du changement qui de moment en moment se manifestait sur son visage, et ils se doutèrent bien que quelque triste pensée, quelque important secret l'oppressait ; mais ils se gardèrent bien de la suivre, et quand elle fut partie le jardinier dit à Zoraïde :

« Madame serait-elle indisposée? ou bien ai-je tenu quelque propos qui ait pu lui déplaire? » Zoraïde, qui avait tout autre chose en tête, et qui ne pouvait elle-même bien définir la nature des pensées et des soupçons de son âme, ne répondit que par un mouvement d'épaule et s'en alla, ne désirant pas moins que Genèvre d'être seule. Gennaro, resté son berret à la main, retourna à son travail en murmurant entre ses dents : « Elles sont toutes de même! bien habile qui peut les comprendre. »

Pendant ce temps Genèvre montait à sa chambre, mais à chaque pas il lui semblait qu'un poids énorme l'accablait. Sa respiration diminuait, et son cœur battait avec tant de violence, qu'elle était prête à s'évanouir. « Vierge sainte, disait-elle sans cesse et à voix basse, secourez-moi ; et son mal augmentant encore, elle ne pouvait que s'écrier : O mon Dieu, mon Dieu! mais la crise devint si forte qu'elle sentit ses genoux fléchir

sous elle, et fut obligée de s'asseoir sur le quatrième ou cinquième degré, où elle n'était parvenue qu'avec les plus grands efforts. Pouvant à peine respirer, le front couvert d'une sueur froide, elle pensait en elle-même : Demain, peut-être, je n'existerai plus!... Bien qu'elle ait entendu Zoraïde se rendre par un autre côté à sa chambre et s'y enfermer, et qu'elle sût qu'à cette heure du jour où règne la chaleur toutes les religieuses reposaient dans leurs cellules, cependant la crainte d'être trouvée dans une situation si pénible lui causait la plus vive inquiétude, et pour échapper à ce danger, abandonnant aussitôt l'idée de remonter à sa chambre, elle résolut de se rendre par la petite porte du cloître dans l'église, seul lieu où elle sentait pouvoir désormais trouver secours et protection contre les maux qui la menaçaient. Réunissant toutes ses forces, elle s'y traîna, tantôt en s'appuyant contre la muraille, tantôt en s'efforçant de marcher comme de coutume quand elle voyait quelque sœur passer dans les cours, ou une religieuse se mettre à la fenêtre.

Il n'y avait personne dans l'église : elle se laissa tomber sur le premier banc qu'elle rencontra dans le chœur, et elle y resta assez long-temps, la tête entre ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux, pour reprendre un peu ses esprits, mais

avec l'imagination remplie par tant d'idées confuses qu'elle n'en avait proprement aucune.

Derrière le maître-autel on descendait par huit ou dix degrés de marbre dans une petite chapelle souterraine où cinq lampes d'argent brûlaient nuit et jour devant une image de la mère de Dieu, peinte, selon la tradition reçue par l'apôtre saint Luc. Le bruit des miracles opérés dans ce lieu y avait fait élever dans la suite l'église et le monastère. La chapelle avait la forme d'un hexagone, et c'était dans le côté qui faisait face à l'escalier que se trouvaient l'autel et l'image de la Vierge; à chaque angle une colonne avec un chapiteau à grandes feuilles, d'un style antique, soutenait un des arceaux de la voûte, qui se réunissaient tous au sommet, dans le centre duquel était une ouverture de deux pieds environ, fermée par une grille et qui donnait dans l'église, un peu en avant du maître-autel. Un faible rayon de soleil, qui passait à travers les vitraux coloriés d'une des fenêtres de la voûte, arrivait par cette ouverture jusque dans la chapelle souterraine, où, malgré la lumière affaiblie et rougeâtre des lampes qui dissipaient à peine les ténèbres, il laissait une trace lumineuse et projetait sur les dalles les couleurs des vitraux et les barreaux de la grille. Genèvre s'agenouilla au pied de l'autel, et en passant à travers le rayon de soleil le reflet produit

sur sa robe de couleur céleste répandit une teinte pâle et mourante sur la chapelle.

Elle se mit à prier avec ferveur, les mains étroitement jointes sur sa poitrine, les yeux fixés sur l'image de la Vierge, et peu à peu elle sentit diminuer l'oppression qu'elle éprouvait, et son agitation se calmer insensiblement : ses prières, plutôt exprimées par les mouvemens de son cœur et sa piété fervente que par de longs discours, lui rendirent peu à peu la tranquillité dont elle avait besoin.

Comme dans toutes les peintures anciennes, le visage de la madonne était empreint d'une expression si auguste et si mélancolique, que cette pauvre jeune femme croyait y trouver de la pitié pour ses douleurs; et à force de fixer ses regards sur la sainte image, il lui sembla voir un éclair céleste briller dans les yeux de la mère du Sauveur; une religieuse terreur s'empara d'elle, et pourtant elle se sentait plus forte. « Vierge sainte et glorieuse! disait-elle d'une voix émue, qui suis-je pour mériter ta généreuse pitié? et cependant qui me secourra si ce n'est toi? Je dépose à tes pieds mes douleurs; tu le vois, je ne puis les supporter, je n'en ai plus le courage : ô Vierge miséricordieuse, fais descendre dans mon cœur la force dont il a besoin pour obéir à la vertu! » Et les regards toujours attachés sur la divine image, les

yeux remplis de larmes, qui baignaient ses joues et son sein, elle demeura dans cette situation durant un long intervalle, comme si elle se fût placée sous la protection de celle qui met sa gloire à se montrer la mère et la consolatrice des affligés. La pauvre Genèvre faisait l'épreuve de cette vérité, que quand on a tout perdu sur la terre, même l'espérance, on peut encore trouver de la force et des consolations en tournant ses vœux vers le ciel.

Dans ce moment, se retraçaient à sa mémoire toutes les heures de sa vie, les innocentes joies de son enfance, les douces affections de sa jeunesse, les premières paroles d'amour qu'elle avait entendues, les premiers remords qu'elle avait éprouvés, et enfin les chagrins et les malheurs qui étaient venus fondre sur elle après son mariage : elle se rappelait les dernières années qui venaient de s'écouler au milieu de tant de vicissitudes, où les plaisirs, qui n'étaient pas toujours purs, avaient eu si peu de part, et avaient été accompagnés de peines si vives et de si cuisans remords. Et maintenant plus que jamais, elle voyait comme dans un long rêve que l'on achève, se dissiper jusqu'à l'espoir dont elle s'était flattée, que le cœur d'Hector ne changerait jamais. Accablée sous tant de maux à la fois, et prête à suivre la voix de Dieu qui semblait l'appeler, il lui était

pourtant impossible de prendre une résolution, quand tout à coup elle sentit la volonté divine se manifester à elle avec plus de puissance, et la mettre presque de force sur la voie qu'elle devait suivre en retrouvant son mari d'une manière aussi inattendue. « C'en est fait, pensait-elle, il n'y a plus à balancer : tant que j'ai pu croire qu'il avait cessé d'exister, je trouvais une sorte d'excuse dans mon ignorance, mais à présent, malheureuse, comment oserais-je persister ! »

Ici un nouvel obstacle qu'elle n'avait pas prévu vint subitement l'arrêter : « Et quand j'irai le retrouver, qu'il me demandera : Qu'as-tu fait jusqu'à ce moment? que lui répondrai-je? »

La réponse était difficile à trouver. Frappée de cette idée, il lui sembla tellement impossible d'aller affronter les regards de son juge, qu'elle en abandonna entièrement le projet, et se mit à chercher une autre voie pour sortir de ce dédale de peines. Mais plus elle y réfléchissait, plus elle sentait que cette détermination, pour laquelle elle éprouvait tant de répugnance, était la seule qu'elle pouvait prendre, et la seule à laquelle elle devait s'arrêter, et se disait : « De qui puis-je me plaindre? de moi seule. Si je m'étais conduite autrement, et comme je le devais, je n'aurais pas maintenant à subir cette humiliation si poi-

gnante, et dont chaque moment de retard augmente l'amertume. »

Genèvre avait une âme d'une trempe forte, et qui ne pouvait supporter une longue irrésolution; rassemblant ses forces et son courage, elle s'écria : « Puis-je donc toujours vivre ainsi au milieu des remords? puis-je repousser les espérances ou étouffer les terreurs d'une autre vie? non! Faisons notre devoir sans penser aux motifs qui pourraient nous en détourner! les douleurs au-devant desquelles je cours, seront une expiation de mes erreurs. Et toi, Mère divine, ah! tu auras pitié de moi dans ce monde et dans l'autre. Si Grajano refuse de m'accorder mon pardon, que pourra-t-il faire de plus? m'ôter la vie? alors mon âme immortelle s'envolera vers Dieu, et pourra lui offrir des fruits de pénitence qui m'obtiendront sa miséricorde et son pardon. »

Après une fervente et dernière prière elle remonta dans l'église d'un pas ferme et rapide, comme pour se donner plus de courage, et elle s'enferma dans sa chambre pour penser aux moyens de mettre son projet à exécution.

Elle s'assit selon sa coutume devant la fenêtre qui regardait Barlette, puis elle commença à se livrer à ses réflexions. Elle ne pouvait, pensait-elle, trouver un jour plus favorable pour retourner auprès de son mari que celui où il assistait

aux fêtes données dans le château de Barlette, où il lui était possible d'arriver sans obstacle par mer en moins d'une demi-heure. Si, au contraire, elle attendait qu'il fût retourné au camp français, les difficultés redoubleraient pour elle. « Il n'y a donc pas à balancer, poursuit-elle encore, et il faut qu'avant demain je sois auprès de lui..... Mais Hector ! comment lui apprendre cette résolution ? Il ne reviendra sans doute pas aujourd'hui; je l'attendrai donc : puis-je quitter l'île et l'abandonner lui-même sans qu'il sache ce que je suis devenue? moi qui lui dois la vie! » Ici il lui vint une pensée digne seulement d'une âme telle que la sienne. « Si en l'abandonnant, se disait-elle à elle-même, je lui révèle le tendre sentiment qui règne dans mon cœur, je ne le connais que trop, toute sa vie en sera troublée et il n'aura plus un instant de bonheur; si, au contraire, je m'éloigne sans lui en faire connaître la raison, il pourra m'accuser d'ingratitude, et mon souvenir s'échappera de son cœur... » Elle ne put résister à cette pensée, et en poussant un profond soupir elle s'écria :

« Mes fautes ont été bien grandes, mais les peines que je ressens sont trop cruelles! »

Tourmentée de cette inquiète sollicitude que l'on éprouve dans les fortes secousses de l'âme, elle se leva en s'essuyant les yeux, et elle se mit

à rassembler le peu d'effets qu'elle comptait emporter avec elle. En cherchant dans un coffre, il lui tomba sous la main quelques morceaux de l'étoffe d'azur qui avait servi à former le manteau de Fieramosca, et le reste du fil d'argent que l'on avait employé pour en exécuter la broderie. Le lecteur peut s'imaginer l'effet que produisirent ces objets dans le cœur de la tendre Genèvre.

Son premier mouvement fut de les prendre pour les emporter avec elle; mais elle se dit aussitôt, en les replaçant dans le coffre où elle les avait trouvés : « Non.... je dois éloigner à jamais de mon cœur tout ce qui pourrait y nourrir le tendre sentiment qu'il y a fait naître : savoir qu'il est heureux ici bas est tout ce que je dois désirer. »

Elle écrivit à l'abbesse; elle la remerciait en peu de mots de l'hospitalité qu'elle lui avait accordée, et lui recommandait son amie : elle lui disait qu'un motif grave l'obligeait à partir sans prendre congé d'elle; mais qu'elle espérait sous peu de temps se trouver dans une situation où elle pourrait se faire mieux connaître.

Après avoir rempli ce dernier devoir, il ne lui restait plus rien à faire dans le monastère, mais elle ne voulait pas partir avant la nuit. Il restait encore une heure de jour, et elle se disposa à attendre patiemment l'instant de s'éloigner. Assise devant sa fenêtre, il ne pouvait y avoir pour elle

une manière plus douloureuse de passer le temps. Elle promenait ses regards autour de sa chambre : s'ils s'arrêtaient sur le petit paquet qu'elle avait déposé sur la table et qui devait l'accompagner dans une démarche si pénible, il lui faisait anticiper, pour ainsi dire, les chagrins qui devaient en être inséparables; si elle jetait les yeux sur le lit qui avait été refait comme de coutume par la sœur converse, elle pensait qu'elle y avait reposé la nuit précédente pour la dernière fois, et Dieu seul savait où elle reposerait la nuit suivante; hors de sa croisée il y avait plus de tristesse encore : elle voyait ce trajet de mer qui la séparait de Barlette, et se rappelait combien de fois, les yeux attentivement fixés de ce côté, elle avait découvert comme un point obscur sur les eaux la barque légère conduite par Fieramosca. Il fallait maintenant qu'elle franchît cet intervalle à son tour, et pour aller dans quel lieu!...

CHAPITRE XIV.

Tandis que Genèvre, le cœur plein d'angoisse, désirait et craignait l'approche de la nuit, Pietraccio, caché dans le bûcher au-dessous de l'appartement qu'elle occupait, l'attendait avec doute et impatience, se flattant que peut-être elle viendrait le soir lui indiquer les moyens de fuir sans être vu.

La fenêtre élevée qui donnait un peu de lumière à cette pièce souterraine était en dehors au niveau de la terre, ouvrant sur un lieu abandonné, situé derrière le monastère, encombré de ronces et d'orties, où il n'était guère probable qu'il vînt personne.

Cependant le bruit de pas qui s'approchaient du milieu des ronces, alarma le brigand, et sa frayeur redoubla lorsqu'il vit un homme qu'il reconnut à l'instant s'arrêter devant la fenêtre, c'était le connétable de la tour. Pietraccio aurait voulu s'aplatir, s'enfoncer encore davantage dans les fagots; mais la crainte d'être décelé par le bruit des feuilles sèches le fit rester immobile, tâchant de retenir son haleine, en sorte qu'il put

ouïr parfaitement le dialogue du connétable et de son compagnon.

« Vous voyez, dit Martino, cette fenêtre au premier étage avec une cage et un vase de fleurs; il n'est pas difficile d'y monter par le grillage de la fenêtre du rez-de-chaussée au-dessous. Une fois là vous trouverez un corridor sur lequel donnent plusieurs portes. Et souvenez-vous bien de ceci : la première à gauche est celle de madame Genèvre. Du reste, elle se trouve présentement seule dans la maison des étrangers. Une heure après l'office du soir, toutes les religieuses sont au lit. Si vous conduisez bien votre affaire, vous pouvez être ici vers neuf heures et avoir emmené l'étrangère à plus d'un mille en mer avant que personne songe à vous. Je renfermerai les chiens. Mes hommes sont en congé, et qui aurait besoin d'eux cette nuit serait obligé de les aller chercher à l'hôtellerie du Soleil.

« Ainsi, vous êtes en mesure de faire ce que vous désirez; mais prenez garde, et dites à votre enragé de camarade de prendre garde à ce que vous ferez, car je me soucierais fort peu de perdre les appointemens que me donne l'abbesse pour cette poignée de florins. Agissez donc de manière à n'être point découverts, sinon, je vous en avertis, je sais comment je jetterai sur vous tout le mal, et tirerai mon épingle du jeu.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire; les bons comptes font les bons amis. »

Boscherino, à qui ce discours était adressé, tira légèrement la pointe de la moustache du connétable, et lui dit en hochant la tête :

« Pour jeter le blâme sur celui qui fait faire l'entreprise, il faudrait viser trop haut, et ce serait hors de la portée d'un bras comme le tien. Rends grâce à saint Martin de ce que le château de Barlette est assez éloigné pour que certaine personne qui s'y trouve maintenant n'ait pu entendre ce que tu viens de dire; il te ferait grelotter comme en janvier, quoique nous soyons en avril. Écoute-moi bien, frère!... quel que soit le succès de tout ceci, moins tu en parleras, mieux il en sera pour toi. »

Martin avait pris sa part du festin de Gonzalve, et avait assez bu pour sentir le cœur d'un lion dans sa poitrine; il répondit, sans paraître intimidé :

« Et moi, je vous répète de prendre garde à ce que vous ferez; je ne crains qui que ce soit au monde, et si je me suis prêté à vous rendre ce service, c'est plutôt parce qu'on se doit mutuelle assistance entre soldats que pour ces misérables ducats. Certes, je n'ai nulle envie de perdre mon pain, de me mettre la corde au cou pour quelqu'un que je ne connais point; ainsi, tenez-

vous pour avertis, et tâchez d'être prudens. A l'égard de celui qui a commandé l'entreprise, qu'il soit ce qu'il voudra, quand je suis dans ma tour, je me ris de lui et de tout l'univers. Nous nous entendons, adieu. »

Cela dit, il alla vers la tour, laissant à Boscherino le loisir de considérer à son aise les lieux. Celui-ci laissa le commandant s'éloigner; puis, le regardant avec un sourire de pitié, il ne put s'empêcher de dire d'une voix assez haute pour être entendu de Pietraccio :

« Pauvre âne! tu ne sais ce qu'on risque à se commettre avec César Borgia; tu trouverais qui te laverait la tête! Mais il est clair que le vin d'Alicante parlait en lui. »

Ces dernières paroles, aussi-bien que tout le précédent dialogue, furent recueillies avec grande attention par le bandit; elles suffisaient pour lui apprendre, en somme, que par l'ordre de Valentinois on préméditait l'enlèvement de sa protectrice, et que le duc se trouvait au château de Barlette. On peut croire, sans faire tort à Pietraccio, que sa première pensée ne fut point de défendre la dame, car il était totalement incapable de reconnaissance; mais l'espoir de faire manquer une entreprise du plus grand ennemi qu'ils eussent lui et sa mère, un autre espoir plus atroce, celui de le rencontrer dans la foule et le

désordre de la fête, et de le tuer, firent bondir son cœur de joie. Aussitôt que Boscherino se fut retiré, le brigand se releva, tira de son sein un poignard bien affilé que lui avait donné don Michele, tâta la pointe avec l'extrémité des doigts en grinçant des dents, fit le geste de frapper; ensuite, il songea aux moyens de se rendre en sûreté à Barlette.

L'*Angelus* sonna au monastère; une demi-heure après, il sortit doucement de sa cachette, ouvrit la porte, et regardant tout autour, il vit que l'esplanade était entièrement déserte. Mais, pour gagner la terre-ferme, il n'osait risquer de passer sous la tour ni sur le pont; et sachant que le bras de mer qui séparait l'île du rivage lui offrait un chemin plus sûr (il n'avait que quelques centaines de brasses), il descendit le petit escalier, se déshabilla, fit un paquet de ses habits, qu'il attacha sur sa tête; et se jetant à la nage, en peu de minutes il se trouva, sans avoir été vu ni entendu, sur le sable de la plage. Il faisait presque nuit, et sans craindre d'être surpris, il put s'essuyer et se rhabiller à la hâte; puis il se dirigea vers la ville.

Diégo Garcia de Paredes fut à peine sorti de la contestation à laquelle l'admirable prouesse contre le taureau avait donné lieu entre lui et les Français, qu'il se rappela que Gonzalve l'avait

chargé d'un soin important : c'était d'avoir l'œil aux apprêts du grand dîner qui devait être donné au château. Comme le temps pressait, il se rendit bien vite à la cuisine, où son apparition, encore échauffé qu'il était par les paroles de La Mothe, fut celle d'un homme disposé à ne passer aucune négligence aux nombreux marmitons et cuisiniers qui s'empressaient autour des fourneaux et des cheminées.

« Eh bien ! dit-il en s'arrêtant sur la porte les bras croisés, serons-nous prêts? Dans une heure, il faudra servir. »

Le chef de cuisine, grand gaillard à l'épaisse encolure, se tenait près de la table du milieu, embrochant les pièces de gibier avec cet air bourru que prennent ses pareils en semblables circonstances, même quand tout marche à souhait. Celui-ci, néanmoins, avait quelque sujet d'être en colère; le bois avait manqué, et il craignait non seulement de ne pouvoir entretenir le feu au degré convenable pour la cuisson des viandes, mais encore de n'avoir point son dîner prêt à l'heure convenue, de se voir dans l'impossibilité de le servir bon ou mauvais. Ceux qui savent ce que c'est que l'honneur d'un cuisinier peuvent se figurer dans quel état d'esprit se trouvait alors l'homme auquel l'Espagnol adressait les questions susdites. Il n'aurait pas répondu au

pape lui-même en ce moment; toutefois, il fallait qu'il répondît à Paredes, de gré ou de force.

Il leva la tête, et brandissant une broche : « Le diable nous montre ses cornes, dit-il, seigneur don Diégue, le grand diable d'enfer.... Ce traître d'intendant m'a laissé manquer de bois. J'ai dépêché un aussi grand nombre de mes fainéans qu'il m'a été possible d'en mettre hors de ma portée en ce moment, et leur ai commandé d'en avoir où ils pourraient; mais il faut qu'ils soient tous morts, je n'en vois reparaître aucun. » Et en achevant ces paroles, il soupira, ou plutôt rugit comme un homme qui n'en peut plus.

« Que tu aies du bois ou non, cria Paredes, je jure Dieu que si tu n'es pas prêt à l'heure fixée.... misérable vilain, bourré d'ail!... » Et il enfila tant de semblables injures en espagnol, que le cuisinier, n'y pouvant plus tenir, lui répondit enfin :

« Oh! que votre excellence m'enseigne seulement comment on peut faire cuire de la viande sans feu.... »

Diégo Garcia n'était point de ces forts qui s'emportent contre les faibles, surtout alors que ces derniers ont raison. La réponse du cuisinier accrut d'abord, il est vrai, sa colère; mais reconnaissant bientôt qu'il n'avait pas tort, il dit :

« Et ce fripon d'intendant, où se cache-t-il? »

Puis, sans attendre la réponse, il tourna le dos, passa dans la cour, et cria d'une voix de tonnerre :

« Izquierdo, Izquierdo! *Maldito de Dios!...* »

Izquierdo avait couru au chantier le plus voisin; et ayant chargé des ânes à l'aide des marmitons, il les chassait devant lui avec un bâton, et rentrait ainsi accompagné dans la cour; lorsqu'il entendit la voix qui l'appelait, il redoubla les bastonnades, afin de faire porter une partie de la faute du retard aux pauvres bourriques, et Dieu sait qu'elles n'en pouvaient mais.

Arrivé près de Diégo, il commençait à s'excuser; mais celui-ci l'interrompant :

« Allons vite, moins de paroles; déchargez ce bois ou vous sentirez son poids sur votre tête. »

Pour aller de la cour à la cuisine, on montait trois degrés, et l'on arrivait par un passage obscur à une petite cour, au milieu de laquelle était un creux entouré d'un parapet. On descendait dans ce fond, sur lequel donnait la cuisine, par un escalier latéral en limaçon. Garcia frappait du pied d'impatience en voyant combien les hommes avaient de peine à porter le bois à brassées jusqu'au bas, et trouvant que la chose allait trop lentement, la colère le prit, il se baissa jusque sous le ventre de l'un des ânes, et le soulevant avec sa charge, en tenant ses jambes de devant

et de derrière, comme si c'eût été un chevreau, il le porta sur le bord du parapet et le jeta en bas le bois dessous et la bête dessus, avec les quatre pieds en l'air. Il retourna vers le second, le lança de la même manière, puis le troisième. Enfin on apercevait au fond du trou, assez étroit, un monceau de bûches entremêlées de museaux, d'oreilles et de jambes d'ânes qui se démenaient, tout meurtris et écorchés, et les marmitons épouvantés qui s'efforçaient de les délivrer, de prendre le bois et de le porter à la cuisine. La terreur qu'inspirait la furie de don Garcia gagna même le chef, qui sortit et vint aider lui-même à la besogne, ayant soin toutefois de jeter les yeux en haut de temps en temps, pour voir si la pluie d'ânes continuait, et s'en garantir. En un clin d'œil les brasiers furent garnis, et l'impulsion donnée par don Garcia fut telle que chaque homme travaillait pour trois. Quand il vit les choses en bon train, il secoua la poussière de ses vêtemens, et sans cesser de grommeler, sortit pour aller chez lui changer de toilette. Gonzalve, le duc de Nemours, les dames, les barons, étaient arrivés à temps pour voir le dernier âne sur les épaules de Paredes, et lorsqu'ils eurent l'explication de cet étrange exercice, tous se mirent à rire, cédèrent le pas au baron espagnol, et entrèrent dans les salons préparés pour

la fête, où ils attendirent l'heure de se mettre à table.

Dans la salle d'entrée, d'où l'on passait à l'appartement de Gonzalve, et qui avait cent pas de long, était disposée une grande table en fer-à-cheval, à laquelle trois cents convives pouvaient s'asseoir. Au sommet de la partie convexe, étaient quatre siéges de velours à franges d'or, destinés au duc de Nemours, à Gonzalve, à donna Elvire et à Victoire Colonne. Au-dessus de ces siéges flottaient les drapeaux d'Espagne, les bannières de la maison Colonne, et les pennons des capitaines, mêlés de trophées composés de riches et luisantes armures ornées de belles plumes et de tant de pierres précieuses, que les yeux en étaient éblouis. Par des ouvertures pratiquées dans la table, s'élevaient à égale distance des orangers, des myrtes, de jeunes palmiers tout chargés de fruits et de fleurs, et une eau fraîche et limpide conduite par de minces tubes surgissait sous cette verdure et retombait dans des vases d'argent où se jouaient des poissons de mille couleurs. Dans les branches des arbustes, volaient de petits oiseaux que l'on y avait attachés avec des crins de cheval imperceptibles, et qui, élevés en cage, ne semblaient pas effrayés de la compagnie, et chantaient sans crainte au milieu du bruit et du mouvement. Un immense buffet placé

en face des principaux convives était couvert de vaisselle d'argent, de grands plats de vermeil ornés d'arabesques en relief, et devant ce buffet, sur un siége assez haut, le maître d'hôtel devait s'établir avec sa baguette d'ébène, pour donner les ordres aux domestiques. Dans l'espace vide formé par le fer-à-cheval, étaient deux grandes urnes en bronze pleines d'eau, où l'on tenait au frais, comme on peut le voir dans les tableaux de Paul Véronèse, des flacons de vins d'Espagne et de Sicile. Les deux autres côtés de la salle avaient, à la hauteur de dix brasses, des balcons sur lesquels étaient les musiciens. Grâces aux soins de don Garcia et à la diligence du cuisinier, le maître d'hôtel put entrer un peu avant midi dans la salle où la compagnie était rassemblée, suivi de cinquante valets en livrée rouge et jaune, portant des serviettes, des bassins et des aiguières pour donner à laver, et annoncer que le dîner était servi. Le duc de Nemours, rayonnant de beauté, de jeunesse, de santé, de cette grâce l'une des plus agréables qualités de la nation française, offrit la main à donna Elvire. Qui aurait dit à ce prince, auquel un avenir si glorieux, si fortuné, paraissait réservé, que peu de jours après ses yeux brillans, ses formes élégantes, seraient froids et immobiles, recueillis dans un pauvre cercueil de l'église de Cérignole, et qu'un senti-

ment de pitié passagère de la part de Gonzalve serait la dernière affection qu'il devait exciter dans un cœur humain !... [1]

Gonzalve s'assit entre Victoire Colonne et le duc, mit sa fille à la droite de celui-ci et fit placer Hector Fieramosca à la droite d'Elvire. La courtoisie aimable qu'il avait eu l'occasion de montrer, pendant le cours de la journée, à donna Elvire avait touché le cœur inflammable de la jeune Espagnole, d'autant plus vivement qu'elle entendait de toutes parts retentir ses louanges et approuver les prévenances qu'elle avait pour lui. Assis près l'un de l'autre à table, ils continuèrent les joyeux propos d'usage; cependant par degrés le front de l'Italien se couvrit d'un nuage; ses réponses devinrent moins promptes et finirent par montrer qu'il n'entendait pas ce qu'on lui disait. La dame le regardait du coin de l'œil avec une inquiétude mêlée d'une légère impatience ; elle vit qu'il pâlissait, baissait les yeux, restait comme en suspens, et se persuada qu'elle était cause de ce changement. Une telle pensée la rendit indulgente ; mais la pauvre donna Elvire se flattait : la cause du trouble de Fieramosca était tout autre qu'elle ne l'imaginait, et venait d'un concours fortuit de circonstances. En face de lui se trouvaient les grandes fenêtres séparées

[1] Le duc Nemours fut tué à la bataille de Cérignole.

entre elles par deux petites colonnes gothiques; et comme on les avait laissées ouvertes à cause de la chaleur, il découvrait au dehors la côte, et le Gargano teint de ce bel azur que prennent les montagnes au milieu du jour quand l'air est serein et pur. On voyait au milieu de la mer l'île et le couvent de Sainte-Ursule; et l'on pouvait même distinguer, comme un point obscur, sur la façade rougeâtre de l'hospice, le balcon de Genèvre sous les vignes qui l'ombrageaient. Cependant il voyait se dessiner sur le fond de ce tableau la figure brune de Grajano assis entre lui et la fenêtre.

Le contraste du ciel bleu faisait paraître le ton de ses chairs plus foncé, plus vigoureusement teinté de rouge, et donnait à ses traits une expression plus dure, plus farouche qu'il ne leur était ordinaire. Il fut heureux pour le jeune homme d'ignorer dans quelle anxiété se trouvait alors Genèvre. C'était précisément le moment où venant d'apprendre par Gennaro que Grajano était à Barlette, elle se rendait à l'église pour se raffermir dans le dessein de quitter ce lieu pour jamais.

Dans le tumulte d'un repas si nombreux, on remarquait peu Hector et donna Elvire; mais Victoire Colonne, qui déjà soupçonnait quelque chose, prit garde au changement de visage des

deux jeunes gens, et supposant que quelques discours d'une nature plus intime que la conversation ordinaire avaient eu lieu entre eux, elle observa attentivement la conduite du cavalier et celle de son amie, dont le caractère léger l'inquiétait avec juste raison. Tandis que ces personnages étaient dans cette situation, le dîner avançait au milieu de cette profusion, de cette variété de mets alors en usage. Si l'art culinaire est difficile de nos jours, il l'était plus encore en ce temps. Dans une occasion semblable à celle-ci l'on exigeait d'un cuisinier des preuves d'habileté, d'invention dont nos artistes modernes ne peuvent se faire la moindre idée. Chaque plat devait non seulement plaire au palais, mais délecter aussi la vue des commensaux. Devant Gonzalve était placé le paon d'honneur avec toutes ses plumes et sa queue étalée; et la difficulté de le faire cuire sans gâter son beau plumage avait été vaincue si heureusement, que l'on eût dit qu'il était vivant. Il était entouré de quantité d'oiseaux plus petits et tout remplis d'aromates et d'épices qui paraissaient l'admirer. D'énormes pâtés s'élevaient de distance en distance, et lorsqu'il en fut temps, à un signe du maître d'hôtel, tous les couvercles se soulevèrent sans que personne y touchât, et il en sortit autant de nains bizarrement vêtus qui distribuaient le contenu des pâtés avec des cuillers

d'argent et jetaient des fleurs aux convives. Les plats de sucreries étaient diversement arrangés : tantôt c'étaient des monticules couverts de plantes et d'arbres chargés de fruits confits; tantôt des lacs d'eau de senteur sur lesquels flottaient des nacelles de sucre candi remplies de dragées; d'autres représentaient une montagne escarpée avec un volcan sur son sommet dont la fumée avait un parfum suave. En l'ouvrant on y trouvait des châtaignes et d'autres fruits qui cuisaient doucement à la flamme de l'eau-de-vie. Parmi beaucoup d'autres pièces de gibier, on remarquait un jeune sanglier dans sa peau; il paraissait terrassé par les piques de chasseurs formés de pâte; lorsqu'on le découpait il se trouvait apprêté, et les chasseurs mis en pièces étaient servis comme accompagnement à cette viande. Vers la fin du repas, quatre pages entrèrent dans la salle, vêtus d'habits à carreaux rouges et jaunes, montés sur des chevaux blancs, et portant un thon de trois brasses de longueur qu'ils posèrent devant Gonzalve. Tandis que chacun admirait l'énorme poisson et la beauté d'une figure de jeune homme nu et jouant de la lyre qu'il portait sur son dos et qui représentait Arion. Gonzalve se tourna vers le duc de Nemours, lui offrit un couteau et le pria d'ouvrir la gueule du monstre.

Le duc l'ouvrit, et il en sortit quantité de co-

lombes qui prirent leur vol à travers la salle aussitôt qu'elles furent hors de leur prison. Cette surprise fut accueillie de tous avec beaucoup d'admiration; mais l'on aperçut, lorsque les oiseaux se posèrent, qu'ils avaient au cou des bijoux de diverses sortes avec des étiquettes sur lesquelles des noms étaient écrits.

Dès que la compagnie eut compris que c'était de cette agréable façon que le Grand Capitaine voulait offrir des présens à ses hôtes, il fallait voir le désordre, l'agitation que causa le désir de saisir les colombes. Celui qui en attrapait quelqu'une lisait l'étiquette qu'elle portait, et venait la présenter, plein de joie, à la personne à laquelle le bijou était destiné.

Fanfulla aussi chercha à en attraper une : celle qui portait le nom de donna Elvire ayant volé au-dessus de sa tête, il put lire l'inscription; et comme le joli visage de la demoiselle lui plaisait infiniment, il fit tant, qu'il saisit la colombe; puis se faisant faire place, il mit un genou en terre, la présenta, et montra en même temps à la jeune dame qu'elle avait au cou une agrafe de superbes diamans.

Donna Elvire reçut très gracieusement la colombe; et voulant l'approcher de son visage pour la caresser, les ailes de l'oiseau effarouché soulevèrent et dérangèrent les boucles dorées sur le

front de la jeune fille, qui se teignit d'une légère rougeur. Tandis qu'elle détachait le bijou du cou de la colombe, Fanfulla se releva en disant :

« Je pense que ces diamans sont les plus beaux du monde ; mais, mademoiselle, les placer près de vos yeux, c'est vouloir leur ôter tout leur éclat. »

Un aimable sourire récompensa Fanfulla de ce galant discours.

Quelques uns de nos lecteurs, accoutumés aux raffinemens de la civilité moderne, trouveront peut-être le compliment un peu alambiqué, mais nous les prierons de considérer que, pour un homme de guerre du seizième siècle, surtout pour un étourdi tel que le jeune cavalier de Lodi, cette galanterie était assez ingénieuse ; ce qui le prouve, c'est que la fille de Gonzalve en fut très satisfaite, et pensa qu'il avait parlé avec beaucoup d'esprit et de politesse.

Mais Fanfulla ne put voir sans jalousie, même sans quelque dépit, qu'après avoir attentivement regardé et loué le bijou, Elvire se tournât vers Fieramosca, et lui présentant une épingle d'or, le priât d'attacher l'agrafe sur le haut de son corps de jupe. Victoire Colonne, qui se trouvait proche d'eux, s'avança d'un air grave pour remplir elle-même cet office, et tendit la main au jeune Italien, qui, sentant fort bien tout ce que la pro-

position d'Elvire avait d'inconvenant, se disposait à remettre l'agrafe à son amie. Cependant la jeune fille, capricieuse et volontaire comme le sont en général les enfans gâtés, se mit entre Victoire et Fieramosca, et dit à celui-ci avec un rire qui cachait mal sa mauvaise humeur :

« Vous êtes tellement accoutumé à manier l'épée, que vous dédaignez de tenir un seul moment une épingle entre vos mains. » Le chevalier ne pouvait plus qu'obéir. Victoire Colonne s'éloigna, montrant par l'expression un peu fière de son beau visage combien elle était incapable de semblables légèretés. Fanfulla considéra un instant Fieramosca, et lui dit :

« Tu n'es pas malheureux : les autres sèment et tu recueilles. » Puis il les quitta en murmurant tout comme s'il eût été seul dans la rue, et non au milieu d'une si noble assemblée.

Cependant les présens de Gonzalve n'étaient pas tous destinés aux dames ; il n'avait pas oublié ses hôtes français. Le duc de Nemours et les seigneurs de sa suite eurent de riches anneaux, des ornemens d'or curieusement travaillés, qui se plaçaient sur les berrets, et d'autres objets de ce genre. La magnificence que déployait en cette occasion le général espagnol n'était pas sans motifs. Il voulait montrer aux Français que non seulement il ne lui manquait rien pour la subsi-

stance de ses gens, mais qu'il avait encore les moyens d'exercer une généreuse hospitalité.

Le jeu des colombes fini, chacun reprit sa place, et l'on se disposa à porter les santés.

Le duc de Nemours, suivant l'usage français, se leva, prit son verre, et se tournant vers donna Elvire, la pria de le considérer dorénavant pour son chevalier, sauf l'obéissance qu'il devait au roi très chrétien. La demoiselle accepta, et répondit avec courtoisie. Après qu'un grand nombre d'autres santés eurent été portées, Gonzalve jugea qu'il était temps de sortir de table, et, suivi de tous ses convives, il passa sur un portique donnant sur la mer, où les heures qui restaient pour achever la journée furent employées en conversations.

La plus grande partie de ce temps donna Elvire et Fieramosca furent ensemble. On aurait dit que la jeune Espagnole ne pouvait vivre un seul moment séparée de lui; et s'il s'éloignait d'elle, soit en se mêlant au reste de la compagnie, soit en se retirant à l'écart, il était sûr de la voir en peu de minutes à ses côtés. Hector avait trop de sagacité pour ne point s'apercevoir de cette préférence, et un louable sentiment de délicatesse l'engageait à ne rien faire qui pût l'encourager, sachant bien qu'elle ne pouvait avoir aucune fin honorable. Toutefois, son caractère et ce qu'il

devait à Gonzalve, qui avait voulu qu'il servît de chevalier à sa fille pendant cette journée, l'obligeaient à se montrer courtois. Plusieurs personnes remarquèrent ce qui se passait; on chuchotait, on riait tout bas, on échangeait des regards malins. Fanfulla, encore dépité de l'affaire de la colombe, mourait de jalousie en voyant son compagnon jouir de tant de faveur; et quand il pouvait l'aborder, il lui disait moitié riant, moitié piqué : « Tu me le paieras de façon ou d'autre. »

CHAPITRE XV.

Dans la grande salle au rez-de-chaussée, qui se trouvait dans toutes les forteresses pour rassembler les hommes d'armes, on avait construit un théâtre semblable à nos théâtres modernes, hors que la toile, au lieu d'être levée, tombait sur le lieu où l'on place maintenant l'orchestre. On avait fait venir d'une ville voisine une troupe de comédiens ambulans qui, après avoir passé le carnaval à Venise, allaient de ville en ville représentant des drames et des comédies, et devaient être à Naples pour les fêtes de Saint-Janvier, puis à Palerme pour celles de Sainte-Rosalie. Sachant qu'ils allaient paraître devant une compagnie aussi choisie, ils se préparèrent à faire de leur mieux, et le spectacle réussit parfaitement. A peine la nuit fut-elle venue, que les spectateurs prirent leurs places, et que l'on donna le signal pour commencer. Quand la toile fut tombée, on vit sur un côté de la scène un riche portique formé de colonnes et de statues, qui paraissait l'entrée d'un palais sur le frontispice duquel on lisait en lettres d'or : *Royaume de Babylone.*

Sous ce portique était un roi assis sur son trône, tenant un sceptre d'or en main, et entouré de ses barons : il était vêtu à l'orientale; son énorme turban étincelait de pierreries, et une couronne le surmontait. Au fond était une plage et la mer. De l'autre côté, dans le flanc d'une montagne sauvage, couverte d'arbres et de rochers, une caverne était creusée; un dragon en sortait de temps en temps, et montrait qu'il gardait une toison de bélier dont la laine paraissait d'un or extrêmement brillant, et qui était suspendue à un arbre près de la grotte.

A côté du roi, sur un trône moins élevé que le sien, était une grande et belle dame à l'air noble et imposant, vêtue d'une robe de satin rouge, avec une queue de deux brasses, et d'un chaperon de velours noir à la française; elle tenait dans ses mains un livre et une baguette : c'était Médée.

Bientôt on vit un navire approcher du rivage; il en sortit une troupe de jeunes hommes en habits de soldats, au milieu desquels on en voyait un de très belle apparence, couvert d'armes brillantes, mais la tête nue : c'était Jason. Deux petits Maures portaient son casque et son bouclier.

Lorsqu'ils se furent avancés jusqu'au portique, et qu'ils eurent salué le roi, Jason commença une harangue en vers de huit, qui parurent peut-être

aussi détestables à la spirituelle Victoire Colonne qu'ils le paraîtront sans doute à nos lecteurs. En voici le début :

Nous venons des pays chrétiens,
Et nous sommes les Argonautes.
Au grand soudan de Babylone
Que Dieu conserve la couronne, etc.

Et continuant dans le même rhythme, le guerrier disait comment il était venu en ce pays pour emporter la toison d'or. A ce discours, le roi, après avoir tenu conseil avec ses barons et sa fille, répondit qu'il ne s'opposait pas à leur entreprise; puis il sortit, laissant Médée avec Jason.

Celui-ci ne perdit point de temps pour tâcher de plaire à la dame; il implora son secours, lui promit de la conduire au pays chrétien, où il l'épouserait et la ferait une grande reine. Médée se laissa facilement séduire, et lui enseigna des enchantemens avec lesquels il pouvait endormir le dragon; mais elle le prévint que lorsqu'il en ferait usage, s'il venait à nommer les saints ou bien à faire le signe de la croix, le charme perdrait toute sa force. Quand elle fut partie, Jason se tournant vers ses compagnons, leur dit qu'il trouvait indigne d'un chevalier de combattre avec des enchantemens, et qu'il voulait d'abord tenter de vaincre le dragon par les armes; il tira son épée, prit son bouclier des mains de l'un de ses

écuyers, tandis que l'autre lui attachait son casque, et vint défier le dragon. Mais celui-ci, sortant de la caverne en vomissant des flammes, se défendit si bien, qu'après un combat de quelques minutes Jason fut obligé de renoncer à son dessein. Alors ses compagnons le supplièrent de se servir des enchantemens; il y consentit, endormit le dragon, et détacha sans obstacle la toison d'or. En ce moment survint Médée, qui adressa des prières à tous les Argonautes pour qu'ils consentissent à la recevoir sur le navire qui devait emporter Jason.

Tout à coup un bruit de trompettes, de cymbales, auxquelles se mêlaient des clairons et d'autres instrumens moresques, se fit entendre, et l'on vit paraître un jeune homme en habit de Sarrasin, qui défia Jason : celui-ci accepta le défi, abattit son adversaire en peu d'instans, et se préparait à remonter sur son navire avec les siens, quand le roi arrivant avec tous ses barons, et voyant fuir sa fille, et son fils Absyrte étendu sans vie, ordonna que l'on s'opposât au départ des Argonautes. Alors Médée eut recours à ses enchantemens. L'air s'obscurcit, la terre trembla, des hommes bizarrement vêtus qui représentaient les démons, parcouraient la scène en secouant des flambeaux, et finirent par incendier Babylone et enlever le roi avec tous ses barons. Pendant ce

temps, on voyait au fond du théâtre les Argonautes qui s'embarquaient librement. Ainsi se terminait la pièce.

On voit par cet exemple que le génie dramatique moderne, malgré les perfectionnemens dont il peut se vanter à juste titre, ne s'est pas avisé le premier de ces moyens de provoquer les applaudissemens dans certains spectacles, et que les incendies, les tremblemens de terre, les manifestations effrayantes de la puissance céleste ou infernale, étaient employés avec succès dès le seizième siècle.

La compagnie devant laquelle ce drame fut représenté en parut satisfaite, bien qu'elle se composât, du moins en grande partie, de personnes éclairées. Mais en considérant le genre des acteurs et le lieu, il était de fait que le spectacle avait été meilleur qu'on ne devait l'espérer.

Cependant la partie la plus nombreuse des invités qui ne pouvaient se mêler aux nobles et aux chevaliers, jouissait aussi d'un amusement du même genre, qui lui avait été préparé dans la cour; et les rires éclatans, les cris de joie que l'on entendait s'élever du milieu de cette assemblée, prouvaient que ses plaisirs égalaient ceux de ses supérieurs.

Quelques soldats espagnols avaient demandé et obtenu la permission de jouer une de leurs co-

médies nationales. On arrangea à cet effet, dans un coin de la cour, des tréteaux devant lesquels on mit une toile; et les acteurs s'exercèrent plusieurs jours d'avance à bien savoir et débiter de leur mieux leur rôle. Ils avaient choisi, à l'unanimité, une pièce extrêmement populaire parmi les Espagnols, intitulée : *las Mocedades del Cid,* littéralement les Jeunesses du Cid, et plus proprement la Jeunesse du Cid. Comme le temps destiné au spectacle n'était pas rempli par ce drame, on y joignit un *saynete,* qui tenait lieu de ce que les Français appellent la petite pièce.

Les deux représentations, de la grande salle et de la cour, commencèrent en même temps. L'auditoire de la seconde était nombreux, mêlé et fort bruyant. Il se composait d'officiers, de sous-officiers, de soldats, d'habitans de la ville de toutes les classes, bourgeois, petits marchands, ouvriers, porte-faix, domestiques; enfin d'un nombre assez considérable de gens sans aveu que la fête avait attirés à Barlette.

L'aristocratie de l'assemblée était commodément assise près du théâtre, et à mesure que les rangs de la foule s'éloignaient de ce centre, l'on y voyait des individus de plus basse condition, et de plus pauvre apparence; enfin les derniers n'étaient remplis que par des vagabonds, des mendians déguenillés. L'entrée de la cour n'était

refusée à personne, aussi l'affluence était grande; et si tous les assistans ne se trouvaient pas placés de manière à jouir également du divertissement, ceux qui se trouvaient le plus loin de la scène s'en dédommageaient par les cris, les hurlemens, les sifflets que les spectateurs voisins de l'estrade entendaient avec impatience, et tâchaient en vain de réprimer par des *chut*, lancés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais au lieu d'apaiser le bruit, ils ne faisaient qu'exciter les perturbateurs.

Au milieu de tant de gens uniquement occupés à se donner du bon temps, s'agitait un homme qui, en dépit de son costume et de son aspect misérable, avait quelque chose dans la physionomie qui ne permettait pas de le confondre avec la tourbe dont il était entouré : ses mouvemens, ses regards inquiets, montraient qu'il était venu là dans un but très différent de celui de se divertir. Cet homme était Pietraccio, qui s'était rendu jusqu'au château sans obstacle, dans le dessein d'assassiner Valentinois, et d'avertir Fieramosca du danger que courait Genèvre. A travers cette foule tumultueuse, il réfléchissait avec anxiété aux difficultés qu'il rencontrerait pour trouver ceux qu'il cherchait.

Le lecteur s'étonnera peut-être qu'un meurtrier condamné à mort s'exposât ainsi à venir

dans une ville où il pouvait être arrêté, et certes si la société eût été alors organisée comme elle l'est à présent, il eût commis une haute imprudence; mais en ce temps, les lois, les magistrats, n'avaient pas la puissancc suffisante pour assurer la tranquillité publique; et Pietraccio, une fois que le premier moment du danger où l'avait mis l'assassinat du podestat était passé, était aussi en sûreté dans Barlette qu'il l'eût été parmi ses compagnons au milieu de leurs broussailles. Quelle que fût la difficulté de l'entreprise qu'il tentait, il savait trop bien se tirer d'affaire en toutes circonstances, et il était trop affamé de vengeance pour ne point triompher de tous les obstacles. Maintenant, nous le laisserons un moment, pour retourner aux principaux personnages de notre histoire.

Quand le spectacle finit, il était près de huit heures, et la compagnie rentra dans la salle où l'on avait dîné, qui se trouva préparée pour danser. Un nombre prodigieux de bougies dans de grands candélabres placés tout autour de la pièce, et de riches lampes suspendues au plancher, donnaient une vive clarté; l'orchestre, établi sur le même portique qu'il occupait pendant le dîner, n'en remplissait qu'une moitié; de l'autre côté se trouvait quantité de personnes appartenant aux classes inférieures, lesquelles

assistaient de cette manière à un divertissement que leur rang ne leur permettait pas de partager.

Gonzalve, ses hôtes et les dames, prirent place sur une estrade au-dessous des bannières, et le duc de Nemours, se levant aussitôt que la salle fut remplie, offrit la main à Elvire, et le bal commença.

Quand la jeune dame eut été reconduite à sa place, Fieramosca, voulant montrer sa courtoisie en cette occasion, vint la prier de danser avec lui en demandant son indulgence pour son impéritie. La proposition fut acceptée avec une joie visible; plusieurs autres couples se joignirent à eux, et Fanfulla ne pouvant avoir la main de donna Elvire, choisit parmi les dames de Barlette celle qui lui parut la plus jolie, et fit en sorte de se trouver dans ce que nous appelons maintenant contredanse, près d'Hector et de sa danseuse. Le soin avec lequel il recueillait toutes les actions, toutes les paroles de la fille de Gonzalve, ne lui fit découvrir rien d'agréable pour lui. Dans les regards timides et passionnés de la jeune Espagnole on lisait l'amour qu'elle ressentait pour son cavalier; et la musique, le mouvement, les occasions fréquentes de se prendre les mains, cette liberté que le bal autorise envers des personnes que l'on n'oserait ailleurs regarder qu'avec res-

pect, tout concourait en effet à allumer dans l'imagination d'Elvire un feu qu'elle ne pouvait cacher que par de violens efforts. Hector et Fanfulla s'en aperçurent tous deux. Le premier en éprouva de la peine, le second du dépit; et il ne cessait, par des mots couverts, des regards d'intelligence, de tourmenter Fieramosca, qui, naturellement ennemi des plaisanteries, gardait un sérieux un peu triste, que la demoiselle interprétait suivant ses désirs, mais en s'éloignant complétement de la vérité.

Enfin donna Elvire, avec cette imprudence hardie qui la caractérisait, profitant d'un moment où la main d'Hector tenait la sienne, se pencha vers lui et lui dit à l'oreille : « Après le bal, j'irai sur la terrasse qui regarde la mer. Venez m'y trouver, je veux vous parler. »

Douloureusement frappé de ces paroles, qui lui donnaient la crainte de se voir engagé dans une intrigue dangereuse, Hector ne répondit que par un signe de tête affirmatif, et son visage parut un peu troublé. Cependant, soit qu'Elvire n'eût pas pris la précaution de parler assez bas, soit que l'oreille de Fanfulla, toujours aux aguets, eût été trop fine, le fait est qu'il entendit aussi ces malheureuses paroles; et pestant du fond de son coeur contre la bonne fortune de Fieramosca, il dit entre ses dents : « Ne pourrais-je trouver au-

eun moyen de faire repentir cette petite folle de son injuste préférence? »

De son côté, Hector était combattu par divers sentimens. Il ne pouvait lui venir en pensée de prêter l'oreille aux flatteuses agaceries de la belle Espagnole; d'abord parce que l'image de Genèvre était trop vivement empreinte sur son cœur, mais même sans cela il avait trop de bon sens pour s'exposer à suivre une galanterie avec la fille de Gonzalve ; de plus, sa coquetterie n'était pas faite pour le toucher : il n'était pas de ceux qui s'empressent de profiter de ces sortes de bonnes fortunes. Toutefois, il lui en coûtait infiniment de passer auprès d'une dame pour discourtois, grossier, et peut-être pis; car une des contradictions humaines les plus bizarres est celle d'appeler mauvaises certaines choses, et niais ceux qui évitent de les faire. Pendant le reste du bal il se mit à la torture pour trouver quelque moyen d'arranger l'affaire sans compromettre sa réputation d'honnête homme, ou de galant chevalier. Après avoir vingt fois changé d'avis, voyant enfin que le moment approchait, il résolut noblement de courir tous les dangers possibles plutôt que de s'exposer à manquer de foi à Genèvre. Lorsqu'il songeait qu'à cette heure, où il se trouvait au milieu de cette brillante fête, elle languissait dans un couvent obscur entouré des vagues de la mer,

abandonnée de tous, et sans doute pensant à lui, il se faisait d'amers reproches d'avoir pu un seul instant mettre en balance ce qu'il lui devait avec les égards insignifians qu'il pouvait devoir à d'autres. Dans cette résolution, aussitôt que la danse fut achevée, il se hâta de sortir de la salle en prétextant un de ces maux de tête que les gens du seizième siècle savaient prendre à propos en pareil cas, comme le font encore ceux du dix-neuvième.

Les jeunes gens qui avaient dansé cette contredanse, soit pour être plus lestes, soit parce que tel était l'usage, avaient quitté les manteaux qu'ils portaient sur l'épaule gauche, les avaient déposés tous ensemble dans une chambre adjacente, et ils étaient restés en simple justaucorps et en chausses collantes de satin blanc pour la plupart. Fanfulla et Fieramosca étaient tous deux vêtus de cette couleur; la forme de leurs habits, les proportions de leur taille, étaient semblables; leurs manteaux seuls différaient : celui d'Hector était bleu brodé d'argent, celui de Fanfulla était rouge.

Hector chercha Diégo Garcia, et le pria de l'excuser auprès de Gonzalve et de sa fille si une violente douleur de tête l'obligeait de se retirer avant la fin du bal. Il s'avança alors vers la chambre où il avait laissé son manteau; et comme il allait en franchir le seuil il se sentit frapper légèrement

sur l'épaule par la chute d'un corps dur qui tomba à côté de lui; c'était un papier plié dans lequel on avait mis quelque chose de lourd. Les yeux du jeune chevalier se portèrent vers le portique d'où ce paquet avait dû être jeté, et il vit un homme le regarder attentivement; toutefois il allait passer outre; mais une seconde réflexion l'engagea à ramasser le papier et à le déployer. Il y trouva un petit caillou que l'on n'y avait mis qu'afin de lui donner le poids nécessaire pour le diriger; et il vit que l'on avait écrit dans l'intérieur, en gros caractères presque illisibles : « Madame Genèvre doit être enlevée de Sainte-Ursule ce soir à neuf heures par l'ordre du duc de Valentinois. Celui qui vous donne cet avis vous attend avec trois compagnons sous le porche du château : il portera une zagaie. »

Un frisson parcourut Hector jusque dans la moelle des os; et il redoubla quand il se ressouvint que huit heures et demie avaient sonné depuis quelques momens à l'horloge de la tour. Il n'avait pas une minute à perdre. Pâle comme un homme frappé de mort qui s'élance pour faire ses derniers pas, il franchit l'escalier; et tel qu'il se trouvait, sans berret ni manteau, il courut tout d'une haleine au lieu indiqué, à la grande surprise de ceux qui se trouvaient sur son chemin. Lorsqu'il arriva au porche, il fut obligé de

se retenir à l'anneau de fer de la porte pour arrêter son élan. La voûte était obscure; il regardait de tous côtés, palpitant, respirant à peine, autant par l'émotion qui l'agitait que par la rapidité de sa course, quand il aperçut l'homme à la zagaie qui se détachait du mur contre lequel il s'était collé, et venait à lui.

Plusieurs avaient remarqué le départ précipité de Fieramosca et le changement de son visage; mais personne ne songea à le suivre lorsque l'on eut appris de Paredes le motif qu'Hector lui-même avait donné de sa retraite. Toutefois, Inigo et Brancaleone, qui aimaient le jeune guerrier plus que tous les autres, le suivirent; et bien qu'ils ne pussent le rejoindre, comme ils ne le perdirent point de vue, ils arrivèrent au porche peu de temps après lui.

Ils trouvèrent Fieramosca, qui, saisissant Pietraccio, l'entraînait en disant : « Allons, vite, vite! » Cependant, il aperçut ses compagnons, et se hâta de leur dire : « Si vous êtes mes amis, venez avec moi, aidez-moi contre ce traître de Valentinois. Prenons une barque, nous sommes sept; nous serons bientôt à Sainte-Ursule. » Brancaleone, regardant Hector et les autres : « Où sont vos armes? » demanda-t-il. En effet, pas un des trois cavaliers n'avait seulement une épée. Fieramosca se désespérait, frappait du pied,

s'arrachait les cheveux. Alors Brancaleone, qui savait au besoin trouver et des paroles et des ressources, reprit : « Toi, Hector, va au port avec ceux-ci ; prépare la barque, et nous attends ; et toi, Inigo, suis-moi. » Et il partit en courant, tandis que Fieramosca lui criait : « Songe que tout à l'heure neuf heures vont sonner ! » Ses amis, bien qu'ils ne comprissent ni ces mots ni le motif de tant de hâte, sûrs que ce devait être quelque chose d'extrêmement grave, entrèrent dans la maison des frères Colonne, prirent dans la salle basse où l'on tenait les armes celles qui leur étaient nécessaires, et firent une telle diligence, qu'ils rejoignirent leur ami déjà embarqué ; ils jetèrent les armes dans le bateau, y sautèrent ensuite ; Inigo, le pied appuyé contre la rive, poussa au large, et ils firent force de rames. En sortant du petit port qui se trouve derrière le château, ils devaient passer sous la tour de l'horloge ; lorsqu'ils furent là, le son des rouages qui se préparent à sonner frappa leurs oreilles. Le pauvre Hector se courba par un mouvement subit, comme si le battant de la cloche fût prêt à frapper sur sa tête ; après quelques secondes, l'heure fatale avait sonné, et les oscillations décroissantes de la cloche se perdirent dans les airs.

Avant de voir la fin du voyage de nos aven-

turiers, nous devons retourner pour quelques instans dans la salle du bal.

Fanfulla, que le hasard et la ruse avaient rendu maître du secret d'Elvire, avait résolu d'en tirer quelque fruit; mais il ne savait trop comment s'y prendre. Lorsqu'il vit son rival sortir précipitamment sans manteau ni berret, il lui vint une pensée folle qu'il adopta à l'instant; car s'il s'agissait de satisfaire un caprice, les moyens les plus extravagans étaient ceux qui lui convenaient le mieux.

Il ne perdit point de vue la fille de Gonzalve, et vit que, la contredanse achevée, elle s'était dirigée vers le portique, et n'avait pu s'apercevoir du départ d'Hector. Alors, il courut à la chambre des manteaux, où le sien et celui de Fieramosca restaient seuls, prit le dernier ainsi que le berret de velours brun de son compagnon, qui était orné de plumes tombantes, et il le plaça de manière à cacher une partie de son visage avec ces plumes; ainsi déguisé, il se glissa jusqu'au portique, qui n'était éclairé que par la lumière de l'intérieur. Plusieurs caisses d'arbustes donnaient la facilité de se cacher aux regards de ceux qui pouvaient aller et venir pour prendre le frais. Quand Fanfulla entra sur cette terrasse, il ne s'y trouvait personne; il s'avança avec précaution,

aperçut Elvire assise près du parapet au-dessus de la mer, la tête appuyée sur sa main, les yeux tournés vers le ciel.

En ce moment, la lune fut obscurcie par quelques légers nuages. Fanfulla, pensant que s'il ne profitait pas de cet instant il serait probablement reconnu, s'approcha de la jeune fille sur la pointe du pied; elle ne l'entendit que lorsqu'il fut à côté d'elle, tourna la tête pour le regarder, et lui, baissant la sienne avec grâce et promptitude, se jeta à genoux, saisit sa main, la pressa de ses lèvres; enfin, il réussit à cacher entièrement son visage, et la fille de Gonzalve n'eut pas le plus léger doute que Fieramosca ne fût à ses pieds.

Elle essaya de retirer sa main, qui fut retenue, suivant l'usage de ces temps, avec une douce violence, que l'on risquait sans crainte d'offenser gravement. Toutefois, la légèreté d'Elvire, et son caractère décidé, n'empêchaient point que ce rendez-vous mystérieux dans un lieu où l'on pouvait la découvrir ne lui causât un peu de repentir et d'inquiétude; elle tremblait que son père ne la surprît, elle craignait plus encore que sa sévère amie ne vînt à connaître son imprudence.

Un souffle de vent plus fort chassa les nuages qui couvraient la lune; elle était alors dans son plein, et ses rayons éclairaient tout le portique

et les brillans vêtemens d'Hector et d'Elvire. Peut-être aucun des deux ne s'en apercevait; mais un cri aigu proféré par une voix féminine partit au pied du portique, qui s'élevait de quelques brasses seulement au-dessus de la mer; ce cri les fit tressaillir. Ils supposèrent que ce bruit pouvait attirer des personnes du bal, et sortirent du portique à la hâte par des chemins différens. Cependant, le cri n'avait pas été remarqué dans la salle, où chacun était distrait par la musique et par l'agitation d'une grande assemblée; il fut suivi d'un second plus faible, qui semblait expirer entre les lèvres de celle qui le poussait, ensuite le bruit sourd d'un corps humain tombant au fond d'un bateau se fit entendre : mais tout le monde était si complétement occupé de la fête, que personne ne chercha à voir quelle pouvait être l'infortunée qui réclamait des secours.

Tandis que ces choses se passaient au château, la barque de Fieramosca, poussée par les bras de sept hommes robustes, volait sur les eaux, laissant derrière elle une longue trace d'écume. Brancaleone, voyant qu'Hector ne songeait qu'à ramer de toutes ses forces : « Or sus, lui dit-il, je ne sais où tu nous conduis; mais certes, il paraît que ce n'est pas chose de peu d'importance, et ces armes au fond de la barque nous seront très peu utiles. » Persuadés par ses paroles, tous

quittèrent tour à tour la rame pour s'armer; cela fait, ils recommencèrent à voguer avec une nouvelle ardeur, toujours les yeux fixés sur la mer, afin de découvrir si leurs adversaires paraissaient. Chemin faisant, Hector racontait brièvement à ses amis le motif de son entreprise, lorsqu'une petite barque se montra peu éloignée; ils tournèrent de ce côté, et virent que ce bateau était conduit par une seule personne et se dirigeait sur Barlette. Pour ne point perdre de temps, ils reprirent la direction du couvent sans avoir pu reconnaître la figure qui ramait. Inigo aurait voulu que l'on s'éclaircît de ce que c'était; mais Hector s'y opposa absolument, car à peine avait-il l'espérance d'arriver à temps. Cependant, hélas! s'il eût suivi le conseil de son ami, combien de malheurs il se serait épargnés!

Enfin, le couvent de Sainte-Ursule, sur lequel Fieramosca avait toujours les yeux fixés, lui parut plus grand; il en distinguait toutes les fenêtres, desquelles aucune lumière ne sortait. A deux portées d'arquebuse il voit sur la gauche un bateau qui volait comme une hirondelle à fleur d'eau. Hector, Inigo, Brancaleone, dirent à demi-voix et tous à la fois: « Les voilà! » et tournant la proue de ce côté, ils redoublèrent d'efforts. L'autre barque s'apercevant de leur dessein, se mit à fuir; mais la vigueur des poursuivans sem-

blait triplée : l'espace entre les deux nacelles diminuait visiblement ; déjà l'on pouvait entendre les paroles de l'une à l'autre ; déjà Fieramosca, se haussant de toute sa grandeur sans quitter la rame, avait découvert une femme étendue vers la poupe, gardée par deux hommes, et le cri « Scélérats ! » avait retenti jusque dans les murs du monastère.

« Allons, en avant ! abordons », disaient-ils tous ensemble, pleins d'anxiété, les dents serrées, la poitrine haletante. Leur proue touchait déjà la poupe de l'ennemi ; Hector, avec la rapidité de l'éclair, jette la rame, saisit son épée et saute dans la barque poursuivie, où leurs adversaires l'attendaient l'arme au poing. Le coup qu'il donna en sautant à sa propre barque l'éloigna de l'autre ; il se trouva seul, et reçut et sur la tête et sur le corps plusieurs coups qui furent parés par sa cotte de mailles et son casque. Ses compagnons le voyant en si grand péril l'avaient rejoint. Pietraccio, qui se trouvait le plus voisin, sauta le second dans la barque, où il croyait trouver le Valentinois ; mais à peine y eut-il posé le pied qu'un coup de rame sur la tête l'étendit sans mouvement au fond du bateau. Inigo et Brancaleone sont aux côtés d'Hector, et combattant corps à corps dans un étroit espace avec gens non moins habiles qu'eux à manier l'épée, ils ne pouvaient nuire à

leurs ennemis ni en recevoir beaucoup de dommage. Ainsi l'on se portait de part et d'autre de vives estocades, et dans cette confusion la barque allait à l'aventure où le vent la poussait, à tous momens prête à chavirer par les secousses que lui donnaient les combattans.

Les compagnons de Pietraccio n'avaient pu se mêler au combat, le bateau ne pouvant tenir que trois hommes de front; ils ne furent cependant pas inutiles. Ils s'emparèrent de la dame et la portèrent dans leur barque. Les trois amis s'étant aperçus de ce qu'avaient fait leurs alliés, se retirèrent peu à peu d'après le conseil qu'en avait donné Brancaleone à voix basse; et sautant subitement dans leur embarcation, ils laissèrent les autres s'éloigner s'ils le voulaient. Hector n'aurait pas aussi facilement abandonné la partie s'il n'avait pas reconnu que Valentinois n'était pas là; mais il lui sembla qu'il ne devait point risquer la vie de ses amis pour répandre un sang indigne; d'ailleurs, voyant Genèvre sauvée, il crut que le plus pressé était de la rassurer, de la consoler. D'autre part, don Michele écumait de rage de se voir enlever le fruit de tant d'intrigues, et se reprochait amèrement de n'avoir pas songé, dans le premier moment de confusion, à mettre sa proie en sûreté. Mais la chose était faite, il savait qu'il était inutile de tenter de l'arracher à ses

braves cavaliers. Toutefois le sicaire de Valentinois n'était pas resté sans vengeance. Tandis que les trois amis se retiraient vers la barque, il les avait suivis de près, tenant son épée de la main droite et son poignard de la gauche; il avait dirigé plusieurs coups sur Fieramosca qui passait le dernier, et l'avait atteint, au moment où il sautait par-dessus le bord, avec la pointe de son poignard. La blessure était si légère que, dans la chaleur de l'action, Hector ne s'en aperçut point.

Ainsi séparés, les uns continuèrent leur route vers Barlette, les autres se dirigèrent sur le monastère.

La dame était enveloppée d'un linceul. Fieramosca la fit asseoir, et l'ayant débarrassée de la draperie qui la couvrait, au lieu de Genèvre il vit Zoraïde évanouie. Dans tout autre moment il eût béni le ciel de l'avoir délivrée; mais il voyait qu'il n'avait rien fait quand il croyait son entreprise heureusement terminée. Qu'était devenue son amie? Comment leur jeune protégée se trouvait-elle là? Il soupira, se frappa le front, et, se hâtant d'avancer à l'aide de ses compagnons, qui ne se doutaient point de ce changement, il arriva en peu de minutes à l'île. En un clin d'œil il monta l'escalier, et fut dans la chambre de Genèvre; il trouva toutes les portes ouvertes et l'appartement désert. Comme il sortait afin de

chercher ailleurs quelques renseignemens, il rencontra ses amis, qui arrivaient soutenant Zoraïde : celle-ci avait repris ses sens, et répondit seulement aux questions de Fieramosca, qu'elle avait été réveillée par trois hommes qui l'avaient enveloppée d'un drap, et l'avaient emportée et placée dans une barque : elle ne savait rien de plus. A l'égard de Genèvre, elle dit qu'elle ne l'avait point vue depuis le milieu du jour, parce que s'étant aperçue qu'elle était rêveuse et préoccupée, elle avait craint de l'importuner, et s'était retirée sans lui dire bonsoir.

Hector, debout, écoutait cette histoire les yeux attachés sur le visage de Zoraïde. Tout à coup elle le vit pâlir, chanceler; il fut obligé de s'asseoir, puis, faisant un effort pour se relever, les forces lui manquèrent totalement, et il retomba en arrière en s'écriant : « Inigo, Brancaleone, je me sens plus mal que je ne l'ai été de ma vie; je ne pourrais pas soulever une plume, bien moins encore mon épée. Hélas! que deviendra Genèvre?

« Oh! que ne puis-je recouvrer la santé seulement une heure, et périr ensuite! Chers amis! ne perdez pas un moment, volez à Barlette.... Allez.... je ne sais vous dire où.... mais il faut la chercher; la sauver. Dieu puissant! je ne puis faire un pas même pour elle! » Il tenta de nou-

veau de se lever, et fut forcé de se rasseoir; alors il supplia encore une fois ses compagnons de courir au secours de la dame, avec tant d'instances, que ceux-ci, reconnaissant qu'ils n'avaient pas une minute à perdre, le quittèrent en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles. Ils se mirent en mer, et gagnèrent la ville aussi vite qu'ils s'en étaient éloignés.

Pendant le colloque précédent, un des amis de Fieramosca avait réveillé Gennaro, et fait apporter de la lumière. Après leur départ, Zoraïde s'empressa de secourir son libérateur, délaça son casque, le débarrassa du reste de son armure, lui adressa des paroles consolantes et tendres; et comme elle essuyait son front et son cou humide, elle s'aperçut de la blessure qu'il avait reçue un peu au-dessous du collet de sa chemise.

« Hélas! tu es blessé! » s'écria-t-elle. Et bientôt elle enleva, avec un linge, un peu de sang qui s'était caillé sur la plaie et la faisait paraître plus grande, et la voyant si légère, elle dit :

« Ce n'est rien; une simple égratignure. »

Mais en regardant plus attentivement, elle vit qu'il se formait autour de la plaie un cercle d'un rouge violet, et observant alors le visage de Fieramosca, elle aperçut une certaine nuance livide qui naissait autour des lèvres et des yeux; en même temps ses mains, ses oreilles, devenaient

froides et roides ; à ces signes, la jeune fille, élevée dans l'Orient et accoutumée à traiter des blessures de toute espèce, reconnut que celle d'Hector provenait d'une arme empoisonnée. Elle invita le guerrier à se mettre au lit, réussit, non sans peine, à l'y placer ; et lui tâtant le pouls, elle trouva qu'il battait lentement et difficilement.

Mais les maux du corps n'étaient rien, comparés aux pensées cruelles qui tourmentaient l'esprit de Fieramosca et augmentaient ses angoisses de moment en moment. Les événemens de la soirée et le danger de Genèvre ne lui avaient pas laissé le temps de songer à aucune autre chose; cependant, comme le sommeil vient à la fin clore la paupière même d'un condamné que le supplice attend le lendemain, Fieramosca eut quelques heures de repos ; mais en se réveillant, l'idée du défi, du serment qu'il avait fait de ne s'exposer à aucun péril avant d'avoir terminé cette affaire, cette idée tomba sur son cœur comme une masse de plomb.

Il se figura la honte, la douleur, qu'il aurait de ne pouvoir tenir l'épée le jour du combat, les railleries des Français, l'honneur italien compromis, perdu peut-être, le désespoir de ses amis. Ces images lui causèrent une si vive émotion que tous ses muscles se contractèrent par un mouve-

ment convulsif, et un gémissement si triste sortit de sa poitrine que Zoraïde, se levant tout effrayée, lui demanda ce qu'il sentait. Hector s'écria :

« Je suis déshonoré à jamais ! Le défi, Zoraïde, le défi ! (et il se frappait le front) dans peu de jours il aura lieu, et je me sens incapable de porter les armes de plus d'un mois. Dieu ! pour quel péché m'envoyez-vous une si grande infortune ! »

La jeune fille ne savait que répondre à ces paroles, qui sans doute la touchaient moins sous le rapport du combat que sous celui du péril que courait l'homme qu'elle aimait ; péril que sa propre expérience lui montrait plus grave à chaque instant. Une sorte de léthargie suivit ce moment d'exaltation ; le jeune homme était retombé, la tête renversée sur l'oreiller, plus pâle qu'auparavant ; le battement de son pouls était convulsif, et Zoraïde, examinant sa plaie, trouva le cercle rouge augmenté d'un doigt.

Hector continuait à se plaindre, et disait : « Voilà le champion de l'honneur italien ! voilà la fin de cette bataille sur laquelle nous avions d'avance fait tant de bravades ! Cependant, je puis le dire devant Dieu, quel est mon crime ? pouvais-je me conduire autrement que je ne l'ai fait ? »

Mais ces raisonnemens, loin de le soulager, augmentaient sa peine. « Qui voudra croire cette histoire? disait-il. Et les ennemis, quand ils la croiraient, ne pourront-ils pas feindre d'en douter, et dire : Hector a inventé cette fable, parce qu'il avait peur de nous? »

Tandis qu'il se tourmentait de la sorte, le poison répandu par le poignard de don Michele faisait des progrès, circulait dans les veines qui s'étendent à la superficie du crâne, et il sentait sa vue se troubler et sa raison s'obscurcir. Les objets semblaient vaciller devant lui, et des points de lumière vive l'éblouissaient par intervalles. Zoraïde, tremblante, le regardait avec une tendresse mêlée d'effroi. Les yeux d'Hector étaient attachés sur elle, et dans la confusion de ses pensées, à la lueur incertaine de la lampe qui s'éteignait, il crut voir les traits de la jeune fille se changer en ceux de La Mothe, qui souriait avec amertume et dédain; ses lèvres s'écartaient pour former ce rire épouvantable; il en voyait sortir le fantôme de Grajano d'Asti : celui-ci grandissait, et prenait enfin la figure du Valentinois. Ainsi ces larves effrayants se succédaient, et lui présentaient la fantasmagorie des personnages qui devaient en ce moment se peindre dans son imagination malade. Parmi les autres, l'image de Genèvre lui apparut, et, l'appelant par son nom, il

lui disait avec des paroles d'amour : « Tu me laisses mourir, moi qui t'aimais tant! Retire-moi de ce précipice...., délivre-moi de ces tarentules qui passent sur mon visage.... » Puis, après ces vains discours, il crut voir tous les spectres s'évanouir, confondus ensemble dans un brouillard rougeâtre mêlé d'éclairs prolongés, lesquels disparurent graduellement, et s'éteignirent tout-à-fait quand les facultés morales et corporelles du blessé restèrent totalement suspendues.

CHAPITRE XVI.

Pour conduire de front le récit des incidens nombreux qui arrivèrent séparément dans le cours de cette soirée à chacun de nos personnages, nous avons été forcé de laisser le lecteur en suspens sur le compte de quelques uns. Il est vrai que cette méthode est autorisée par l'exemple de plus d'un narrateur; mais nous pensons qu'elle ne peut être agréable pour peu que l'histoire excite quelque intérêt. Cependant nous ne nous excuserons point d'avoir suivi un système dont nous reconnaissons les inconvéniens, d'abord parce que nous y sommes contraint par les circonstances, ensuite parce que, d'après ce que nous venons de dire, il y aurait de la vanité à nous excuser; et la modestie, qui pour certaines personnes est une vertu, n'est qu'un devoir pour d'autres.

Quoi qu'il en soit, il nous faut abandonner pour un moment Fieramosca lui-même, et retourner au château, dans l'appartement donnant sur la mer, où nous avons laissé Valentinois.

De deux projets qui l'avaient conduit près du général espagnol, le premier et le plus important

avait manqué. Malgré toute son astuce, il n'avait pu parvenir à inspirer assez de confiance à Gonzalve pour que celui-ci se décidât à se liguer avec lui, ou du moins à l'appuyer. Le Grand Capitaine lui tint sa promesse par rapport au secret de sa visite à Barlette; mais il déclina ses autres demandes, le traitant du reste avec tous les honneurs qu'on devait à son rang, sinon à ses qualités personnelles.

Pendant sept ou huit jours que durèrent les conférences entre Borgia et Gonzalve, le premier resta presque continuellement enfermé dans son appartement, ne voulant point risquer d'être découvert. Il sortait rarement pour prendre l'air, et toujours de nuit et le visage couvert d'un masque, comme les grands seigneurs de ces temps avaient coutume de faire lorsqu'ils voulaient cacher leurs opérations peu louables. Mais nous avons dit précédemment qu'à ses vues politiques se mêlaient des machinations contre celle qui avait été assez audacieuse pour mépriser son amour; et ces machinations, grâce à l'adresse de don Michele et d'après ses promesses, devaient ce soir même avoir leur effet.

On comprendra peut-être difficilement comment ce scélérat insigne, blasé par tous les genres d'excès, pouvait attacher tant de prix à la possession d'une femme, suivre ses traces avec tant

de persévérance. Il serait en effet improbable d'attribuer à l'amour, même pris dans son sens le plus abject, le vif intérêt que Valentinois mettait à réussir dans cette affaire. Mais Genèvre lui avait résisté, et résisté en montrant du mépris, de l'horreur pour lui; elle vivait, à ce qu'il supposait, heureuse avec un autre, et il ne pouvait souffrir que personne au monde pût se vanter d'avoir bravé la puissance de César Borgia.

Toutes les femmes douées de quelque beauté qui s'étaient trouvées sur son chemin, il les avait rendues coupables ou malheureuses. Dans le nombre il en était de remarquables par leur mérite et leurs vertus, et d'autres que les liens du sang qui les attachaient à des hommes puissans auraient dû mettre à l'abri de ses outrages. Pouvait-il endurer qu'une simple demoiselle, presque inconnue et tout-à-fait dénuée d'appui, se rît de celui qui faisait trembler toute l'Italie?

En voyant approcher le moment où il pourrait se venger, Valentinois se disait à lui-même : « L'audacieuse paiera cher l'ennui que j'ai souffert dans cette prison. » En effet, ce séjour, assez semblable à une prison, devait sembler affreux à un homme accoutumé à vivre au milieu des splendeurs de la cour de Rome, s'il avait pu trouver rien d'affreux à ce qui servait ses projets.

Ses journées étaient remplis par les conférences

qu'il avait avec Gonzalve et les heures qu'il passait à concerter avec don Michele leur trame contre Genèvre; il recevait en outre des messagers que ses affidés lui expédiaient chaque jour de la Romagne et qui lui apportaient des lettres, des avis concernant les affaires courantes : ils arrivaient et repartaient la nuit, justifiant ainsi l'assertion de Machiavel lorsqu'il écrivait peu de temps avant cette époque à la république de Florence : « *De toutes les cours existant dans le monde, celle où l'on garde le mieux les secrets est celle du duc.* » Et, bien qu'il ne dise pas clairement le pourquoi, il laisse entendre que le silence de la tombe était imposé aux langues imprudentes.

Cette correspondance était entretenue par le moyen de légers bateaux qui longeaient les côtes de la Romagne en serrant la terre, et se cachaient au milieu de certains écueils au pied du Gargano; de là, montant sur une petite barque à nuit close, le messager gagnait le fort de Barlette. Ce fut dans les équipages de ces bateaux, composés d'hommes choisis, que don Michele prit les collaborateurs dont il avait besoin pour son entreprise. Pendant la soirée de laquelle nous décrivons les événemens, Valentinois, tandis que tout le château retentissait de cris de joie et du son des instrumens, assis devant une table à la clarté

d'une lanterne, relisait, pour passer les heures pénibles de l'attente, plusieurs lettres qu'on lui avait apportées les jours précédens. Il portait une robe attachée par-devant avec une suite de petits boutons; les manches collantes, en satin noir comme la veste, étaient ornées de petites bandes de velours blanc volantes, retenues en quatre endroits par des bracelets de la même étoffe. Près du collet de la robe, trois ou quatre boutons détachés laissaient voir une jaque de maille en acier très fin, qu'il avait coutume de porter sous son habit. On le voit ainsi vêtu dans son portrait, peint par Raphaël, qui fait partie de la galerie Borghèse.

Malgré la force de sa constitution, Borgia était affligé d'une espèce d'humeur érésypélateuse qui tantôt circulait cachée dans son sang, tantôt se montrait sur la peau, spécialement au visage; alors, sa pâleur livide se changeait en une rougeur âcre formée par des pustules, et sa laideur, déjà repoussante, devenait tellement hideuse, que les personnes accoutumées à le voir journellement ne pouvaient le regarder sans horreur. Jamais âme atroce ne fut logée dans un corps plus propre à la représenter. En ce moment, la vie sédentaire, si contraire à ses habitudes, qu'il menait depuis plusieurs jours, jointe au mouvement du printemps, avait provoqué une forte

éruption de cette humeur, qui le défigura plus qu'elle ne l'avait jamais fait, et répandit dans tout son être une rage inquiète, effet ordinaire de ces sortes de maladies.

A huit heures du soir, quand le bal commençait dans la salle au-dessus de l'appartement de Borgia, la porte de sa chambre fut légèrement poussée, puis ouverte, par un homme vêtu de chausses étroites d'un brun foncé, d'une cape qui n'allait qu'à la moitié de ses cuisses et d'un capuchon noirs; il avait l'épée au côté et le poignard à la ceinture, et portait sous le bras un paquet. Le duc leva la tête; l'homme entra, fit un salut, et, sans prononcer une parole, plaça sur la table le paquet, sur lequel Valentinois posant une main, dit au messager :

« Je partirai d'ici cette nuit. Va dans le fond de l'appartement, où tu te renfermeras; et quoi que tu puisses entendre, ne sors que si je t'appelle moi-même. »

L'homme sortit par une porte opposée à celle par où il était entré, et César Borgia, tirant son poignard, coupa les cordons de soie rouge qui fermaient avec les sceaux apostoliques une lettre écrite sur parchemin, que lui adressait le pape Alexandre. Quand il l'ouvrit, il en sortit une petite boule d'or; à cette vue le duc se leva tout alarmé; mais ayant plus attentivement examiné

les cachets et l'écriture, il se rassura, et se remit sur son siége.

On ne doit pas attribuer ce mouvement de crainte à une terreur panique. Il existait alors tant de moyens de préparer les poisons, de les introduire jusque dans des lettres, de manière qu'en les ouvrant ils produisaient immédiatement leur effet, qu'il était naturel que le duc sentît quelque trouble à la vue d'un objet inattendu : d'ailleurs un homme tel que lui devait interpréter les choses de prime-abord de la manière la plus odieuse.

La lettre était écrite dans un chiffre connu de lui seul et du pape ; et l'habitude qu'il avait de ces caractères, fit qu'il lut couramment ce qui suit :

« Nous avons eu ces jours-ci une longue conférence avec l'ambassadeur du roi très chrétien, lequel nous presse de resserrer la ligue formée entre nous contre le roi catholique, pour le dépouiller du royaume (de Naples) ; *etiam*, nous offre de merveilleux secours pour l'entreprise de Sienne et celle sur les terres du comte Gio. Giordano ; auxquelles choses nous n'avons point voulu consentir avant de savoir en quels termes vous êtes avec le *Magn.* Gonzalve. Nous ne jugeons pas que la France, *etiamsi*, ait, dans le moment actuel, assez de forces militaires pour tenir tête long-

temps à l'armée de Ferdinand, conduite par un si grand capitaine, qui peut avoir des renforts par mer, et réparer ainsi ses pertes. En outre, les Français supportent mal une guerre prolongée et peu glorieuse; il est donc sage de ne rompre avec aucun des deux partis; ils finiront sans doute par en venir à quelque affaire, et le succès nous déterminera.

« Hier, nous reçûmes la visite de la mère du cardinal Orsino, qui nous apportait les deux mille écus, et nous demandait la grâce de pouvoir lui porter sa nourriture comme par le passé; nous lui avons accordé volontiers sa demande, ayant déjà pourvu au sort de son fils, en lui donnant de la poudre pour un mois de vie au plus.

« Ensuite arriva la signora Settimia, amie du cardinal; elle nous apportait la belle perle qui appartenait jadis au signor Virginio Orsino, et qu'elle avait reçue en présent du cardinal susdit. Elle vint en habits d'homme dans la chambre du Perroquet.

« Comme notre esprit est irrévocablement déterminé à travailler, *totis viribus*, à la destruction de la maison des Ursins pour la plus grande gloire de la sainte Église, nous vous ordonnons de vous tenir prêt, dès que le cardinal sera mort, à conduire vos gens dans la campagne de Rome; à camper devant Bracciano, ce repaire où ces en-

nemis invétérés de l'Église et de Dieu se sont renforcés; *et magis* si l'armée française éprouvait quelque revers, et si nous avions, par conséquent, moins de considérations à garder avec le roi très chrétien.

« Comme la chambre apostolique, par suite de ses énormes dépenses, se trouve maintenant à court d'argent, nous nous proposons de donner le chapeau à Gio. Castellar, archevêque de Trani; à Francesco Soderino de Volterre; à Mgr. de Corneto, secrétaire des brefs, et à plusieurs autres riches prélats. Quand vous serez à Rome, nous aviserons ensemble sur la meilleure manière d'en finir avec plusieurs d'entre eux.

« Maître Hamet, l'envoyé du soudan, nous a démontré, en causant avec nous sur quantité de merveilleuses cérémonies de l'art (magique), que par la force de Saturne, qui se trouve avec Jupiter et Vénus dans la chambre du Soleil en ascendance, nous sommes menacés cette année de quelque grand danger; et pour nous en préserver, il nous conseille de porter continuellement sur nous une boule d'or semblable à celle que nous vous envoyons à même fin, et qui contient une hostie par nous consacrée.

« Vale.

« *Dat. Romæ, in ædib. Vatic., die XV mens. Martii IDIII.*

« ALEX. P. VI. »

Quelque horribles que soient les faits mentionnés dans cette lettre, ils ne sont que trop vrais, et l'on sait que la trahison indiquée à la fin, et ourdie principalement contre le cardinal de Corneto, tourna contre le pape et fut cause de sa mort. Nous avons d'abord hésité à mettre de telles iniquités sous les yeux de nos lecteurs; mais si Dieu, pour des fins impénétrables, a permis que quelques uns des premiers gardiens des choses les plus saintes en fissent un abus aussi honteux, il serait peut-être plus nuisible qu'utile de chercher à le cacher, puisqu'en agissant ainsi l'on se ferait taxer de partialité en faveur de principes qui n'ont pas besoin du secours de la ruse pour triompher. Les crimes d'Alexandre Borgia et de plusieurs autres princes de l'Église seront pesés dans la balance incorruptible de la justice divine; il n'est pas donné à l'homme de prévoir ses jugemens. Mais des cendres de ces pontifes, aussibien que des tombes des martyrs, surgit une vérité éclatante, savoir : que ce n'est point sur l'or, sur la force des armes ni sur la politique des cours, mais sur les vertus évangéliques seules, que s'élève et se soutient glorieuse la croix de Jésus-Christ.

On peut imaginer combien de réflexions diverses la lettre du pape fit naître dans l'esprit de son fils. Tournant alternativement ses regards

sur l'écrit et sur la boule d'or qu'il roulait entre ses doigts, il souriait de manière à montrer du mépris pour une partie des dernières lignes du pape, et une crédulité timide et soupçonneuse pour l'autre; car lui, César Borgia, ne croyait ni à Dieu ni aux saints, mais il avait foi à l'astrologie; tant il est vrai que l'esprit humain a besoin de voir quelque principe au-delà du monde matériel. Quand le duc n'aurait pas déjà arrêté son départ pour cette même nuit, les nouvelles qu'il venait de recevoir l'auraient déterminé à retourner sans délai dans la Romagne. Une trame qui devait satisfaire son ambition, et remplir si à propos ses coffres, était bien plus importante pour lui qu'une intrigue de femme. Comme il supposa que don Michele ne pouvait tarder de revenir avec ses gens, il mit la petite boule dans son sein de l'air d'un homme qui fait une chose à tout hasard, sans y attacher une grande importance; puis il s'occupa de rassembler les lettres et papiers qu'il voulait emporter.

En peu de minutes tout fut en ordre. Il se remit dans son fauteuil, et, ne sachant que faire, tira de son sein la boule d'or, l'examina soigneusement, et comme il la faisait tomber d'une main dans l'autre, il vint à penser au sacrement qu'elle contenait, à celui qui l'avait envoyée, enfin, par l'enchaînement naturel des idées, à la religion

dont cet homme était le chef, aux articles de foi auxquels il avait cru lui-même pendant un certain temps, à sa fortune brillante, produite par la soumission des peuples à la puissance pontificale. A la suite de toutes ces pensées, après qu'il se fut raillé au fond de son cœur de la crédulité de tant de gens, qu'il se fut dit : « Moi, je jouis de tout à bon compte, et à la barbe du genre humain »; il entendit une voix qui, s'élevant paisible et douce, du milieu de ces édifices d'orgueil, de violences, d'impiété, disait : « Et s'il était vrai ? »

Le duc, ne voulant point prêter l'oreille à cette voix et ne pouvant lui imposer silence, se leva plein de trouble et de colère, parcourut la chambre, fit tout ce qu'il put pour se distraire; tout fut inutile. Ce fatal « s'il était vrai ? » le poursuivait, s'attachait à toutes ses pensées; lui ôtait, si j'ose m'exprimer ainsi, la saveur des honneurs, du pouvoir, des richesses. Il se jeta sur son lit, enfonça la tête dans ses oreillers, et, se traitant lui-même d'insensé, se reprochant sa faiblesse, il réussit enfin à se calmer : ses paupières s'appesantirent; il s'endormit.

Mais, dans son sommeil, le cours de ses idées suivant la même direction, il rêva qu'il était à Rome, dans la grande rue qui conduit du château à Saint-Pierre. Le ciel, la terre étaient bouleversés.

Tout était changé, tout était rempli de ténèbres, de hurlemens. Il s'élançait pour courir vers Saint-Pierre, il ne pouvait se mouvoir, sa respiration était pénible. Il lui sembla qu'on le retenait, et, regardant autour de lui, il vit ceux qu'il avait trahis, assassinés, empoisonnés, qui le saisissaient par les cheveux, et enfonçaient leurs ongles dans sa chair avec des cris horribles et prolongés.

Alors, sans savoir comment, il se trouva dans Saint-Pierre au milieu d'un chaos indicible, d'une obscurité mêlée de pleurs, de gémissemens. Les murailles tremblaient, les tombes s'ouvraient, on entrevoyait des larves qui flottaient à travers l'atmosphère ténébreuse; et lui, toujours pressé, torturé par ses victimes qui criaient : « Justice de Dieu! » il pensait, voilà donc cette justice à laquelle je ne voulais pas croire!

Et il faisait des efforts désespérés pour se dégager et se réfugier auprès du pape, qu'il voyait au fond, assis sur son trône, au milieu d'une lumière pâle et vacillante. Mais il était retenu d'un côté par son frère, le duc de Candie, dont les plaies ouvertes rendaient au lieu de sang, une limphe corrompue, et dont la figure gonflée, les membres déformés étaient ceux d'un cadavre qui a pourri sous l'eau; de l'autre le duc de Biselli, Astorre Manfredi, des femmes, des enfans,

criaient en arrêtant ses pas : « Justice ! vengeance ! » Le pape était vêtu d'une longue robe noire, et portait la tiare sur la tête. Le visage gras, mais flétri, d'Alexandre VI était d'une couleur cadavéreuse ; sa taille grandit insensiblement à mesure qu'il se redressait sur ses pieds ; enfin les cris et les pleurs furent couverts par un bruit plus intense, un éclat de rire infernal sorti de la bouche du pontife, avec ces paroles : « Le Christ, « la foi, les papes.... tout cela n'est qu'impos« ture » ; ce dernier mot retentit sous la voûte comme un long hurlement.

Le duc en avait encore les oreilles remplies quand il se trouva, les yeux ouverts, assis sur son lit et complétement éveillé.

Il resta un instant effrayé ; mais en définitive ce songe le raffermit dans l'opinion abominable qu'il pouvait commettre tous les crimes possibles sans craindre les châtimens d'une autre vie.

Tandis qu'il s'encourageait par cette pensée, neuf heures avaient sonné, et il entendit ce même cri perçant et douloureux qui avait interrompu le colloque d'Elvire et de Fanfulla, mais il l'entendit beaucoup plus distinctement. Le bruit confus produit par les pas et les voix de la foule dans la salle du bal, étant amorti par l'épaisseur de la voûte, il reconnut que ce son plaintif partait d'un lieu très voisin ; il pensa que ce devait

être de la petite plage sablonneuse qui se trouvait entre la mer et les fondations du château, et sur laquelle donnait la porte de l'appartement qu'il occupait.

Il sortit pour voir qui avait proféré ce cri, et ne vit qu'un bateau vide dont la proue en s'enfonçant dans le sable s'était fixée contre la rive. Il regarda sur le portique et aux fenêtres, et n'y voyant personne, il allait rentrer; mais il tourna ses pas vers le bateau, la pensée de l'examiner lui étant venue; et en allongeant le cou pardessus ses bords, il vit étendue au fond une femme qui, la tête cachée dans ses mains, semblait évanouie. Après une minute de réflexion, il prit soudain sa résolution, entra dans le bateau, passa un bras sous les aisselles de la dame, l'autre sous ses genoux et l'emporta dans l'appartement, où il la déposa sur son lit. Mais quelle fut sa surprise, son admiration, lorsqu'en approchant la lumière du visage de l'étrangère, il reconnut Genèvre! Ses traits étaient restés trop fortement gravés dans son esprit pour qu'il pût douter de ce qu'il voyait; mais comment deviner par quel étrange accident elle tombait ainsi entre ses mains seule, et, à ce qu'il paraissait, ayant échappé aux machinations de don Michele?

« Dorénavant, pensa-t-il, je croirai du moins au diable. Quel autre qu'un démon favorable pouvait

me servir autant à souhait?» Alors posant la lumière sur une petite table à côté du chevet et s'asseyant sur le bord du lit, il épiait les mouvemens du visage de Genèvre pour saisir le premier moment de son retour à la connaissance. Le plaisir de se voir enfin prêt à jouir d'une vengeance longue, douloureuse, allumait dans ses yeux un feu qui passait de l'un à l'autre comme une étincelle électrique; les taches qui le défiguraient semblaient bouillonner et se teignaient d'un rouge de sang. Assurément jamais face humaine, réunissant la difformité physique à la laideur produite par l'expression du crime, de la méchanceté, ne s'était montrée sous un aspect plus affreux. D'un côté, Genèvre pâle, immobile, la douleur empreinte sur le visage, dans une attitude languissante, abandonnée; de l'autre, Valentinois tel que nous venons de le décrire, formaient un tableau propre à exciter la plus pénible compassion. Tous deux restèrent assez long-temps dans cette situation, que l'on pouvait dire heureuse pour Genèvre, puisqu'elle retardait le moment où elle connaîtrait le lieu où elle se trouvait et verrait celui qui était devenu maître absolu de sa destinée; mais ce bonheur dura peu, et Borgia aperçut à quelque léger mouvement de sa victime qu'elle allait ouvrir les yeux. Dans cet appartement souterrain et à cette heure, des cris ne pouvaient

être entendus; ils se seraient perdus sous les voûtes, et le bruit de la fête, alors plus animée que jamais, aurait encore contribué à les étouffer. Sûr que personne ne viendrait le troubler, l'infâme Valentinois se promettait de goûter à loisir les délices de vengeance qui lui étaient offerts par la fortune.

Enfin un soupir sorti du sein de la jeune femme souleva les voiles qui couvraient son sein. Elle ouvrit les yeux, les referma à l'instant, les rouvrit une seconde, une troisième fois, puis les attacha sur ce visage qui restait immobile au-dessus du sien; mais elle le vit matériellement, sans que son esprit reçût aucune idée par l'impression faite sur sa vue. Cependant ses regards ne pouvaient s'arrêter long-temps sur cette image hideuse; elle les détourna lentement avec un mouvement si doux, si mélancolique, qu'elle aurait ému de pitié tous les cœurs, hors celui de l'homme exécrable qui la tenait en son pouvoir. Quand elle eut graduellement repris ses sens, la première idée qui revint à sa mémoire fut celle de Fieramosca sur le portique aux pieds de donna Elvire.

« Hector! dit-elle en articulant avec peine; il est donc vrai?... tu m'as trahie?... » Et portant ses mains sur ses yeux et sur son front, elle resta ainsi quelques instans. Un sourire de rage con-

tracta les lèvres de Valentinois lorsqu'il entendit prononcer ce nom.

Genèvre se ressouvint seulement alors qu'elle devait être dans son bateau, et s'appuyant sur le coude pour essayer de se lever, elle sentit avec surprise la mollesse du lit, regarda autour d'elle pleine d'épouvante, vit le duc, et poussa un cri que la main de cet homme affreux étouffa à son passage, tandis qu'il la forçait de retomber sur la couche.

« Point de cris, Genèvre, lui dit Valentinois; tu perdrais en vain le peu de force qui te reste. Je me réjouis que tu sois venue à moi, et je saurai te dédommager des fatigues de ton voyage nocturne. Mais ce n'était pas moi que tu cherchais, n'est-il pas vrai? Que veux-tu, toutes les balles ne vont pas à leur but. »

La pauvre Genèvre écoutait ces paroles avec un tremblement qui lui ôtait toutes ses forces. Comme il y avait long-temps qu'elle n'avait vu le duc, elle ne le reconnut point; seulement elle éprouvait de l'horreur à sa vue, et trouvait qu'elle lui rappelait confusément une figure qu'elle avait jadis rencontrée. Cependant, comprenant trop bien qu'elle ne pouvait faire aucune résistance, elle dit simplement : « Seigneur, qui êtes vous?... Ayez pitié de moi!... Que voulez-vous?... Laissez-moi!... » Et le duc :

« Te souvient-il, Genèvre, à Rome, de quelle manière tu as agi, il y a déjà bien des années, avec un homme qui t'aimait alors plus que sa vie, et qui t'aurait comblée de dons, de faveurs, mille fois au-dessus de toutes tes espérances? Te souvient-il que tu repoussais ses voeux avec un mépris qu'un valet n'aurait pu supporter? Te souvient-il que tu te riais de son amour, que tu dédaignais ses offres; que tu affectais envers lui un orgueil qui eût été trop grand même pour une reine? Eh bien, sais-tu qui était cet homme? Ce qu'il était je le suis. Et sais-tu qui je suis? César Borgia. »

Ce nom tomba comme une masse de plomb sur le cœur de Genèvre; elle n'y sentit plus une seule pensée d'espoir. Muette, glacée de terreur, elle regardait le duc comme elle aurait regardé un tigre dans les griffes duquel elle serait tombée, et qu'il eût été insensé de chercher à attendrir.

« Maintenant que tu sais qui je suis, continua le duc, vois si tu dois espérer de moi la moindre pitié. Cependant je consentirais à ne point exercer contre toi les vengeances que je devrais et que je pourrais exercer; mais à une condition, celle d'être prudente; et, crois-moi, Genèvre, c'est le meilleur parti que tu puisses prendre. »

Ces paroles moins acerbes ne purent toutefois ranimer dans le cœur de la jeune femme la moin-

dre étincelle d'espérance. Mais, cédant à l'instinct de la nature, elle joignait les mains, s'efforçait de ne point montrer dans ses regards le dégoût, l'horreur que sa vue lui inspirait, et le priait, comme on prie le ciel, d'épargner une pauvre et faible créature déjà trop cruellement affligée.

« Je vous prie, seigneur, par les plaies de notre Sauveur, par ce jour terrible où vous-même, vous aussi, maintenant si puissant sur la terre, vous ne serez qu'une âme nue devant le Juge éternel.... Ah ! si jamais aucune femme vous fut chère, songez à ce qu'elle aurait souffert si, tombée en des mains ennemies, elle eût imploré en vain leur pitié ! Si votre mère ou votre sœur se trouvaient dans la situation où je suis, et que leurs prières fussent rejetées, dites, les vengeances du ciel ne seraient-elles pas appelées sur ceux qui auraient outragé leur vertu, leur honneur ? »

A ces paroles qui unissaient les idées de vertu et d'honneur avec les noms de Vanossa et de Lucrèce Borgia, Valentinois ne put retenir un éclat de rire ; car il savait combien il était impossible de les outrager. Mais ce rire était un rire sinistre, qui augmenta la frayeur de Genèvre. Cependant elle continua sa prière jusqu'à ce que les larmes étouffant sa voix, ses derniers mots, proférés à travers des sanglots, furent : « Je ne suis qu'une pauvre femme ; quelle jouissance,

quelle gloire un puissant seigneur tel que vous pourrait-il trouver à se venger de moi?.... Qui sait s'il ne viendra pas un moment où le souvenir d'avoir usé de merci envers moi sera un baume sur votre cœur? »

Peindre l'anxiété, les angoisses, le désespoir de l'infortunée Genèvre, ses larmes, ses prières, enfin ses cris furieux, ses imprécations délirantes, serait au-dessus de nos forces; et ce tableau déchirant ne doit pas être présenté aux lecteurs : nous dirons seulement que son sort était fixé et irrévocable.

Don Michele, qui revenait avec ses compagnons, mécontent et les mains vides, tremblant de se trouver devant un maître dont il avait lieu de redouter la colère, arriva au pied de la roche; et voyant deux bateaux, celui de Genèvre et celui du messager, devant l'appartement de Valentinois, il conçut des soupçons. Se hâtant de descendre à terre, il s'approcha de la porte, et comme il entendit du bruit dans l'intérieur, il craignit quelque chose de sinistre, poussa la porte, la trouva fermée, et ne se rassura que lorsque César Borgia lui cria d'une voix assez calme pour montrer qu'il ne courait aucun danger : *Attends!*

Don Michele appliqua son oreille au trou de la serrure pour tâcher de reconnaître ce qui pou-

vait empêcher le duc de lui ouvrir la porte. Pendant plusieurs minutes, le plus profond silence régna, interrompu seulement par les sons éloignés des voix et des instrumens au-dessus, et par le bruit des vagues qui poussaient les bateaux l'un contre l'autre. Enfin il entendit tout à coup la voix de Borgia, qui disait, après un éclat de rire :

« Va, maintenant, va prier Dieu et les saints.... » Et le bruit de ses pas, qui approchaient de la porte, obligea don Michele à se retirer juste au moment où son patron tourna la clef dans la serrure, et sortit.

Don Michele commençait à s'excuser; mais il fut interrompu. « Tu me diras tout cela une autre fois; j'en sais maintenant plus que toi là-dessus. » Ces paroles auraient pu faire penser au condottière que son patron était irrité contre lui, si le son de la voix de celui-ci, l'expression de son visage, n'eussent point montré qu'il s'occupait de choses qui ne concernaient point don Michele.

Valentinois ordonna aux hommes qui étaient venus avec don Michele de s'embarquer à l'instant, et d'aller l'attendre au-dessous de Sainte-Ursule; puis se tournant vers leur chef, il lui dit de le suivre. Les premiers firent force de rames, et disparurent en un moment; don Michele et le duc rentrèrent dans l'appartement, et en ressor-

tirent bientôt portant Genèvre, qu'ils posèrent dans le bateau où on l'avait trouvée. Le condottière aperçut quelques gouttes de sang sur ses vêtemens du côté gauche.

Cela fait, on appela le messager qui était resté dans la chambre du fond; et tous trois entrèrent dans la barque du dernier sans dire une parole. Aussitôt qu'ils eurent joint celle qui avait été envoyée en avant, ils y passèrent tous.

Le duc s'assit à la poupe, et don Michele se tint debout devant lui. Bien qu'il sût maintenant pourquoi son seigneur prenait aussi peu de soucis des raisons qui avaient pu faire manquer leur entreprise, il voulut néanmoins les lui conter; il lui dit de point en point la marche qu'ils avaient suivie, et comment ayant été attaqués par un grand nombre de gens, ils s'étaient défendus à grand'peine, et la dame leur avait été enlevée.

« Mais l'un d'eux y a trouvé son compte, ajouta-t-il en montrant derrière lui Pietraccio, lequel, comme on l'a vu précédemment, frappé sur la tête par une rame, était tombé dans la barque, où il était resté prisonnier. Maintenant, ayant repris ses sens, il se tenait assis à deux pas de Borgia; et les hommes de l'équipage le croyant plus mort que vif, sachant d'ailleurs qu'il était dans l'impossibilité de s'enfuir, le laissaient libre.

« Ce misérable, poursuivit don Michele, a sauté

sur notre barque comme un furieux; mais le Rosso lui a bientôt assené un coup sur l'oreille qui l'a couché tout de son long; je le croyais mort; mais je vois qu'il ressuscite tout de bon. »

Quelques mots du récit de don Michele firent connaître à Pietraccio qu'il était devant celui qu'il avait en vain cherché pendant toute la soirée. Le duc s'aperçut que le blessé le regardait à la dérobée, d'un air qui pouvait faire supposer qu'il avait contre lui quelque mauvais dessein, et il fut sur le point d'ordonner qu'on le jetât aux poissons. Don Michele cependant, qui avait entendu dans les prisons de Sainte-Ursule, comme le lecteur peut s'en souvenir, les dernières paroles de la mère du brigand, et la recommandation qu'elle lui avait faite de chercher à se venger de César Borgia, reconnut également, en observant ce malheureux, qu'il se préparait à tenter un acte désespéré. Le sicaire de Valentinois, bien qu'il le servît avec zèle, parce qu'il tirait de grands avantages de son appui, aurait néanmoins ressenti une profonde satisfaction s'il avait pu, sans paraître y avoir contribué, lui faire payer une ancienne injure. On concevra facilement dans quelle disposition d'esprit il se trouvait à l'égard de son patron, quand on saura que la femme qui mourut dans la tour, sous les yeux de don Michele, était sa femme.

Lorsque, par suite de la rencontre de Fieramosca et des compagnons de don Michele, Pietraccio tomba dans les mains de ce dernier, frappé de quelques idées qui se présentèrent à lui confusément, il ébaucha à la hâte un plan de vengeance ; mais n'ayant pas le temps d'en arrêter les moyens d'exécution, il se décida simplement à profiter des occasions qui pourraient s'offrir. En ce moment il vit les choses tourner au gré de ses désirs; aux dernières paroles de la narration de don Michele, succéda en effet un moment de silence qui suffit au jeune homme pour exécuter un projet digne de lui. Il se leva, et passant à côté de don Michele (qui fit un mouvement, comme s'il eût voulu l'arrêter et qu'il eût échappé de ses mains), il s'élança sur Valentinois comme une bête furieuse, comptant sur ses ongles et ses dents pour lui briser la tête. Mais le duc, qui soupçonnait déjà son dessein, était sur ses gardes, et don Michele avait eu à peine le temps de retenir Pietraccio par les épaules, quand celui-ci tomba mort au fond de la barque, percé par le poignard que le duc portait à sa ceinture, et dont il s'était servi en cet instant avec une merveilleuse dextérité.

Tout cela s'était fait si rapidement, que lorsque les rameurs se retournèrent au bruit, ils ne virent que Valentinois, qui remettait son poignard

dans le fourreau, et poussant du pied le cadavre encore palpitant, ordonnait qu'on le jetât à la mer.

« Extravagant ! misérable coquin ! s'écriait don Michele en se montrant violemment ému par le danger que venait de courir le duc. — Et cependant personne ne m'ôterait de la tête que cet homme était autre que ce qu'il paraissait... Je l'ai trouvé dans la tour de ce couvent, renfermé avec sa mère ; ils avaient été pris tous deux ensemble avec une troupe de bandits. La mère est morte là des blessures qu'elle avait reçues en se défendant, mais avant d'expirer, elle a donné à son fils un collier en lui disant je ne sais quelle histoire.... Ah !... Je me la rappelle maintenant... Elle disait qu'elle tenait ce bijou et cette chaîne d'un amant qui les lui avait donnés à Pise... mais... Attends, attends un peu, Rosso ; avant de le jeter à la mer, je veux voir s'il a encore cette chaîne. Il vaut mieux, quand ce ne serait qu'à cause de l'or, qu'elle n'aille point dans la gueule des poissons. »

En parlant ainsi, il fendit la jaquette du jeune homme à la place de la poitrine, trouva la chaîne, la prit, et la montra au duc, qui paraissait extrêmement attentif à ses paroles.

Valentinois ne put dissimuler avec la facilité qui lui était ordinaire l'impression inattendue que lui fit éprouver la vue de cet objet. Il resta un

moment plongé dans de profondes réflexions, et ses mains, qui avaient saisi le bijou suspendu à la chaîne, retombèrent sur ses genoux comme si elles avaient perdu toute leur force. Il retourna s'asseoir à la place qu'il occupait auparavant, ordonnant, pour la seconde fois, d'une voix entrecoupée, que l'on jetât le cadavre à la mer. Alors il tourna la tête de l'autre côté, et le bruit qu'il entendit dans l'eau ainsi que l'écume des vagues poussées contre le bateau lui montrèrent qu'il avait été promptement obéi. Il serra fortement le collier, le lança loin de lui, et s'enveloppant dans les plis de son manteau, il demeura en silence la tête appuyée sur une de ses mains.

Don Michele feignant de respecter les pensées qui occupaient le duc, s'éloigna de lui, et alla s'asseoir au milieu des hommes qui conduisaient la barque. Tous voguèrent silencieusement, et pendant le reste du voyage l'on n'entendit plus que le léger bruit de l'eau qui tombait des rames quand on les soulevait au-dessus de la mer. Le sicaire de Valentinois jouissait alors d'une vengeance que personne au monde n'avait obtenue de cet homme. Il avait réussi à réveiller dans son âme quelque chose qui ressemblait au remords, à ce remords dénué de consolation, image du désespoir de l'enfer. Ce fut pour don Michele, qui pouvait connaître et apprécier ce sentiment,

un grand triomphe de l'avoir fait éprouver à son maître. Après ces incidens, ils continuèrent leur route sans autre aventure, gagnèrent le bâtiment qui les attendait, et se dirigèrent vers la Romagne. Mais nous laisserons maintenant ces misérables aller où bon leur semblera.

CHAPITRE XVII.

Peu de personnes ayant remarqué le départ de Fieramosca et de ses amis, la joie ne fut point troublée. Fanfulla, après qu'il se fut retiré sans avoir été vu de la terrasse où il avait trouvé Elvire, alla quitter le manteau de son ami; puis retournant se mêler aux danseurs, comme si de rien n'était, il riait en lui-même du tour qu'il venait de jouer avec tant de bonheur, et mourait d'envie de le raconter. La fille de Gonzalve cherchait des yeux Hector parmi les groupes, et ne l'apercevant nulle part, elle ne pouvait concevoir par quel motif il se dérobait maintenant à sa vue.

Après une heure passée de cette manière, l'on vit entrer Inigo et Brancaleone, qui demandèrent aux premiers qu'ils rencontrèrent où ils pourraient trouver Gonzalve. On le leur montra dans un des angles de la salle, où il causait avec quelques uns des seigneurs français. Les deux amis s'approchèrent de lui, et le prenant à part, lui contèrent ce qui était arrivé; que le duc de Valentinois était au château; et que la violence dont

ils parlaient avait été faite par l'ordre de ce prince. Ils prièrent le général de leur dire comment ils devaient se conduire en cette occurrence. Gonzalve, qui connaissait assez Borgia pour le croire capable d'un tel méfait et de pis encore, réfléchit un moment, ensuite il dit aux deux chevaliers de passer avec lui dans son appartement : en s'y rendant il aperçut don Garcia, et lui fit signe de venir avec eux.

Il ne voulut point admettre que le duc se trouvât au château, pour ne point violer la promesse qu'il lui avait faite; mais songeant que le jour même il avait pris congé et devait partir dans la nuit, il lui parut fort étrange qu'il eût attendu ce dernier moment pour commettre un tel acte de violence. De toutes manières, Gonzalve résolut de s'éclaircir du fait, et faisant porter devant lui deux flambeaux, il ceignit son épée, et s'avança le long d'un corridor qui conduisait à un petit escalier tournant, qu'ils descendirent après avoir ouvert deux portes de fer. Une autre porte restait à ouvrir lorsqu'ils furent en bas. Gonzalve s'arrêta, et dit à voix basse à ceux qui le suivaient de l'attendre sans faire aucun bruit, et de venir seulement lorsqu'il les appellerait. Il ouvrit cette dernière porte et entra dans l'appartement de Valentinois, qu'il trouva désert, sans lumière et dans un grand désordre : ici une chaise, là une table

renversée ; près du lit une lanterne était tombée, et l'huile s'était répandue sur le parquet. Les pièces voisines étaient vides. Le général appela ses gens, et après un moment de réflexion il leur dit :

« Pour garder ma promesse à un scélérat, je ne voudrais pas risquer de nuire à l'innocent. Sachez donc que le duc a été en effet plusieurs jours dans cet appartement. Demain matin ou cette nuit il devait partir. Je ne puis vous en dire davantage, car je ne sais rien au-delà. Nous sommes persuadés, vous et moi, qu'il est capable de tous les crimes ; il pourrait donc être l'auteur de celui que vous avez tâché d'empêcher. Faites ce qui vous semblera le mieux ; poursuivez-le si vous voulez, je vous en donne pleine licence ; et vous, don Diègue, donnez-leur tous les secours que vous pourrez. »

Inigo pensa dans ce moment à regarder s'il n'apercevrait point quelque bâtiment en mer ; mais ne pouvant rien distinguer à travers les vitres, pour ne pas perdre le temps à ouvrir ces énormes et lourdes fenêtres, il courut à la petite porte qui donnait sur la rive étroite dont nous avons déjà parlé, et qu'il connaissait bien, étant familier avec tous les coins du château. Arrivé là, il vit la petite barque échouée, s'en approcha, et découvrit dans le fond une jeune femme qu'il ne con-

naissait point, et qu'il jugea ne pouvoir être que Genèvre.

Ses compagnons, qu'il appela à grands cris, restèrent dans un étonnement extrême en voyant cette dame ainsi abandonnée en un tel lieu. Ils la portèrent bien doucement sur le lit de Valentinois, qu'ils trouvèrent complétement défait, et qu'ils arrangèrent de leur mieux. Gonzalve, touché de pitié pour cette infortunée qu'il voyait toute meurtrie, le visage couvert d'égratignures, les cheveux en désordre, les habits souillés de sang, remonta en grande hâte pour chercher quelque personne de son sexe aux soins de laquelle il pût la remettre. Comme il ne voulait pas ébruiter une aventure qui n'était encore que ténèbres pour lui, il pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de se confier à Victoire Colonne, dont la prudence lui était bien connue. Dès qu'il eut trouvé la fille de Fabrice dans la salle du bal, il la conduisit secrètement auprès du lit de Genèvre, et lui dit en chemin ce qui était arrivé, et combien leurs secours étaient nécessaires à une malheureuse dame qui lui était inconnue. Le cœur généreux de Victoire Colonne accepta cette charge avec empressement et reconnaissance; et lorsqu'elle eut regardé un instant la jeune femme, elle se mit à ranger sa couche, à disposer les oreillers d'une manière plus commode, avec cette com-

passion intelligente et zélée dont la Providence a doué particulièrement les femmes en les constituant ainsi les dispensatrices des consolations aux affligés.

L'état de Genèvre était une espèce de léthargie dans laquelle ses souffrances excessives l'avaient jetée, une prostration totale de ses forces; on ne pouvait dire ni qu'elle fût tout-à-fait sans connaissance, ni qu'elle se rendît compte de ce qui se passait autour d'elle. Si on la plaçait dans une attitude, elle y restait; si l'on soulevait son bras, sa tête, elle le laissait faire; ses yeux étaient ouverts naturellement, mais presque éteints, et ils semblaient regarder sans voir. Victoire comprit que cet état était d'autant plus inquiétant qu'il était moins violent, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre; elle congédia les hommes, et fit venir ses femmes avec des eaux spiritueuses et des cordiaux, à l'aide desquels, en peu de temps, elle parvint à rappeler la vie de Genèvre, qui semblait prête à l'abandonner.

Le premier signe qu'elle donna du retour de ses facultés fut de regarder un moment autour d'elle avec épouvante, puis de se jeter en bas du lit pour tâcher de s'enfuir; mais sa faiblesse était telle, qu'elle serait tombée à terre, si les bras de Victoire ne l'eussent retenue et reportée sur le lit en employant une douce violence.

« O Dieu ! dit alors Genèvre, seriez-vous aussi d'accord avec lui ? Vous me semblez pourtant une femme d'honneur; vous êtes jeune et belle, et vous seriez sans pitié pour moi ?

— Ne le croyez pas, répondit Victoire en lui prenant les mains, qu'elle pressa de ses lèvres; moi, les autres personnes que vous voyez ici, toutes celles qui habitent ce château, sommes à votre service, sommes prêtes à vous secourir, à vous défendre. Calmez-vous, au nom du ciel ! vous n'avez plus rien à craindre.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, dit Genèvre en mettant de nouveau les pieds à terre, laissez-moi, laissez-moi m'en aller. »

Victoire, pensant que ce désir de fuir tenait à un peu de délire, et la voyant si faible, si abattue, voulut l'engager doucement à prendre patience pour quelques instans; mais l'horreur que lui inspirait ce lieu était devenue chez elle une manie que les obstacles ne faisaient qu'animer. Elle continua ses efforts, et disait en pleurant :

« Madame ! pour l'amour de Dieu et de la très Sainte Vierge, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est que l'on m'ôte de ce lit; jetez-moi dans la mer, dans le feu; mais ôtez-moi de ce lit. Hélas ! je vous causerai peu d'embarras, et ce sera pour bien peu de temps.... Une gorgée d'eau.... car je sens mes entrailles brûler.... et faites que

je puisse parler au frère Mariano du couvent de Saint-Dominique ici près.... Mais allons-nous-en... laissez-moi m'en aller.... »

En parlant ainsi, elle se leva du lit, et Victoire ne s'y opposa plus quand elle vit que sa volonté était aussi fortement prononcée. Non sans beaucoup de peine, elle et ses femmes firent monter à la pauvre Genèvre le petit escalier en la soutenant presque entièrement sur leurs bras, la déposèrent dans une chambre écartée où Gonzalve avait fait préparer un lit; et là, elle consentit à se déshabiller. Et comme elle entrait dans le lit, elle dit en poussant un profond soupir :

« Signora, Dieu, qui voit tout, sait avec combien de ferveur je le prie, au fond de mon cœur, de vous récompenser du bien que vous me faites. Vierge sainte, je vous rends grâce ! Et vous aussi, madame, vous à qui je dois de ne point mourir désespérée.... Mais je vous prie de vous hâter; envoyez chercher frère Mariano.... Quelle heure est-il? est-il jour, est-il nuit? Je ne sais plus dans quel monde je suis.

— Il est maintenant onze heures, répondit Victoire, et l'on ira chercher frère Mariano; mais vos chagrins vous disposent à vous alarmer plus que de raison. Calmez-vous, restez en repos, ma chère jeune amie; vous êtes en sûreté ici, je ne vous quitterai point....

— Oh non, non, ne me quittez pas! Si vous saviez quel soulagement, quelle paix, répandent dans mon âme vos yeux si doux, si remplis de compassion lorsqu'ils me regardent! Asseyez-vous sur mon petit lit; voyez, je vous fais place.... Non, ne craignez point de me gêner; je suis beaucoup mieux ainsi.... » Et après être restée quelques minutes comme absorbée, elle fut prise d'un frisson; et quasi hors d'elle-même, elle s'écriait : « Si vous saviez quelle horreur!... être enterrée vive.... étouffée sous un monceau de cadavres.... Voir ces visages effroyables, défigurés, la pourriture s'échappant de tous leurs pores, et qui riaient tout près du mien.... Dieu! Dieu! je crois les voir encore.... »

En disant ces mots, elle se serrait contre sa protectrice, qui, comprenant à ses divagations qu'il était inutile de lui parler, tâchait de la tranquilliser par toutes sortes de caresses d'amitié.

« Oh madame! poursuivit Genèvre en cachant sa tête dans le sein de Victoire, je m'aperçois que j'ai dit des paroles insensées; mais, hélas! j'ai été cruellement, trop cruellement maltraitée.... et je ne le méritais pas! Que lui avais-je fait pour me traiter ainsi?... Et la très Sainte Vierge, qui m'avait promis qu'elle me conduirait au salut.... je l'avais toujours priée de si bon cœur.... et m'abandonner aussi!... Il est vrai, j'ai été une

pécheresse.... mais bien plus malheureuse que coupable.... Oh! oui, bien plus malheureuse! Mon pauvre cœur! moi seule peut savoir ce qu'il a souffert!

— Oui, ma chère, je le crois, répondait Victoire; mais tâchez de vous calmer, et ne dites point que la Vierge vous ait abandonnée, puisqu'elle m'a envoyée pour sécher vos larmes, vous consoler de vos malheurs, les réparer s'il est possible. Soyez sûre que mes soins ne vous manqueront jamais; et si quelque autre secours vous était nécessaire, s'il fallait punir qui vous a outragée, s'opposer à quelque violence, confiez-vous à ma foi, parlez.... Fabrice Colonne, mon père.... Gonzalve.... tous se présenteront....

— Ah! Madame, interrompit Genèvre, toutes les puissances de l'univers réunies ensemble ne pourraient me faire sentir un moment de bonheur, ni ôter un seul grain au poids de mes maux; tout est fini pour moi dans ce monde.... Je vous rends grâce toutefois, oh! oui, je vous rends grâce, parce que vous m'avez donné une dernière consolation. Ainsi ne me jugez pas ingrate si je ne vous raconte point mes malheurs; mais c'est impossible, ils ne peuvent se raconter, et si je n'accepte pas vos offres.... Dieu vous en récompensera..... il le peut..... moi, je ne peux que vous remercier..... et baiser ces mains bien-

faisantes qui soutiendront ma tête à ma dernière heure, et qui me fermeront les yeux..... Promettez-moi de ne m'abandonner que lorsque je serai tout-à-fait froide.... »

Victoire voulait éloigner ces idées, et lui persuader que sa vie n'était pas en danger; mais Genèvre ne la laissa pas achever.

« Non, non, signora; c'est inutile, je sais ce qui s'est passé, je sais ce que je sens en moi..... ne me refusez pas cette faveur, vous, mon bon ange! que je bénis de tout mon cœur. Vous me l'accorderez, n'est-ce pas?.... Vous le voyez, je me prévaux de votre bonne volonté : vous ne direz pas que je suis orgueilleuse ni ingrate..... vous me le promettez?

— Oui, oui, ma chère, je vous le promets si vous en avez besoin.

— Ainsi me voilà plus tranquille. Maintenant, faites que le frère Mariano vienne, et tout sera fini.... Donnez-moi encore un peu d'eau; car il semble que des charbons brûlent dans mon cœur.... Si l'on pouvait éloigner cette lumière qui m'éblouit. Pardonnez-moi tout l'embarras que je vous cause; ce ne sera pas long. »

Après lui avoir rendu ces petits services, Victoire se remit sur le lit, et bientôt Inigo, qui s'était chargé d'amener le frère Mariano, parut à la porte, et demanda s'il pouvait le faire entrer.

« Qu'il vienne, qu'il vienne », dit Genèvre. Alors parut un moine de haute stature, dont le visage pâle et modeste était à demi caché sous son capuchon. Il s'approcha du lit en disant : « Le Christ vous garde, signora. » Tout le monde sortit, et il resta seul avec la malade.

La figure de ce religieux, ses manières où respirait une charité ardente, une profonde persuasion de la divinité d'un ministère destiné à soutenir l'homme dans ses misères, montraient au premier coup d'œil que depuis long-temps il avait foulé aux pieds toutes les affections, toutes les vues mondaines.

Son histoire était une espèce de mystère pour les habitans de Barlette, et même pour les religieux du couvent de Saint-Dominique, où, sans occuper aucune charge de l'ordre, il vivait entouré d'une considération qui naissait de ses hautes vertus, de son savoir, enfin de la connaissance que l'on avait qu'il était victime d'une persécution religieuse. On disait tout bas que, lorsqu'il appartenait au siècle, il était un des premiers citoyens de Florence, et tenait à la secte dite des Piagnoni, de laquelle Jérôme Savonarole fut le chef. On disait que, convaincu par les paroles de ce fougueux prédicateur, il avait abandonné le monde et pris de ses mains l'habit de Dominicain dans Saint-Marc. A ces faits, que cha-

cun reconnaissait comme vrais, on en mêlait de plus incertains; on disait qu'il avait rompu des liens de cœur pour se donner à Dieu.... On disait que cette conversion subite avait causé de graves scandales, des fureurs, des actes de vengeance de la part de l'amante abandonnée, qui avait eu le crédit de l'envelopper dans la persécution suscitée par la cour de Rome contre Savonarole; enfin, que ce dernier étant mort, les supérieurs de Mariano étaient parvenus à le faire échapper déguisé, et l'avait envoyé, sous un nom supposé, au couvent de Barlette, où il pouvait vivre inconnu, grâce à la solitude du lieu.

Tels étaient les bruits qui couraient sur le compte du frère Mariano. Mais la malveillance la plus active, la plus clairvoyante, aurait en vain cherché une tache dans sa vie. Les doctrines sévères de Savonarole avaient trouvé son cœur comme une terre bien disposée à recevoir la semence, et à l'aide d'un caractère énergique, capable de tout sacrifier à la vérité, ces doctrines avaient produit des fruits de sublime charité.

Le bûcher sur lequel son maître avait été réduit en cendres avait en même temps, on pouvait le dire, consumé tout son parti. La crainte des vengeances papales imposa silence à ceux dont la langue avait été déliée et le zèle réveillé par les abus des cours pontificales. Quant au frère

Mariano, il vécut tranquille dans sa retraite, se trouvant heureux, puisque Dieu ne l'avait pas fait digne de mourir pour la vérité, de ne pas être au moins spectateur bénévole de maux contre lesquels il ne lui était pas permis d'élever la voix.

Il s'assit au chevet du lit de la jeune femme, la bénit, et lui demanda si elle désirait se confesser.

« Oh oui ! mon père, dit-elle ; je n'ai plus d'autres désirs en ce monde; et si je n'avais pas senti que les forces, la vie, allaient m'abandonner, je ne vous aurais pas fait déranger à cette heure ; mais il en reste bien peu pour moi ; ainsi ne perdons point de temps, faites que je meure dans la grâce de Dieu et de la sainte église romaine.

— La vie et la mort sont dans les mains de Dieu, répondit frère Mariano; il en sera ce qu'il lui plaira. Faites de votre côté le mieux qu'il vous sera possible, et ne craignez point que son secours vous manque. »

Après avoir fait le signe de la croix et les prières d'usage, il dit à la jeune dame : « Maintenant parlez. »

Pour lui ouvrir son cœur jusque dans ses replis les plus secrets, il fallut qu'elle lui contât toute l'histoire de sa vie, son malheureux mariage, sa mort supposée, et comment elle avait été depuis errante de pays en pays. Son récit, sou-

vent interrompu par sa faiblesse, n'était pas parfaitement lié, sa tête malade ne pouvant suffire à une tâche aussi pénible.

« Mon père ! dit enfin Genèvre, j'ai long-temps, il est vrai, passé mes jours dans la société d'un homme qui n'était pas mon mari ; mais je n'ai jamais eu d'autre tort que celui de m'exposer à mal faire : Dieu seul m'en a préservée. J'ai négligé de chercher mon mari, de m'informer de son sort... Enfin je l'ai retrouvé, et j'ai pris soudain la résolution de revenir à lui.... je l'ai exécutée.... et avec l'assistance de la Sainte Vierge, j'ai espéré que ce sacrifice me réussirait.... Mais, ô ciel ! au lieu d'un repos honorable, où suis-je tombée ! »

Ici elle conta au frère Mariano comment, lorsqu'elle se préparait à descendre sur le sable au pied du château, elle avait vu, entendu l'étrange colloque d'Hector et d'Elvire, et qu'à ce spectacle, vaincue par la douleur, elle était tombée au fond de sa barque, et n'avait repris ses sens que dans la chambre de Valentinois. Mais lorsqu'elle eut dit les outrages cruels qu'elle avait endurés, des larmes convulsives la suffoquèrent, et ses paroles entrecoupées, ses phrases incohérentes, prouvèrent trop bien que son esprit commençait à se troubler.

Ému jusqu'au fond de l'âme, le bon religieux

prit, avec la prudence qu'exigeait le cas, tous les moyens dont il put s'aviser pour la ramener à un état de calme; et il ne put y parvenir que quand la nature épuisée fit cesser le paroxisme qui laissa l'infortunée sensiblement affaiblie.

« Mon père, reprit Genèvre d'une voix à peine intelligible, il faut que Dieu et la Sainte Vierge aient repoussé mes larmes, maudit ma douleur! La vengeance de Dieu est tombée comme la foudre sur ma tête au moment où j'espérais éprouver sa pitié!... Le châtiment de mes péchés a été déjà immense.... mais j'en crains un autre plus terrible!... Je sens que je mourrai en désespérant de mon salut!... Je sens que Dieu endurcit mon cœur à ses derniers instans!... Je suis sur le point d'expirer, et je ne puis oublier cet homme... ni pardonner à cette femme!... Oh, priez pour moi! Secourez-moi, tandis qu'il en est temps encore! parlez-moi d'espérance!...

— D'espérance! interrompit le moine; et ne savez-vous pas qui m'envoie à vous? C'est ce Dieu qui racheta votre salut en mourant sur la croix, qui vous a promis sa miséricorde, et vous la promettrait quand vous seriez chargée des péchés du monde entier. Ne faites donc pas injure à tant d'amour en désespérant de son pardon. Et que vous demande-t-il pour l'obtenir, pour obtenir cette couronne de gloire, de félicité qui n'aura

point de fin? Il vous demande de l'aimer comme il vous aime, et de souffrir un peu pour l'amour de lui, comme il a souffert et tant souffert pour l'amour de vous; de pardonner à qui vous a fait injure comme il a pardonné les coups, les outrages, la mort. Il vous attend pour vous recevoir dans ses bras, essuyer vos pleurs, les changer en une joie sans mesure. L'ennemi qui vous regardait comme son bien ne peut supporter de vous voir échapper de ses mains; il essaie de toutes les voíes pour vous retenir; il essaie de vous priver de l'espérance, mais il n'en viendra pas à ses fins. Moi, ministre du Seigneur (et il se leva en étendant les mains sur la tête de Genèvre), je vous jure par son saint nom, qu'avec le pardon est écrit dans le livre sacré votre salut éternel, si vous savez racheter par un seul acte d'amour ce don immense. Le sang divin du Verbe descend sur votre âme comme une céleste rosée, il lave toutes ses taches, il y répand l'allégresse, la paix; la douleur d'avoir offensé celui qui a répandu pour vous ce sang précieux, vous donne la force de repousser, de mépriser les attaques de l'ennemi qui veut votre perte.

— O mon père, dit Genèvre, pénétrée de vénération pour les paroles qu'elle entendait, Dieu parle par votre bouche. Ainsi donc, je puis encore espérer, je ne suis pas abandonnée pour toujours?

— Non, âme bienheureuse! pensez, au contraire, que plus les combats sont grands, plus la palme est glorieuse à remporter. Mais maintenant que Dieu a bien voulu vous accorder le temps de reconnaître et vos péchés et sa miséricorde, prenez garde de ne point retourner en arrière; souvenez-vous qu'il a dit: « Il eût été mieux pour eux de ne point connaître les voies de la justice que de s'en éloigner après les avoir connues. » Celui qui met la main à la charrue, puis retourne sur ses pas, n'est pas digne de merci. L'image de cet homme ne peut sortir de votre cœur? Voyez cependant où vous aviez mis toutes vos espérances, de qui vous attendiez toute votre joie! Voyez pour qui vous avez méprisé l'amour de votre Dieu! C'est pour un homme qui n'a pas su garder même la foi mondaine qu'il vous avait engagée; le moindre souffle l'a fait dévier, l'a fait éloigner de vous, sans songer à la peine qu'il pouvait vous causer! C'est ainsi que le monde tient ses promesses; et cependant, vous dédaignez pour le suivre les promesses de l'Éternel! Et quand je vous fais toucher au doigt la vanité de vos désirs, vous êtes prête à vous révolter, au lieu de vous prosterner devant ces miracles de bonté!

« Vous ne pouvez pardonner à cette femme? et en quoi vous a-t-elle offensée? D'abord, elle ne

vous connaît point; ensuite, elle est libre, elle peut sans crime accueillir de telles pensées. Ah! combien vous devriez plutôt l'aimer, adorer en elle l'instrument que Dieu emploie pour votre salut. Moi aussi, je suis pécheur; j'ai été assez malheureux, assez aveugle, pour chercher dans les créatures la paix du cœur. Dieu m'appela, je suivis sa voix; je la suivis avec effort, avec amertume. Mais de quelle riche récompense la bonté divine a payé par la suite ces faibles sacrifices! de quel bonheur tranquille on jouit quand on aime avec la certitude d'un retour immense et éternel. Ah! croyez-moi, chère fille; je suis homme et pécheur, plus grand pécheur que vous; je puis parler par expérience: tout est fiel, incertitude et ténèbres, hors l'amour de Dieu, l'obéissance à ses commandemens, l'espérance dans ses miséricordes.

— Oh oui! dit Genèvre en l'interrompant et en versant d'abondantes larmes, vous avez éclairé mon esprit, vous m'avez vaincue. Oui, je pardonne, je pardonne de toute mon âme, et j'en donnerai la preuve. Qu'elle vienne; que je la voie avant de mourir, que je l'embrasse, et qu'ils vivent heureux ensemble, comme j'espère que Dieu aura pitié de moi dans l'autre vie. »

Le moine tomba à genoux à côté du lit, et levant les mains et les yeux au ciel, dit avec fer-

veur : « *Variis et miris modis vocat nos Deus!* Adorons l'œuvre de sa miséricorde. »

Après avoir prié un instant, il se releva, bénit la jeune femme, lui donna l'absolution, puis il reprit ainsi :

« Vous êtes donc véritablement résolue à voir cette dame, à accomplir cette œuvre digne du paradis?

— Oui, mon père; qu'elle vienne : je le sens, j'ai besoin de mourir en pardonnant.

— Et Dieu, je vous le dis en son nom, Dieu vous a déjà pardonnée, vous êtes maintenant à lui : cette sainte résolution est le signe de votre salut. »

Il se disposait à sortir pour chercher Elvire, mais Genèvre le rappela.

« Une autre grâce, dit-elle; vous ne me la refuserez pas, si vous voulez que je meure en paix. Quand je ne serai plus, allez au camp des Français, demandez mon mari, dont le nom est Grajano d'Asti, et qui sert dans les troupes du duc de Nemours; dites-lui qu'à mon heure dernière j'ai demandé pardon à Dieu, comme je le demande à lui, si je l'ai offensé : dites-lui que je jure par ce moment redoutable dans lequel je me trouve, que mon âme en sortant de cette vie est aussi pure qu'elle l'était lorsqu'il me reçut des mains de mon père : qu'il ne maudisse pas ma

mémoire, et qu'il fasse dire une messe pour le repos de mon âme.

— Soyez bénie !... soyez tranquille, votre désir sera rempli.

— Je voudrais encore vous demander une autre grâce ; mais.... je ne sais si cela est bien ou mal.... Dieu voit mon cœur, il sait que mon intention est bonne.... Je voudrais que vous allassiez aussi vers lui.... je veux dire vers Hector Fieramosca, l'un des cavaliers du seigneur Prosper Colonne.... Dites-lui que je prierai pour lui, que je lui pardonne.... mais.... non, ne lui parlez pas de pardon.... Après tout, je ne suis pas certaine que.... il se pourrait que ce fût quelqu'un qui lui ressemble.... Non, non, vous lui direz seulement de penser à son âme.... que je reconnais maintenant dans quelle erreur nous étions tous deux.... qu'il songe à l'autre vie, car celle-ci n'est qu'une vaine fumée, et que cet avertissement lui est donné par une personne qui se trouve maintenant à l'épreuve, et qui lui veut.... qui désire son vrai bien. Dites-lui encore que si Dieu, comme je l'espère, me reçoit dans sa grâce, je prierai pour qu'il soit vainqueur dans le défi, et que l'honneur des armes italiennes soit réparé. »

Frère Mariano soupira, et dit : « Je ferai cela encore. »

La moribonde resta quelque temps en silence, alors le souvenir de Zoraïde, de sa protégée, contre laquelle, dans les derniers jours, elle avait eu aussi un peu d'aigreur, lui revint à l'esprit, et elle supplia le frère de s'informer d'elle au couvent de Sainte-Ursule, et de lui porter de sa part un collier, en la priant de le conserver pour l'amour d'elle; puis elle recommanda cette pauvre fille sans appui à la charité du moine, pour qu'il lui procurât un asile décent, et surtout qu'il tâchât d'en faire une chrétienne. Ensuite elle ajouta :

« La dernière grâce que je vous demande, et je suis sûre que vous me l'accorderez, c'est d'être ensevelie dans la petite chapelle souterraine de Sainte-Ursule, avec l'habit des religieuses de ce couvent. Il est consolant pour moi de penser que je dormirai près de l'image de cette Vierge, qui a daigné enfin exaucer mes prières, et mettre un terme à ma misère.

— C'est bien, dit le frère en retenant ses larmes avec beaucoup de peine, votre volonté sera exécutée en tout. »

Il sortit alors, et faisant rentrer Victoire Colonne, il lui fit promettre de ne point laisser Genèvre se fatiguer à parler, parce qu'il lui restait à peine un souffle de vie; il lui dit ensuite :

« Signora! je vous prie, faites en sorte que

donna Elvire vienne ici; la pauvre mourante voudrait lui dire quelques mots. »

Victoire, qui ne s'attendait point à pareille demande, resta un moment indécise; toutefois elle se disposa sans répliquer à remplir le vœu de Genèvre, qui lui disait : « Pardonnez-moi la peine que je vous donne, mais il n'y a pas de temps à perdre. » Il était près de dix heures, le bal venait de finir; la salle se vidait; les invités défilaient par le grand escalier, accompagnés par les seigneurs espagnols.

Gonzalve avait pris congé de Nemours et de ses chevaliers, qui, remontés à cheval, prenaient le chemin de leur camp, précédés par un grand nombre de torches.

De la cour, au milieu de laquelle s'agitait une foule de gens à cheval, il s'élevait un bruit qui retentissait par tout le château. Les dames montaient en croupe derrière les hommes de leur compagnie, suivant l'usage de ce siècle, et la cohue, le tapage, diminuèrent graduellement jusqu'à ce qu'enfin la cour se trouva vide, et seulement traversée de temps en temps par les domestiques allant à leur service. On entendait de tous côtés des portes s'ouvrir et se fermer, on voyait des lumières circuler sur les balcons, derrière les fenêtres; enfin, quand l'horloge sonna minuit, le garde de la porte leva le pont qui conduisait sur

la place, et sitôt que le bruit des chaînes par lesquelles il était soutenu eut cessé, le silence ne fut plus interrompu pendant tout le reste de la nuit.

Cependant, Victoire Colonne, traversant les salles où les domestiques étaient occupés à éteindre les lumières et à ranger les meubles, gagna la chambre d'Elvire, qui déjà commençait à se débarrasser de sa parure. Deux femmes de chambre, qui l'aidaient dans cette opération, y mettaient sans doute de la maladresse; du moins, le ton brusque et impérieux avec lequel leur jeune maîtresse leur parlait pouvait le faire supposer. Elvire était rouge, animée, et ne paraissait rien moins que satisfaite de sa soirée. Quand elle vit entrer Victoire, un sentiment intérieur, qui lui disait qu'elle avait quelque chose à se reprocher, lui fit supposer que son amie venait lui donner quelques avis qu'elle se sentait mal disposée à recevoir en ce moment; dans cette pensée, elle montra en l'apercevant une surprise qui ne cachait pas entièrement son impatience.

Victoire ne fit pas semblant de remarquer sa mauvaise humeur, et lui dit avec douceur qu'elle la priait de retarder d'un instant son coucher pour se rendre auprès du lit de Genèvre, qui la demandait; il fallut alors lui expliquer comment cette dame se trouvait au château, et la fille de

Gonzalve, qui, de même que la plupart des étourdies, avait au fond un bon cœur, consentit à ce qu'on lui demandait, et d'autant plus volontiers qu'elle voyait que cette visite n'avait point le but qu'elle craignait.

Elles allèrent donc ensemble dans la chambre de Genèvre, et s'approchèrent de son lit. Elvire paraissait moins séduisante, quand elle cherchait à rehausser sa beauté par l'éclat d'une riche parure, qu'elle ne l'était alors, dépouillée de tout ornement emprunté, ses longs cheveux dorés flottant négligemment sur son cou et sur ses épaules. Le frère Mariano baissa les yeux, et la pauvre Genèvre, en la regardant, sentit un frémissement intérieur, et poussa un soupir auquel le bon père ne put refuser sa compassion. Pendant quelques momens, les trois dames gardèrent le silence. Enfin Genèvre, se soulevant sur son coude, et s'adressant à donna Elvire, lui dit :

« Vous êtes sans doute surprise, signora, que j'aie été assez hardie pour vous déranger, n'ayant point l'honneur d'être connue de vous; mais on pardonne tout à ceux qui se trouvent dans l'état où je suis. Cependant, avant de vous parler à cœur ouvert, j'en dois obtenir la permission; veuillez donc me dire si je puis vous adresser une seule question. Quelle que soit votre réponse, elle sera bientôt ensevelie avec moi dans la tombe.

Mais puis-je parler devant cette dame, ou bien désirez-vous que nous soyons seules?

— Ah! dit Elvire, cette dame est ma plus chère amie, elle m'aime cent fois plus que je ne le mérite; ainsi donc, ma chère dame, parlez; je suis prête à vous entendre.

— Puisque vous me le permettez, voici la seule question que je vous ferai. »

Ici, elle s'arrêta comme pour reprendre des forces ou chercher la manière d'exprimer ce qu'elle voulait demander. La résolution de pardonner celle qui lui avait causé de si mortelles douleurs, cette résolution était fermement arrêtée; elle y tenait dans toute la sincérité de son cœur. Mais qui oserait faire un crime à cette infortunée, si, prête à recevoir la certitude que ses yeux ne l'avaient point trompée, que c'était bien Hector qu'elle avait vu aux pieds d'Elvire, elle sentait une invincible répugnance à connaître la vérité sur ce point? Qui oserait la condamner, si elle nourrissait encore une vague espérance d'apprendre qu'elle s'était méprise, que son Hector était toujours celui qu'elle avait si long-temps estimé autant qu'elle le chérissait?

Quoi qu'il en soit, ces sentimens existaient réellement dans son cœur, et produisirent ce court intervalle d'indécision et de silence.

Cependant, elle dit enfin d'une voix plus claire et plus assurée :

« Dites-moi donc, et veuillez me pardonner si j'ose vous interroger sur un sujet semblable. N'étiez-vous pas hier au soir sur le balcon qui donne du côté de la mer vers neuf heures, et n'était-ce pas Hector Fieramosca qui était à vos pieds ? »

Ces questions, aussi directes qu'inattendues, affectèrent profondément les deux jeunes femmes, mais par des motifs différens. Le visage de donna Elvire devint couleur de pourpre ; elle resta confuse, incapable de prononcer une syllabe. Genèvre, qui la regardait fixement, comprit tout, sentit son sang se glacer, et reprit d'une voix altérée :

« Signora ! ma hardiesse est grande, je le sens ; mais, vous le voyez, je me meurs, et je vous supplie, par le pardon que nous espérons tous dans l'autre vie, de ne point me refuser la grâce que je vous demande. Répondez-moi : était-ce vous ? était-ce lui ? »

Donna Elvire croyait rêver ; elle se tourna timidement vers son amie, qui, lisant dans ses yeux qu'elle craignait sa sévérité, et reconnaissant que ce n'était pas le moment d'en montrer, l'embrassa, et sans lui rien dire lui rendit quelque assurance.

Genèvre se sentait mourir dans cette incertitude; elle tendit ses mains tremblantes à la belle Elvire, et d'une voix qu'on pouvait presque appeler un cri, elle répéta sa demande :

« Eh bien donc?... »

Donna Elvire se serra contre son amie, baissa les yeux, et répondit :

« Oui.... c'était nous.... »

Le visage de la malheureuse Genèvre changea, comme s'il eût été flétri, décomposé en un instant; elle fit cependant un effort pour se mettre sur son séant, prit Elvire par la main, l'attira près de son lit, jeta ses bras autour de son cou, et lui dit : « Dieu vous bénisse alors, et vous rende heureuse ! »

Mais cette dernière parole ne fut pas entendue; et peut-être, avant qu'elle fût achevée, l'âme de celle qui la prononçait recevait dans le ciel le prix de la victoire la plus difficile que puisse remporter sur soi-même une femme, du pardon le plus magnanime, le plus pénible que puisse accorder un cœur humain.

Ses bras, qui s'étaient enlacés autour du cou de la fille de Gonzalve, perdant leur force, retombèrent avec le corps, qui reprit sa position horizontale sur le lit; tous les signes de la mort parurent sur son visage. Les deux jeunes filles le reconnurent, et poussèrent un cri. Le moine

demeura quelques minutes immobile, respirant à peine; enfin, il dit en joignant les mains: « Ces traits paisibles sont ceux d'une habitante du ciel. » Tous trois se mirent à genoux, et prièrent pour le repos de cette âme, qui en avait tant de besoin et l'avait si bien mérité; ils croisèrent ses mains sur sa poitrine; frère Mariano plaça dans ses doigts le chapelet qu'il portait à sa ceinture, posa un flambeau à ses pieds, et dit le *Requiescat in pace*. Après cela, continuant, dans le fond de son cœur, tantôt de prier pour elle, tantôt de la prier elle-même d'intercéder pour lui, comme une âme qu'il croyait fermement dans un lieu de salut, il conduisit les deux jeunes dames hors de cette chambre funèbre; puis il revint près de la défunte, et passa le reste du jour en oraison auprès d'elle.

Une des vues principales de Gonzalve, en accordant son consentement aux défis qui devaient être vidés entre Espagnols et Français, et entre Français et Italiens, était de gagner du temps, pendant lequel arriveraient les secours qu'il attendait de l'Espagne, et dont la privation l'avait réduit à se tenir enfermé dans Barlette, ses forces étant trop inférieures à celles de l'ennemi. Cependant il reçut dans le courant de la journée, où il se trouvait avoir chez lui ses hôtes français, des lettres qui lui annonçaient des

navires chargés de troupes, lesquels étaient déjà à la pointe de Reggio, et ne pouvaient tarder à paraître devant le château. N'ayant donc plus aucune raison de faire traîner les choses en longueur; et ne voulant point laisser refroidir l'élan que donnerait à ses gens la venue des nouveaux soldats, il fit si bien, en causant avec Nemours et ses barons sur ces combats, qu'il les persuada de prendre le jour le plus proche pour les terminer. Il fut décidé que les Espagnols combattraient le lendemain du bal, dans une plaine côtoyant la mer, à un demi-mille hors de la porte qui mène à Bari; et les Italiens trois jours après, dans un lieu choisi par Brancaleone et Prosper Colonne, et situé près du territoire de Guarato, à mi-chemin de Barlette et du camp français.

Les combattans des deux partis, avertis par leurs chefs, s'occupèrent de leurs préparatifs. Ceux des Français qui devaient combattre le lendemain retournèrent au camp avant les autres, pour avoir le temps de mettre ordre à ce qui leur était nécessaire; les Espagnols, de même, rentrèrent chacun dans son logis afin de se rafraîchir et de prendre quelques heures de repos avant d'aller se battre. Inigo et Brancaleone reçurent l'avis de se préparer au combat, dans le moment où Genèvre venait d'être déposée dans la chambre dont elle ne devait pas sortir vivante; ils allaient

chercher le frère Mariano, et le premier, qui, se trouvant du nombre des champions de l'Espagne, devait aller faire ses dispositions, fut obligé de laisser à son ami le soin de chercher Fieramosca et de l'assister dans cette triste occasion. En se quittant ils se serrèrent la main, et Inigo dit :

« Comment pourra-t-il combattre après-demain si ce soir il ne peut pas se soutenir sur ses pieds? »

Pour toute réponse, Brancaleone hocha la tête, se mordit la lèvre, et montra, par l'expression de son visage, qu'il sentait la vérité de la réflexion de l'Espagnol. Il s'éloigna, descendit au port, où il prit un bateau, et il se hâta de se rendre au monastère afin de rendre compte à Hector du résultat de leurs recherches.

Avant de dire comment il trouva son ami, qu'il avait laissé en si mauvais état, nous devons, en anticipant sur les événemens de la matinée suivante, raconter le combat des Espagnols.

Quand les deux compagnies de onze hommes d'armes chacune se trouvèrent sur le champ clos, le soleil était déjà levé depuis une heure. Parmi les Espagnols, Inigo, Azevedo, Correa, le vieux Segredo, don Garcia de Paredes, étaient les plus renommés; les autres, bien que moins célèbres, étaient tous de vaillans et bons

soldats à pied et à cheval. Pedro Navarro avait été nommé par Gonzalve juge du camp. Du côté des Français, monseigneur de la Palisse remplissait cette charge, et il comptait parmi ses guerriers Bayard, l'honneur de la chevalerie de ce temps. Le combat fut long-temps incertain et à peu près égal entre les deux partis. Segredo, à la fin, eut les rênes coupées au moment où il les tirait, et emporté par son cheval il était prêt à sortir du champ clos. Ce cas, prévu par les réglemens des duels, était considéré comme une défaite, et celui auquel il arrivait était tenu de se constituer prisonnier.

Le bon Segredo, voyant son cheval sur le point de franchir les limites que marquaient de loin en loin des pièces de bois, se jeta à terre, et bien que, par la difficulté du saut ou par la pesanteur des années, il tombât sur un genou, il se défendit bravement contre deux hommes à cheval qui vinrent l'attaquer. Mais son épée se rompit: il n'avait pas d'autres armes, et ne pouvant se réfugier parmi les siens, dont il se trouvait trop éloigné, il fut obligé de se rendre et de sortir du champ. Cependant la lutte avait été si honorable pour lui qu'il fut hautement applaudi de tous les spectateurs, qui plaignirent sa disgrâce. Après cet accident, la fortune sembla pencher du côté des Espagnols. Plusieurs Français avaient eu leurs

chevaux tués ; et nous devons ici avertir le lecteur que, malgré les antiques lois de la chevalerie, il arrivait souvent que dans ces sortes de défis l'on convenait d'avance que l'on ne ménagerait point les chevaux, soit pour donner une plus exacte représentation de la guerre véritable, où l'on use rarement, sinon jamais, d'une telle courtoisie, soit pour montrer à son plus grand avantage l'adresse et l'habileté des combattans. Après deux heures de combat, les juges du camp firent sonner les trompettes pour donner aux guerriers un court intervalle de répit.

Tous les Espagnols étaient montés, et il ne leur manquait que Segredo. Parmi les Français, un seul était prisonnier. Les deux nations se trouvaient ainsi de pair sous ce rapport; mais sept chevaux des Français étaient gisans sur l'arène. Bayard cependant était encore en selle. Après une demi-heure de repos, le combat recommença ; et malgré tous les efforts des Espagnols leurs adversaires se maintinrent derrière les corps de leurs chevaux comme derrière un retranchement, sur lequel les chevaux des ennemis, bien que déchirés par l'éperon, ne voulurent jamais passer. Ainsi, lorsqu'on se fut longtemps et vainement épuisé de fatigue, les Français proposèrent enfin de s'en tenir là, et de rester avec l'honneur égal.

CHAPITRE XVIII.

La défense obstinée des Français et la difficulté de les vaincre complétement, retranchés comme ils l'étaient, engagèrent les Espagnols à prêter l'oreille à la proposition des premiers. Mais Diégo Garcia n'avait nulle envie d'y consentir ; il criait tout en furie à ses compagnons que c'était une honte de se retirer devant des hommes à demi vaincus, et qu'il fallait finir l'affaire et montrer à leurs adversaires que les Espagnols l'emportaient sur eux à pied comme à cheval. Alors, ne se trouvant aucune arme, hors son épée, avec laquelle il ne pouvait atteindre les Français, il arracha dans sa rage d'énormes pierres qui servaient de bornes au champ, et qu'un homme ordinaire n'aurait pu remuer qu'avec peine, et il les lançait au milieu des ennemis. Toutefois, comme il était facile à ceux-ci d'esquiver les coups, il ne put réussir à leur causer aucun dommage. Cependant le combat se ranima, et dura jusqu'à ce que le soleil pencha vers le couchant. Les Français continuèrent à se défendre bravement, si bien qu'il fallut enfin que l'on posât

les armes. Les juges du camp déclarèrent que l'honneur était égal entre les deux partis, que les Espagnols avaient montré plus de valeur, et les Français plus de constance. On échangea les deux prisonniers, et tous, fatigués, harassés, meurtris, reprirent le chemin, les uns de leur camp, les autres de la ville.

Quand les Espagnols y rentrèrent, il était presque nuit. Ils descendirent de cheval à la porte du château, et se présentèrent à Gonzalve pour lui rendre compte de la journée. Le Grand Capitaine se troubla en écoutant ce récit, et leur reprocha vivement de n'avoir pas su finir après avoir si bien commencé. En cette occasion, Diégo Paredes montra toute la noblesse de son caractère; lui qui avait aussi adressé des paroles amères à ses compagnons pendant le combat, lorsqu'ils avaient parlé d'abandonner la partie, en présence de Gonzalve il les défendit hardiment, et dit qu'ils avaient fait tout ce que de braves gens peuvent faire, et conduit à bonne fin leur entreprise, qui était de forcer les Français d'avouer que les Espagnols les valaient dans le combat à cheval. Mais Gonzalve accepta ses excuses d'assez mauvaise grâce, rompit le discours en répondant : *Por mejores os embié yo al campo* (je vous avais envoyés au champ clos comme les meilleurs), et les congédia.

Reprenons maintenant le fil des événemens arrivés pendant la soirée à Brancaleone, après qu'il eut quitté Inigo pour aller retrouver Fieramosca.

Quand il aborda l'île de Sainte-Ursule, le désir d'arriver bien vite qu'il avait éprouvé pendant le trajet se calma tout à coup, parce qu'il sentit la difficulté d'annoncer à Hector les malheurs de Genèvre, et la situation dans laquelle il l'avait laissée. Il monta lentement l'escalier qui conduisait sur l'esplanade du couvent, et, rassemblant ses idées, il arrêta en lui-même la manière dont il s'y prendrait pour instruire son ami de ce qu'il devait savoir, puis il s'achemina vers l'hospice. Mais le discours qu'il avait préparé se trouva inutile. En entrant dans la chambre, il vit Zoraïde assise au chevet du lit, qui lui faisait signe du doigt de ne point faire de bruit, et Hector qui dormait profondément. Il se retira le plus doucement qu'il put, tandis que la jeune fille se leva, regarda Fieramosca, et voyant qu'il reposait tranquillement, elle sortit de la chambre sur la pointe des pieds, et suivit Brancaleone dans la pièce voisine.

« Tout va bien, dit Zoraïde; demain, Hector sera comme s'il ne lui fût rien arrivé. Mais Genèvre? où est-elle? l'avez-vous retrouvée? »

Brancaleone reprit un peu de courage en re-

cevant ces bonnes nouvelles de Fieramosca, et répondit :

« Genèvre est au château en bonnes mains, et bientôt vous pourrez la voir. Mais, dites-moi, Hector sera-t-il réellement guéri? Savez-vous qu'après-demain il doit combattre?

— Eh bien! il combattra. »

Certaine expression mystérieuse qui accompagnait les paroles de Zoraïde piqua la curiosité de Brancaleone. Il voulut savoir de quelle nature était le mal de son ami; Zoraïde lui dit qu'il avait été blessé très légèrement au cou, et ne lui parla point du poignard empoisonné. Toutefois, remarquant quelque chose de contraint dans les discours de la jeune fille, il continua de l'interroger; mais il n'en put tirer aucune explication plus claire.

« Nous avons une fable dans l'Orient, dit Zoraïde avec un sourire mélancolique, une fable où l'on raconte qu'un lion du désert fut sauvé par un rat. Je ne vous dirai rien de plus; qu'il vous suffise de savoir que dans quelques heures le bras d'Hector sera fort comme le cou d'un taureau sauvage. Maintenant, il ne lui faut que du repos; demain il se réveillera à temps pour mettre en ordre toutes choses. Je retourne vers lui pour être prête à lui donner les secours nécessaires : fiez-vous à moi. L'art de soigner les plaies m'est

bien connu; j'en ai guéri de beaucoup plus dangereuses. »

Brancaleone, voyant qu'il n'avait plus rien à faire auprès du blessé, recommanda seulement à Zoraïde, aussitôt qu'Hector serait éveillé, de le rassurer sur le compte de Genèvre, de lui annoncer que le combat devait avoir lieu le jour suivant, et de lui dire encore que lui, Brancaleone, reviendrait vers le milieu du jour le chercher à Sainte-Ursule s'il ne le voyait point arriver à Barlette avant cette heure. Ainsi, d'accord avec elle sur tous les points, le guerrier reprit le chemin de la ville, et lorsqu'il y fut rentré, il ne voulut point retourner chez lui sans passer au château pour savoir des nouvelles de Genèvre.

Mais il trouva la porte fermée, le pont levé, et fut obligé d'attendre le matin pour prendre ces informations.

A peine il était jour lorsqu'il courut à la roche, d'où les onze guerriers espagnols étaient déjà partis pour se rendre au champ clos, suivis de tous ceux qui étaient libres de les accompagner; en sorte que fort peu de gens étaient restés. Brancaleone monta l'escalier sans trouver personne à qui parler, arriva jusqu'à la porte où la veille il avait laissé Genèvre, et frappa doucement pour se faire ouvrir. Frère Mariano, qui avait passé la nuit, parut, fit entrer le cavalier dans une

chambre voisine, et lui conta ce qui était advenu.

Brancaleone fut d'autant plus affligé de cette triste nouvelle, qu'il voyait ce malheur tomber sur son ami au moment où il se trouvait le plus mal préparé à le supporter, et où il allait avoir besoin de toutes ses forces. Il tremblait qu'atterré par la douleur, il ne se montrât au-dessous de lui-même dans une occasion si importante. Cependant il fallait songer aux remèdes, et le moine et lui résolurent de cacher à Fieramosca la mort de Genèvre pendant le reste de la journée, et le lendemain il se chargea de faire transporter le corps de cette pauvre dame à Sainte-Ursule, tandis que son ami serait au champ clos. Ils pensèrent qu'il serait facile de garder le secret ce jour-là, où le château se trouvait presque désert, et ils convinrent de le dire seulement à Gonzalve, afin qu'il leur fournît les moyens de faire les funérailles avec un peu d'honneur.

A l'égard de Fieramosca, auquel il était nécessaire de donner quelques explications, il fut arrêté que Brancaleone lui dirait que Genèvre était bien, qu'il ne pouvait la voir pendant cette journée, qu'elle lui recommandait l'honneur des armes italiennes, et prierait pour lui et ses compagnons; toutes choses qui n'étaient pas précisément des mensonges et qui pouvaient le rassurer,

le consoler, le mettre en état de soutenir dignement sa glorieuse entreprise.

Après avoir réglé cette affaire importante, Brancaleone descendit sur la place, et entra dans la maison des frères Colonne, qu'il trouva tous deux dans la cour, où ils avaient convoqué les treize champions italiens pour inspecter minutieusement leurs armes, leurs chevaux, lès harnais de ceux-ci, afin que le lendemain à l'épreuve il ne leur manquât rien.

Brancaleone, averti de cette mesure, avait déjà envoyé ses écuyers et ceux de Fieramosca avec les chevaux et les armes; mais le maître de ces derniers manquait, et à toutes les questions qui leur étaient adressées, ils ne répondaient autre chose sinon qu'ils ne savaient où il était.

Prosper Colonne fut étrangement surpris de ce fait; et sa surprise se changea bientôt en colère, de sorte que lorsqu'il vit Brancaleone, il lui dit avec un visage sévère :

« Où donc est Fieramosca? Pourquoi ne paraît-il point?

— Excellence, répondit Brancaleone, il sera tout à l'heure ici, son retard est involontaire... Un cas imprévu.... grave....

— Que peut-il y avoir de plus grave pour lui que la rencontre de demain? Certes je n'aurais jamais imaginé qu'il pût avoir d'autres pensées. »

Fanfulla, la tête pleine des aventures de la nuit, et brûlant de trouver l'occasion d'en parler, dit en riant :

« Eh ! cette nuit il aura trop dansé, ou bien quelque nouveau clou aura chassé l'ancien ; et alors on sait qu'il n'est pas agréable de se lever de grand matin...

— Que le diable t'emporte avec ton clou ! reprit Brancaleone ; tu crois tout le monde aussi extravagant que toi. Excellence, je vous le répète, il viendra, sur mon honneur, il viendra dans peu d'instans ; je vais aller moi-même le presser. »

Il pensa qu'en effet c'était le parti le plus sûr, malgré la confiance qu'il avait dans les promesses de Zoraïde, parce qu'il pouvait être survenu quelque nouvel obstacle. Sans perdre une minute, il se rendit au port, entra dans une barque, et comme il la détachait du rivage, il vit sortir un bateau de derrière le môle, dans lequel, à sa grande joie, il aperçut Hector, qui vint à lui, et, lorsqu'ils furent tous deux à terre, lui demanda avec empressement :

« Où est Genèvre ? est-elle malade ? que lui est-il arrivé ? Vite, vite, allons la trouver.

— Non, allons vite, vite chez Colonne, où l'on n'attend plus que toi. Genèvre est bien, tu la verras ensuite.

— Elle est bien, je m'en réjouis; mais je veux la voir.

— Mais Zoraïde t'a sans doute appris que l'on combattrait demain?

— Je combattrai demain; et maintenant, au nom de Dieu, conduis-moi vers Genèvre.

— Maintenant tu ne peux la voir, tu ne pourras la voir aujourd'hui....

— Et moi, je te dis....

— Si tu m'interromps sans cesse, nous n'en finirons jamais.... Sache donc, et je te dis cela de la part de Genèvre, que je n'ai point vue, mais qui me l'a fait dire pour te le reporter; sache qu'elle est bien, que la signora Victoire Colonne l'a recueillie et soignée, lui rend tous les services qu'exige son état; qu'elle n'a besoin de rien, et te prie de te contenter de cela pour aujourd'hui, et de ne point chercher à la voir: elle te prie encore de tenir ton âme en paix, afin de pouvoir combattre demain comme il convient à un homme tel que toi; et qu'il te souvienne de l'honneur de l'Italie, dont vous avez tant de fois parlé ensemble; elle priera le ciel pour que nous restions victorieux....

— Mais, hélas! pourquoi ne puis-je la voir?... il y a là quelque mystère....

— Aucun, je le répète. Il est vrai qu'il m'est impossible de te conter du commencement à la

fin tout ce qui s'est passé depuis l'affaire d'hier, car je ne le sais pas moi-même; qu'il te suffise pour le moment d'apprendre qu'elle est sauvée, nous saurons le reste après le combat; présentement c'est le seul objet dont il faut s'occuper.... Allons, le seigneur Prosper Colonne et les autres champions attendent; ils t'ont déjà demandé, et plusieurs se sont étonnés de ton absence.... Allons, du courage! tu as toujours montré la fermeté d'un homme de cœur. Il serait triste de te voir mettre sous tes pieds la réputation, la gloire d'un guerrier tel que toi!

— Allons, oui; allons, répondit Fieramosca à demi offensé; je n'ai pas besoin de tant de coups d'éperons. Je te demandais seulement de la voir un instant, le monde devait-il être renversé pour cela?

— Non; mais tu ne veux donc pas entendre que depuis une heure on passe en revue les combattans, et que toi seul manque.... Que penseront-ils de toi?

— Bien, bien, dit Fieramosca en pressant le pas, que tous ces discours leur avaient fait ralentir, l'un tournant toujours du côté du château, l'autre le ramenant vers la maison Colonne; allons, tu n'as pas tort.... le devoir et l'honneur avant tout. »

Tandis qu'ils marchaient en grande hâte, Brancaleone dit à son ami :

« A propos, comment te trouves-tu? et ta blessure?

— Oh! ce n'est rien.... mais je te conterai ensuite.... combien de diableries. Et cette pauvre Zoraïde! elle n'a pas voulu me le dire.... je l'ai compris, néanmoins.... au mal que je sentais.... j'ai bien vu que le poignard était empoisonné.... et je ne voudrais pas qu'elle eût sucé la plaie.... qu'elle eût ainsi exposé sa santé, peut-être sa vie.... Hélas! je crains qu'elle ne l'ait fait. J'étais tellement hors de moi, que je ne puis distinguer si c'est un souvenir ou seulement un songe qui m'a laissé cette idée.

— Mais, en somme, tu te sens bien?

— Aussi bien que si je n'avais jamais eu aucun mal. »

En achevant ces mots ils se trouvèrent dans la cour de Prosper Colonne, duquel ils s'approchèrent, et après quelques excuses sur le retard de Fieramosca, on continua la besogne commencée.

Le soin minutieux que l'on mit à cette revue la fit durer plusieurs heures. On essaya les chevaux; on examina les harnais, on les éprouva à coups de lance, de pique, d'épée. On fit l'épreuve du taillant des armes sur du bois, sur du fer, et l'on rejeta les moins bonnes. Vers le milieu du jour chacun retourna chez soi, Hector seul fut retenu sous prétexte de régler divers points con-

cernant le défi; mais, en réalité, pour ne point le laisser maître de son temps. Brancaleone avait pris à part le seigneur Prosper, et l'ayant prévenu de tout, l'avait prié de faire en sorte que Fieramosca fût occupé pendant le reste de la journée, ce qui fut ponctuellement exécuté. Quand vint le soir, et qu'on ne put raisonnablement le retenir plus long-temps, Brancaleone, en l'accompagnant à son logis, mit la conversation sur le métier des armes, sur la manière dont ils devaient se conduire dans la rencontre du lendemain, et fit si bien, qu'il fixa l'attention d'Hector, et détourna ses pensées du sujet vers lequel son cœur les aurait naturellement portées.

Pendant qu'ils traversaient la place, arriva l'escadron des champions espagnols; et s'étant approchés, ils s'informèrent des événemens du combat, en écoutèrent le récit : le temps se passa dans ces discours, et ils ne rentrèrent qu'à la nuit close.

« Ces diables de Français ont les os durs, dit Hector en se séparant de son ami, les Espagnols ont trouvé à qui parler.

— Tant mieux, répliqua Brancaleone, nous aurons affaire à des hommes, et nous ne suivons pas pour rien la bannière des Colonnes. Pour moi, j'espère demain me battre comme deux; car je m'imagine ce que diraient ces coquins de la

bande des Orsini s'ils entendaient dire que nous ayons été frottés? Ce grand faquin de comte de Pitigliano rirait de tout son cœur.... mais pour cette fois il n'aura pas ce plaisir.

— Oh non! répondit Fieramosca; et peut-être quelques uns de ces Français auront à se repentir d'avoir voulu goûter des figues de la Pouille. Maintenant, pensons à nous reposer quelques heures, et demain nous tâcherons de prouver que si les pauvres Italiens sont toujours subjugués, parce que le sort maudit le veut ainsi, du moins d'homme à homme ils ne craignent ni les Français, ni qui que ce soit dans le monde. Adieu, Brancaleone; jusqu'à demain au soir je ne penserai plus qu'à ce que j'ai à faire. Mon sang bout, je t'en assure, plus que le jour où le défi a été donné, et j'espère ne point faire honte ni à l'Italie ni à vous.

— De cela j'en suis bien certain, répondit Brancaleone en lui serrant la main. A demain.

— A demain », répliqua Fieramosca : et ils se séparèrent.

Avant de rentrer dans sa chambre, Hector voulut donner un coup d'œil à l'écurie, et il se mit à caresser son bon cheval de bataille avec cette affection, on peut dire cette amitié, que le soldat éprouve toujours pour le compagnon de ses travaux, de ses dangers. Il lui passait la main sur le cou, sur les épaules, en lui donnant de pe-

tits coups; et l'animal, renversant les oreilles, secouait la tête, et faisait, en jouant, le mouvement de mordre son maître.

« Pauvre Airone, mange, fais bonne chère, tandis que tu le peux; car tu n'es pas sûr de dormir demain sur cette litière.... S'il s'agissait de toute autre affaire, je prendrais Boccanera, et je ne risquerais pas ta peau; mais demain j'ai besoin de t'avoir avec moi: je sais que tu ne me feras pas faire un seul faux pas. D'ailleurs, continua-t-il en souriant et en prenant la tête du bon Airone dans ses mains, toi aussi tu es Italien; tu dois défendre ton pays, porter ta part de sa croix. »

Après qu'il se fut assuré que tout était en ordre, « Masuccio, dit-il en se tournant vers son écuyer, à quatre heures tu le feras boire, ensuite tu lui donneras autant d'avoine qu'il en pourra manger. A cinq heures tu viendras m'armer! »

Ces ordres donnés, il sortit, et peu de minutes après il avait éteint sa lumière et se trouvait étendu dans son lit, avec la ferme intention de se reposer, de dormir. D'abord il crut que le sommeil viendrait à son appel; mais une pensée amena l'autre, et il était couché depuis plusieurs heures avant d'avoir pu réussir à clore ses paupières un seul moment. Le sort de Genèvre, sur lequel il s'était rassuré d'après ce que lui avait dit

Brancaleone, lui inspira en cet instant mille doutes inquiétans. « Que lui sera-t-il arrivé? pensait-il; que veut dire ce mystère dont je ne dois être éclairci que demain? Brancaleone aurait-il voulu me tromper? »

Un seul instant il fut prêt à maudire en son cœur le défi; mais il repoussa avec horreur cette pensée avant qu'elle fût entièrement formée.

« Honte! honte à moi! dit-il en s'asseyant sur son lit; comment ai-je pu concevoir une si indigne pensée!.... Ne suis-je plus ce que j'étais autrefois? Que dirait Genèvre si elle me voyait si changé, si froid pour cette cause qui jadis faisait courir du feu dans mes veines? »

Ces réflexions l'irritèrent à tel point contre lui-même qu'il se leva tout ému, et, comme il ne pouvait dormir, il s'habilla, et passa sur la terrasse : là, s'asseyant à la place qu'il occupait souvent sur le petit mur au-dessus du palmier, il résolut d'attendre l'aurore, qui n'était pas très éloignée.

La lune, pâle, et prête à disparaître, se distinguait à peine dans la mer. Sur la gauche, le château, dont les contours se perdaient au milieu de l'obscurité, ne montrait qu'une masse noire : ses créneaux seuls se détachaient sur le ciel. Hector regardait ces murs en soupirant, et songeait à celle qu'ils renfermaient. Il croyait

entendre un lointain murmure de psalmodie s'élever par intervalles; mais les sons étaient si faibles, si incertains, qu'il doutait quelquefois de leur réalité. A une fenêtre, qu'il n'apercevait que de côté, il vit une lumière qui ne fut pas éteinte de la nuit. Il aurait donné son sang pour ne plus voir cette lumière; il tournait les yeux ailleurs en se disant : « Je suis fou de me tourmenter avec ces imaginations sans fondement. » Cependant il ne pouvait s'empêcher de regarder encore : la lumière était toujours là.

Alors, avec cette espèce de mauvaise foi dont l'homme use souvent envers lui-même, quand il est poursuivi par un doute importun, il cherchait à se persuader ce qu'il ne croyait pas au fond de son cœur, savoir, que Genèvre était en bonne santé, qu'elle n'avait éprouvé rien de sinistre. Il voulait croire que tout le mystère qu'il voyait naguère dans cette affaire était une vaine imagination; il voulait le croire, parce qu'il sentait que, pour conserver toutes les forces de son âme au moment de l'épreuve, pour concentrer toutes ses pensées sur le combat du lendemain, il avait besoin de regarder comme probable, sinon comme certain, ce que la raison lui montrait comme une pure illusion.

« Oui, oui, disait-il en branlant la tête et en passant ses mains sur son front et dans ses cheveux comme pour chasser les tristes pensées qui

venaient le troubler, songeons avant tout à nous faire honneur.... Peut-être demain, à cette heure, j'aurai pu lui dire : *Genèvre, nous sommes vainqueurs*.... Puis après un instant de réflexion il reprit.... Peut-être aussi elle m'aura vu rapporter dans Barlette sur le brancard; elle aura dit : *Pauvre Hector! tu as fait ton devoir* : s'il en était ainsi, je serais mort en honnête homme, en brave soldat; elle me pleurerait, mais sans doute elle ne désirerait pas me revoir vivant au prix d'une lâcheté. Non, elle serait fière de pouvoir dire.... Nous étions amis dès l'enfance.... Mais hélas! elle resterait seule, sans appui. Elle ne sait pas que son mari est dans le camp français : et quand elle le saurait, comment oserait-elle se présenter à lui après une si longue séparation? »

Hector avait formé et en partie exécuté le dessein de la recommander à Brancaleone; mais réfléchissant que cet ami pouvait être tué avec lui, il résolut d'écrire à Prosper Colonne une lettre dans laquelle il léguerait, en cas de mort, le peu de bien qu'il possédait à Capoue, c'est-à-dire sa maison et une ferme, plus les harnais de ses chevaux, et ses armes, qui valaient plusieurs milliers de ducats, à Marie-Genèvre Rossi de Monreale; il ralluma sa bougie, et en peu de temps la lettre fut écrite. Alors il pensa à y renfermer une autre lettre pour Genèvre, où il lui dirait adieu,

s'ils ne devaient plus se revoir, et lui recommanderait la jeune Zoraïde, à laquelle ils avaient tant de motifs d'être attachés. Déjà les coqs commençaient à chanter, et les hommes à remuer dans les écuries au-dessous; le temps le pressait, il n'écrivit que ces lignes :

« Genèvre, je vais monter à cheval, et je ne sais si j'en descendrai vivant ce soir. Si le ciel veut que tu sois séparée de moi, je suis sûr qu'après avoir donné quelques larmes à celui qui, depuis son enfance, a été ton ami, ton serviteur fidèle, tu te réjouiras que j'aie trouvé une mort, la plus belle, la plus glorieuse qu'un homme puisse désirer; tu voudras bien accepter, pour l'amour de moi, le peu de bien que j'ai dans mon pays; tu sais que je suis libre et sans famille. Je te recommande seulement mon domestique Masuccio, qui, depuis le jour où il fut blessé à l'épaule, ne peut plus guère s'aider lui-même; il serait honteux pour ma mémoire qu'il fût obligé de mendier son pain. Il me reste une autre chose à te dire : ton mari est à la solde du duc de Nemours. Le temps me presse, on va donner le signal. Dieu te garde. Je te recommande aussi Zoraïde.

« HECTOR. »

En effet, on entendait les trompettes se préparant, suivant l'usage, à sonner le réveil, en

tirant des sons courts et interrompus, comme pour essayer leurs instrumens. Certaine rumeur sourde s'élevait des parties basses de la maison et des maisons voisines; des voix confuses, des pas d'hommes, de chevaux, se faisaient entendre dans les rues, et indiquaient que la plupart de ceux qui devaient être acteurs ou spectateurs du combat, se mettaient déjà en mouvement. Cependant l'on ne voyait pas le moindre rayon de clarté dans le ciel; du côté du levant, une brume épaisse cachait les étoiles et répandait une triste obscurité.

Fieramosca, qui fermait ses lettres assis à côté de la fenêtre ouverte, en regardant au-dehors l'espace que les rayons de sa lumière pouvaient percer, observa combien le temps était sombre, et sa mélancolie en fut augmentée. Les chauves-souris qui volaient autour de lui, attirées par la clarté, les sentinelles sur les tours du château, s'appelant les unes les autres, avec une sorte de cri lugubre; tout se réunissait pour rendre ce moment d'une tristesse accablante. Le jeune guerrier, agité par mille pénibles sentimens, céda, pendant quelques minutes, à cette impression décourageante. Mais les pas lourds et retentissans de deux hommes qui montaient l'escalier le rappelèrent à lui-même, il releva la tête et se prépara à les recevoir avec un visage riant et plein

d'audace, pour qu'ils ne s'aperçussent point du véritable état de son âme.

Brancaleone parut couvert de ses armes, excepté la tête, qu'il avait nue, et accompagné de Masuccio portant les armes de Fieramosca. La cloche de Saint-Dominique sonnait la messe que devaient entendre les combattans avant de partir.

« Arme-toi, Hector; dans un moment nous serons tous à l'église, » dit Brancaleone; il aida l'écuyer, et en peu de minutes ils eurent couvert son ami de la belle et reluisante armure qu'il portait dans les grandes occasions. Fabriquée par un des meilleurs armuriers de Milan, elle s'adaptait si bien aux membres parfaitement proportionnés du cavalier, les jointures étaient faites avec tant d'art, qu'elles suivaient les contours du corps sans en altérer la grâce en aucune partie, en laissant aux mouvemens toute leur liberté. Dès qu'il eut fini de s'armer, qu'il eut mis à son côté gauche son épée, et sa dague au côté droit, les deux amis descendirent faisant porter derrière eux leurs casques et leurs boucliers par les domestiques qui conduisaient leurs chevaux par la bride. Les deux guerriers entrèrent dans l'église de Saint-Dominique, où se trouvèrent bientôt rassemblés les treize champions et Prosper Colonne, avec un grand concours de peuple.

Au milieu du chœur, un banc, qui pouvait

contenir treize personnes, était occupé par les champions italiens. La lumière du jour allait croissant, mais elle n'était pas encore assez intense pour pénétrer à travers les vitraux peints des étroites fenêtres. L'intérieur de l'église restait dans l'obscurité, et la lueur rougeâtre des cierges de l'autel se réfléchissant seulement sur les armures des guerriers, laissait les autres figures quasi invisibles. Prosper Colonne, armé comme ses chevaliers, et placé un peu en avant de leur banc, avait pour se mettre à genoux un riche coussin de velours rouge sur lequel la colonne d'argent était brodée; deux pages se tenaient debout à quelques pas de lui. La messe commença; le frère Mariano officiait. En ce moment, tous les spectateurs dont le cœur était susceptible d'émotions généreuses, ne restèrent sûrement pas indifférens à la vue de ces vaillans jeunes gens abaissant devant le Dieu des armées leur front sillonné par le fer et les fatigues, pour le supplier de rendre leurs épées victorieuses de ceux qui traînaient dans la fange le nom italien.

Dans tous leurs mouvemens, auxquels l'habitude des armes donnait un certain air de hardiesse, même en priant, on voyait néanmoins que des pensées religieuses occupaient leur âme. A l'extrémité du banc, à gauche, se tenait Fieramosca, debout, immobile, les bras croisés sur sa

poitrine. En face de lui se trouvait la porte ouverte de la sacristie, et les personnes qui en sortaient et y rentraient pour divers services, auraient pu par leurs seuls mouvemens le distraire de ses prières, quand il ne s'y fût pas joint un spectacle et un dialogue bien propres à fixer en ce moment, d'une manière pénible, l'attention du jeune cavalier.

Un homme vêtu d'une robe brune toute déchirée, avec des cheveux rouges, crêpus et en désordre, et un visage de mauvais augure, se tenait planté comme un piquet au milieu de la sacristie. Ce personnage, s'adressant à un dominicain dont la vaste corpulence remplissait un large fauteuil de cuir placé entre les deux armoires, meubles ordinaires de ces sortes de lieux, lui demanda d'une voix grêle et cassée :

« Lequel dois-je préparer, celui des pauvres ou celui des seigneurs?

— Belle demande! répondit le moine sans remuer aucune partie de son corps, excepté les lèvres; ne sais-tu pas que le seigneur Gonzalve fait les frais? Ce n'est pas pour un de ces pince-mailles de bourgeois de Barlette, qui, de peur de payer un cierge, se font porter en terre comme des pauvres.... c'est un enterrement de première classe, je vous l'ai déjà dit à tous tant que vous êtes; de première classe, avec cloches, catafalque,

grand'messe. Vous me semblez plus obtus que de coutume. »

L'homme aux cheveux roux plia les épaules, et passant de l'autre côté de la sacristie, il disparut à la vue d'Hector, qui l'entendit néanmoins mettre une clef dans la serrure et l'ouvrir; ensuite il distingua le bruit de sės pas; ils s'éloignaient, le silence régna pendant quelques minutes, puis les mêmes pas semblèrent se rapprocher, accompagnés du son de quelque chose que l'on traîne sur le pavé. Enfin, le même personnage reparut tirant après lui un cercueil noir à filets d'argent qu'il laissa au milieu de la sacristie. Il le couvrit d'une draperie de velours noir, après en avoir essuyé la poussière. Tandis que le fossoyeur remplissait son office avec cette indifférence rechignée si habituelle chez ceux de son métier, une pensée agréable vint cependant forcer à sourire ce visage tanné, couvert d'une barbe hérissée et fauve.

« Ainsi, j'aurai pour boire cette fois; il en est temps. Depuis un siècle, nous n'avons que des mariniers, des pêcheurs..... Misérable gibier. Grâces à Dieu, il nous arrive enfin un de ces.... (il se tourna comme s'il craignait d'être entendu, et dit d'une voix plus basse) un de ces gros morceaux.....

— Tous doivent en venir là une fois », dit le

moine en coupant sa phrase en deux par un long bâillement.

« Et peut-être, poursuivit le fossoyeur en ajustant la draperie sur le cercueil de manière à ce qu'elle ne tombât pas plus bas d'un côté que de l'autre, peut-être ma sorcière de femme aura prédit juste. Hier au soir, prenez garde à ceci, nous étions au lit, discourant sur la rareté de la besogne et la mauvaise saison, sur les habits que nous nous étions achetés à la dernière mortalité, et qui maintenant tombaient en lambeaux. Et vous voyez que rien n'est plus vrai, disait-il en montrant sur ses manches les trous qui laissaient passer ses coudes. Enfin, nous nous disions que, pour peu que la disette des morts continuât, nous péririons de faim. Dès le matin, avant l'*Angelus*, tandis que je me levais pour descendre à l'église : « Rousseau mon ami, me dit la ménagère, sais-tu ce que j'ai rêvé? — Conte-moi, dis-je, ce que tu as rêvé? — Il me semblait, dit-elle, que la cuisine de l'hôtellerie du *Soleil* était remplie de lits comme un hôpital, et que l'hôte lui-même était jaune, jaune; bref, que la peste était revenue, et que nous allions nous refaire. Je te voyais aller dans Barlette, vêtu comme un seigneur.... enfin, qu'en dites-vous, frère Blaise? Entre la guerre et la peste, nous ne sommes pas sans espoir; et peut-être avant la fin

du jour (ici il baissa de nouveau la voix; mais voyant que personne ne prenait garde à lui dans l'église, il indiqua avec son pouce au-dessus de son épaule les treize jeunes gens), peut-être quelques uns de ceux-ci rentreront en ville à quatre pieds.... »

Le moine, soit parce qu'il ne l'écoutait point, soit pour conserver la dignité de la hiérarchie, ne lui répondit rien, et le dialogue finit là; quand il eut mis en ordre toutes choses, le sacristain se retira, et le cercueil demeura au milieu de la sacristie. Fieramosca n'eut pas l'idée que cet appareil funèbre fût préparé pour son amie; s'il en avait eu le moindre soupçon, il l'aurait chassé de son esprit comme une folie. Toutefois, il ne put détacher ses regards de ce cercueil tant que le service dura; et cette vue le conduisit naturellement à penser que ce jour pouvait être le dernier de sa vie, à prier, à demander le pardon de ses péchés avec plus de ferveur. Il repassa dans sa mémoire tout ce qui s'était passé depuis qu'il avrit enlevé Genèvre de l'église de Sainte-Cécile jusqu'au moment présent; et il lui sembla qu'il n'avait qu'une seule faute grave à se reprocher, celle d'avoir caché à Genèvre que Grajano vivait. Cependant, il s'était confessé, la veille, de ce péché et des autres; il se sentit donc la conscience assez tranquille pour braver la mort. Après la

messe, les treize guerriers suivirent Prosper Colonne à son palais, où ce chef avait fait préparer un repas, pour qu'ils ne partissent point à jeun.

Une des conditions du combat était que le cavalier qui aurait été fait prisonnier pourrait se racheter sur-le-champ, lui, son cheval et ses armes, pour la somme de cent ducats; chacun des champions italiens remit cette somme dans les mains de Prosper, et les treize cents ducats furent versés dans un sac que l'on fit porter par un des mulets qui marchaient devant, chargés de provisions et des objets nécessaires pour les blessés.

Le déjeuner fini, tous allèrent au château, où le Grand Capitaine les attendait dans la salle du bal; ils prirent congé de lui en peu de paroles, et il leur dit avec un visage serein qu'il les attendait à souper, et qu'il avait commandé ce qu'il fallait pour traiter vingt-six personnes, ne voulant point que les Français, dans le cas où ils auraient oublié de porter leur rançon avec eux, allassent se coucher sans souper. Les guerriers descendirent dans la cour, y trouvèrent leurs chevaux, se mirent en selle, et s'avancèrent deux à deux, précédés de leurs trompettes et accompagnés d'un grand nombre d'amis et d'une foule de curieux.

CHAPITRE XIX.

A égale distance de Barlette et du camp français, dans un point où la plaine, se rapprochant des collines, commence à s'élever, s'étend, au milieu de quelques petits monticules, un plateau d'environ trois cents pas dans tous les sens, et probablement formé par quelque ancienne alluvion. Le sol de ce plateau, composé de petit gravier et de sable siliceux aglomérés par le temps, est dénué d'arbustes et de plantes, et offre aux chevaux un terrain ferme et commode : ce lieu était celui que l'on avait choisi pour servir de théâtre au combat. Dès le jour précédent, des commissaires envoyés par les deux partis avaient fait niveler le terrain dans les endroits où il présentait quelques inégalités, fixé les limites de la lice au moyen de cordeaux et de pierres massives disposées à l'entour, et, à l'ombre de grands chênes qui croissaient sur le bord d'un tertre d'où l'on dominait le plateau tout entier, fait placer des siéges pour les juges, sous une espèce de tente composée de bandes de toile blanches et rouges que l'on avait attachées aux branches des

arbres. En avant de ce tribunal étaient rangées, de manière à être vues de tous les spectateurs, vingt-six lances avec les écus des hommes d'armes des deux nations, et leurs noms tracés en grandes lettres sur un écriteau. La curiosité avait attiré, pour voir ce combat, un grand nombre de nobles et de paysans des campagnes et des villages environnans, qui, bien avant le lever du soleil, se trouvaient rassemblés sur les hauteurs voisines; ceux qui tenaient un certain rang parmi eux étaient assis sur le gazon avec les vieillards et les femmes, tandis que les autres, tels que les enfans, les pauvres, les vagabonds, étaient grimpés sur les arbres, et se montraient çà et là au milieu du feuillage, dont la verdure contrastait avec le ton basané des figures et la couleur des vêtemens.

C'était un beau spectacle à contempler, surtout pour ceux qui, placés à l'extrémité de la lice, avaient la mer devant eux, que celui d'une scène si riche et si champêtre, animée par cette multitude si pleine d'activité et de vie. A leur droite, ils voyaient se dessiner sur l'azur du ciel les masses grandioses des chênes, et à la teinte sombre de leur feuillage se mêler le vert plus vif et plus tendre des arbustes; plus loin, sur un plateau derrière ceux-ci, le château de Quarato, dont on découvrait seulement l'entrée, défendue par une tour adossée aux rochers, au pied desquels ser-

pentait la route; au milieu la lice, et au-delà le rivage de l'Adriatique, la ville et le château de Barlette, et les formes colorées des édifices, qui se détachaient sur la teinte azurée de la mer; plus loin encore, le pont et l'île de Sainte-Ursule, les hautes cimes du Gargano et la ligne de l'horizon. A gauche, on apercevait les collines qui peu à peu allaient en s'élevant, et en face de la place destinée aux juges, sur un terrain inégal et couvert d'herbe nouvelle, des groupes de grands chênes, dont les troncs enveloppés de lierre annonçaient la vigueur de la plus riche végétation. Le brouillard qui s'était formé pendant la nuit, se dispersant à la brise de l'aurore, se répandait dans les régions supérieures de l'air en nuages de formes fantastiques, qui, déjà frappés par le soleil, en réfléchissaient les rayons dorés; d'autres masses de vapeurs plus denses demeuraient légèrement attachées sur la plaine, semblables à des tapis d'un blanc de neige, sur lesquels s'élevaient çà et là des groupes d'arbres ou la crête de quelque petite colline. Le disque du soleil, prêt à sortir de la mer, répandait dans le ciel sa lumière orangée, laissant inanimés les objets terrestres, éclairés seulement par le reflet de l'atmosphère. Tous les spectateurs avaient presque involontairement les yeux tournés vers le point où il était au moment d'apparaître. Bientôt, à la dernière limite de la mer, et

comme si elle venait de s'échapper des mains du Créateur, on vit une étincelle de la plus vive lumière; puis elle s'accrut, prit une forme, et le soleil, semblable à un globe enflammé, sortit majestueux du sein des ondes, et répandit les flots de sa lumière, qui, donnant de la forme et de la couleur aux objets, se trouvait doublée en ondoyant, réfléchie par la mer.

Un détachement d'infanterie, envoyé de bonne heure, empêchait que la lice ne fût envahie par les curieux qui étaient dispersés par groupes tout autour de l'enceinte, et qui se réunissaient de préférence aux endroits où les marchands de vin et de comestibles avaient tendu leurs tentes et placé des bancs et des tables. Parmi eux on distinguait le maître de l'auberge du Soleil, Veleno, que le lecteur connaît très bien, et qui, sur un des points les plus exposés à la vue, avait établi son négoce ambulant sous un berceau de verdure, à la formation duquel avaient concouru beaucoup de soldats qui étaient au nombre de ses pratiques ordinaires; deux ou trois grandes poêles à frire étaient au feu sur des fourneaux de fer portatifs; une table composée de planches grossières, et rassemblées le mieux possible sur des pieux enfoncés en terre, et qui lui servaient de pieds, était couverte de paniers remplis de poissons, d'artichauts et de légumes de toute espèce que l'on

peut manger frits. Lui-même, avec deux tabliers, le berret de toile blanche sur la tête, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, tenant sous son bras le pot à la farine, dans une main le poisson cru et dans l'autre les pinces pour le retirer de la poêle, se disposait à préparer ce mets si recherché des Italiens du midi, mais sans cesser un moment de parler ou de rire, de questionner ou de répondre; et s'il interrompait quelquefois ses propos, c'était pour chanter *la bella Franceschina*, ou pour crier de toute la force de ses poumons : « Ah! les bons anchois! les bons anchois! Ils sont vivans les rougets! Il ne faut pas avoir d'yeux ou pas d'argent dans sa poche pour n'en pas manger! » Et pour exciter le public à la consommation, il renouvelait de cent manières différentes ses invitations, que l'on entendait à la distance d'un demi-mille.

Enfin, un murmure plus marqué de la foule qui occupait les points élevés du terrain, attira tous les regards de ce côté, et la nouvelle circula de bouche en bouche que déjà l'on découvrait la troupe des chevaliers français. Quelques minutes après, on les vit, au détour d'un chemin, qui sortaient de derrière une colline, et après avoir parcouru ce trajet, ils vinrent se mettre en bataille dans la partie supérieure de la lice faisant face à la mer. Les guerriers étant descendus de

cheval au milieu d'environ cent cinquante de leurs amis qui les avaient accompagnés, ils laissèrent leurs chevaux à leurs valets, et, se dirigeant vers le tribunal, ils se dispersèrent sous les chênes en attendant l'arrivée des Italiens. Un nuage de poussière que l'on voyait s'élever sur la route de Barlette, et au milieu duquel on put bientôt distinguer l'éclat des armes, annonça que ces derniers ne se feraient pas long-temps attendre. La foule, dispersée jusque-là dans les environs, se précipita sur l'enceinte de la lice, chacun cherchant à se placer le plus près possible, malgré les efforts que faisaient les gardes du camp; mais ceux-ci, avec ces manières engageantes que la soldatesque a coutume d'employer dans de pareilles occasions, c'est-à-dire en frappant sur le sol et quelquefois sur la pointe des pieds des assistans, avec le talon de leurs piques, repoussèrent ces flots qui paraissaient vouloir les submerger.

A leur arrivée, les Italiens s'étant arrêtés en face de leurs adversaires, se placèrent dans le même ordre qu'eux; puis, étant descendus de cheval, ils allèrent se mêler à ceux des guerriers qui se trouvaient déjà sous les chênes.

Après les salutations ordinaires et les témoignages de courtoisie que l'on se donne réciproquement dans ces circonstances, le seigneur Prosper et Bayard, qui étaient les parrains du

camp, s'abouchèrent, et convinrent qu'avant tout il était convenable que les juges fussent tirés au sort.

Le lecteur s'étonnera, nous en sommes certain, de ne pas trouver l'illustre Bayard au nombre des combattans dans une occasion si importante, et de le voir au contraire remplir les fonctions de parrain; tout ce que nous pouvons lui dire à cet égard, c'est que nous n'avons pas éprouvé moins de surprise que lui, et que nous ne pouvons à cet égard former d'autre conjecture que celle de supposer que quelque blessure non encore guérie l'empêchait de porter les armes, ou que peut-être la fièvre dont il était attaqué en ce moment ne lui laissait pas assez de force pour combattre; quoi qu'il en soit, nous savons de bonne source qu'il ne se trouvait pas parmi les champions.

On écrivit donc en nombre égal les noms de quelques uns des officiers de l'armée française et de l'armée espagnole et italienne, et ils furent placés dans un casque; le sort tomba sur Fabrice Colonne, d'Aubigny et Diégo Garcia de Paredes, qui, étant venus occuper les places qui leur étaient réservées, ouvrirent sur une table le livre des Évangiles, et reçurent des vingt-six guerriers le serment par lequel ils s'engageaient à ne pas user de fraude dans le combat, affirmaient n'avoir

d'enchantemens ni sur leurs personnes ni sur leurs armes, et promettaient de n'employer, pour obtenir la victoire, d'autres moyens que ceux que donnent le courage et la force naturelle. On fit alors de nouveau et à haute voix lecture des conditions d'après lesquelles on demeurait d'accord que chaque homme d'armes serait libre de se racheter, lui, ses armes et son cheval, moyennant la somme de cent ducats; et l'un des Italiens, vidant sur la table le sac d'argent qu'ils avaient apporté, en compta la valeur et la consigna aux juges. On s'attendait à voir les Français en user de la même manière; mais comme aucun d'eux ne paraissait disposé à imiter cet engagement, Prosper Colonne leur dit avec la plus grande réserve qu'il lui fut possible : « Et vous, Messieurs, ne consignez-vous pas le prix de la rançon? »

La Mothe alors s'avança, et répondit en souriant :

« Seigneur Prosper, vous verrez que cela n'était pas nécessaire. »

Cette vanterie si hors de propos fit monter le rouge au visage du baron romain, mais il se retint, et se contenta de lui dire : « Avant de vendre la peau de l'ours, il faudrait d'abord l'avoir tué. Mais, n'importe; et quoique nous soyons convenus d'en courir le risque, nous ne voulons pas

pour cette raison mettre obstacle au combat. Messieurs, ajouta-t-il ensuite en se tournant vers les siens, vous entendez que ce chevalier tient la chose pour faite; c'est à vous qu'il appartient de le détromper de son erreur. »

Il est inutile de dire que ces procédés dédaigneux firent bouillir dans leurs veines le sang des Italiens; mais personne ne répondit ni à La Mothe ni au seigneur Prosper, si ce n'est par des grincemens de dents ou quelques regards de colère.

Ces préparatifs étant achevés, les juges donnèrent aux combattans l'autorisation nécessaire et une demi-heure pour se préparer, au bout de ce temps, un trompette à cheval, placé à l'ombre des chênes, près des juges, donna par trois fois le signal de l'attaque.

Retournés à leurs chevaux, et mis en selle, les chevaliers furent rangés à la file par les parrains, à quatre pas de distance l'un de l'autre. Alors Colonne et Bayard examinèrent de nouveau les gourmettes et les sangles des selles, les courroies et les boucles des armures; et s'il y avait des yeux exercés dans le camp, c'étaient sans doute ceux de ces hommes expérimentés.

Cet examen achevé, le seigneur Prosper s'avança au centre de la ligne, et dit à haute voix :

« Ne croyez pas, Messieurs, qu'en vous adressant ces paroles, mon intention soit d'animer au

combat des hommes tels que vous; je vois parmi vous des soldats de la Lombardie, de Naples, de Rome et de la Sicile. N'êtes-vous pas tous également les enfans de l'Italie? Et l'honneur de la victoire ne sera-t-il pas également partagé entre vous? N'êtes-vous pas en présence d'étrangers qui crient à haute voix que les Italiens sont des lâches? Je n'ai qu'une chose à vous dire : Vous voyez au milieu d'eux Grajano d'Asti qui a renié sa patrie. Il combat pour maintenir l'infamie sur la tête de ses compatriotes. Vous m'entendez.... Qu'il ne sorte pas vivant de cette lice. »

Fieramosca, qui était près de Brancaleone, lui dit à voix basse : « Ah! si je n'avais pas les mains liées par mon vœu!... » A quoi l'autre répondit : « Laisse-moi faire, je n'ai rien promis à la Vierge, moi; et je me charge de lui. »

L'envie d'ôter l'existence à Grajano était née en lui le jour où, ayant appris les aventures de son ami, il s'était aperçu qu'il pourrait de cette manière aplanir l'obstacle qui s'élevait entre Genèvre et lui. Ayant su qu'il se trouvait au nombre des champions français, il jugea que l'occasion ne lui manquerait pas, et le lecteur se rappellera les informations qu'il avait prises le jour de la joûte, tandis que le Piémontais s'armait auprès de l'amphithéâtre. Maintenant la fin imprévue de Genèvre détruisait son premier projet; toutefois

il ne renonça pas à son dessein, et le désir de le mettre à exécution fut augmenté en lui par les paroles du seigneur Prosper, auquel, comme chef du parti colonnais, il obéissait en tout aveuglément.

Cependant les deux parrains étaient retournés à leur poste : Bayard près des juges, et Prosper Colonne sous les chênes. Celui-ci, complétement armé, mais la tête découverte, montait un grand cheval noir couvert d'une housse rouge brodée d'or, élevait son front grave et hardi vers ses compatriotes, et attendait en silence que les trompettes sonnassent le signal du combat. Il avait près de lui un page, beau jeune homme de seize ans, vêtu de blanc avec des bottines rouges, et plusieurs chefs des compagnies de l'armée dans diverses attitudes, qui, malgré leur immobilité, annonçaient je ne sais quoi de martial et d'énergique. A mesure que le moment approchait, la parole manquait à tous ces hommes d'armes, et l'on ne distinguait plus que quelques monosyllabes murmurés à voix basse par les voisins, et au milieu de ce calme, qui donnait à l'assemblée un aspect grave et solennel, on n'entendait par intervalle que le trépignement et le hennissement des chevaux, qui pleins, d'ardeur, rongeaient leurs longs freins dorés et les couvraient d'écume.

Il serait difficile aujourd'hui de se former une

idée de l'aspect martial que présentait un homme d'armes de cette époque, tout couvert de fer, lui et son cheval. Un chevalier, la visière baissée, et renfermé dans son armure avec l'écu sur la poitrine et la lance appuyée sur la cuisse, enfourchait une selle dont les arçons ferrés s'élevaient devant et derrière comme deux supports qui rendaient sa chute impossible : ainsi encastré et serrant les genoux, il était tellement adhérent à son cheval, qu'il lui communiquait tous ses mouvemens avec cette unité qui devait lier entre elles les deux natures du centaure.

Les chevaux avaient les parties antérieures et latérales de la tête défendues par une garniture en fer qui avait une pointe au milieu du front, et dans laquelle on avait seulement ménagé une ouverture pour les yeux; le cou, les épaules et la poitrine, étaient également couverts de lames de fer superposéees comme des écailles, afin de laisser libres tous les mouvemens; un plastron de même espèce s'étendait sur la croupe et les parties latérales du ventre, de manière à ne laisser à découvert que la place où devait toucher l'éperon. Les belles formes de ces nobles animaux étaient tellement dénaturées par ces armures, qu'à l'extérieur, depuis les jambes, on les eût pris pour autant de rhinocéros. En les voyant au repos, on avait peine à croire qu'ils pussent se mouvoir, et

bien moins encore courir; mais une légère secousse de la bride, ou le simple toucher du talon du cavalier, les trouvait aussi prompts et aussi agiles que s'ils n'eussent pas été cuirassés, tant ces armures étaient exécutées avec art.

Outre la lance, l'épée et le poignard que chaque homme d'armes portait sur sa personne, il avait pendues à l'arçon de devant une masse d'acier, et une hache, armes dans le maniement desquelles les Italiens s'étaient acquis un grand renom. La forme de l'habillement variait suivant le caprice de chaque cavalier : sur la cime des casques on voyait voltiger des plumes de diverses couleurs, groupées pour l'ordinaire autour d'un long panache formé d'une queue de paon. Quelques chevaliers portaient, au lieu de plumes, des bandes d'étoffe découpées que les Français appelaient *lambrequins*. L'un avait une soubreveste, l'autre un baudrier, tandis qu'un troisième, ayant une armure riche et d'un beau travail, la laissait à découvert. Les coursiers eux-mêmes avaient sur la tête ou des plumes, ou quelque autre panache, et leurs brides à festons larges d'une palme et de couleurs propres à frapper l'œil, étaient souvent d'une grande valeur, tant par la beauté du travail que par la beauté des ornemens. Indépendamment des devises que l'on avait coutume d'inscrire sur les écus, les Italiens en avaient fait peindre de

particulières appropriées à la circonstance : celle de Fieramosca portait, pour en citer une : *Quid possit pateat saltem Itala virtus.*

Enfin un héraut d'armes s'étant avancé au milieu du camp, proclama à haute voix la défense de favoriser les combattans ou de leur nuire, soit par des actes, soit par des paroles; et dès qu'il fut retourné auprès des juges, les trompettes donnèrent le premier signal : au second, le plus grand silence régna dans l'enceinte, et au troisième, les chevaliers allongeant simultanément les brides et courbés sur le cou de leurs coursiers, s'élancèrent avec rapidité les uns contre les autres en poussant, d'un côté, le cri de *Vive l'Italie!* et de l'autre, celui de *Vive la France!* qui se prolongea jusqu'à la mer. Ils avaient environ cent cinquante pas à parcourir pour se rencontrer. Peu à peu la poussière s'éleva, s'accrut, devint plus épaisse, et les enveloppant avant qu'ils se fussent joints, les couvrit et les cacha entièrement comme un nuage, lorsque les chevaux vinrent à se heurter, et les chevaliers à rompre leurs lances sur les écus et les cuirasses de leurs adversaires, avec le bruit que produit une masse de rochers qui, roulant sur le penchant d'une montagne, brise une forêt qu'elle entraîne dans un précipice. Ce nuage de poussière empêcha les spectateurs d'être témoins de cette première rencontre; et à peine, dans cet amas

poudreux et confus d'hommes et de chevaux, pouvaient-ils distinguer l'éclat des armes frappées par les rayons du soleil, et quelques débris de plumes que la violence des coups avait lacérées et qui étaient emportées par le vent. Le bruit des armes retentissait dans les vallons environnans. Diégo Garcia, surpris de ne pas se trouver au milieu de cette mêlée, frappait du poing sur sa cuisse, et ce fut la seule manifestation que l'on remarqua parmi les spectateurs étonnés et immobiles.

Ce groupe de combattans resta réuni pendant quelques secondes, et l'éclat d'une lumière plus légère qui, çà et là, brillait à travers la poussière, annonçait que les chevaliers avaient mis l'épée à la main : on entendit le cliquetis du fer et un bruit semblable à celui qu'auraient pu faire vingt enclumes. Toute cette masse, pleine de la plus vive lumière, ressemblait à une pièce d'artifice qui est en partie voilée par la fumée, tant étaient rapides et multipliés les divers mouvemens que faisaient les guerriers.

L'impatience de pouvoir découvrir quelque chose et de savoir qui remporterait le premier honneur, était telle chez les spectateurs, qu'ils étaient sur le point de pousser des cris, et que l'on distinguait parmi eux un murmure toujours croissant, mais qui fut pourtant apaisé par les

signes des hérauts d'armes non moins que par le spectacle qu'offrit à leur curiosité un cheval qui s'échappait de ce tourbillon, tellement couvert de poussière, qu'on ne pouvait plus dire de quelle couleur était sa selle. En parcourant le camp il trainaît sa bride à moitié déchirée, et perdait beaucoup de sang par une large blessure qu'il avait reçue à l'épaule, et qui laissait une trace sur son passage; au bout d'un court trajet, ses genoux fléchirent et il tomba roide mort. On le reconnut pour un cheval appartenant au parti français.

Cependant les hommes d'armes, quoique réunis de cette façon, combattaient corps à corps, et deux à deux, se donnaient et paraient d'énormes coups en voltigeant pour conserver leur avantage; la poussière chassée par le vent, ne privant plus les spectateurs de la vue des combattans, on put reconnaître que l'homme d'armes démonté était Martellin de Lambris. Fanfulla, pour le malheur du chevalier français, se trouva son adversaire, et avec cette furie insensée, dans laquelle pourtant il y avait beaucoup de courage et d'habileté, il lui appuya sa lance sur la visière avec tant de vigueur, qu'il lui fit mesurer la terre; et en obtenant cet avantage, il s'écria assez haut pour qu'on l'entendît au milieu du bruit : « Et d'un! » puis voyant à peu de distance La Mothe, qui, aux coups

de Fieramosca, avait perdu un étrier, il continua : « L'argent ne sera pas nécessaire.... Il est rare l'argent », et la mêlée s'étant éclaircie, il dit au vaincu : « Tu es mon prisonnier.... » Mais l'autre s'étant relevé, lui répondit par une vigoureuse estocade qui glissa sur la brillante cuirasse du chevalier de Lodi : une seconde ne s'était pas encore écoulée que déjà l'épée de Fanfulla était tombée à deux mains sur le casque de son ennemi qui, étourdi par la première secousse, se soutenait à peine, tandis que Fanfulla continuait de frapper en lui criant chaque fois : « Nous avons peu d'argent, il est très-rare !.... » et l'effort qui accompagnait chacun de ses coups, donnait à ses paroles cette espèce d'accentuation que nous entendons sortir de la poitrine du bûcheron quand il laisse tomber sa cognée sur un tronc d'arbre.

Malgré tous les efforts que fit le chevalier français, il lui fut impossible de résister à cette tempête : il fut renversé à demi étourdi, mais ne voulut pas encore entendre parler de se rendre; en sorte que Fanfulla irrité lui porta un dernier coup, profitant du moment où il essayait de se relever sur les genoux, et l'étendit immobile sur l'arène en lui disant :

« Es-tu content maintenant? »

Bayard, voyant que le vaincu allait se faire massacrer sans utilité, envoya un roi d'armes qui,

ayant jeté son bâton entre les deux guerriers, cria à haute voix : *Martellin de Lambris prisonnier.* Quelques hommes d'armes, accourus pour l'aider à se relever, le soutinrent et vinrent le présenter au seigneur Prosper.

« Que Dieu bénisse tes mains ! » cria celui-ci au vainqueur.

Puis il remit entre les mains de ses sergens le baron français, qui ne voulut pas se laisser enlever son casque, se jeta au pied d'un chêne, et y resta muet et immobile.

Fanfulla avait tourné son cheval pour le diriger vers le point où se trouvaient les combattans ; il promenait ses regards autour de lui, afin de bien juger de quel côté il pourrait agir le plus utilement, et il faisait en badinant le moulinet dans l'air avec son épée, exercice dans lequel il était sans contredit le premier soldat de l'armée. Donnant un coup d'œil général à la mêlée, il vit clairement que la fortune ne penchait pas pour les Français, et que les hommes d'armes italiens faisaient très bien leur devoir : alors en appelant La Mothe par son nom, il recommença à crier de plus belle : *L'argent est rare*, et il répétait ces paroles sur l'air d'une chanson que les aveugles chantaient en parcourant les rues ; en sorte que la manière folle et bizarre dont il conduisait son cheval, le moulinet qu'il faisait avec son épée

et les intonations singulières de sa voix donnaient à ce chant je ne sais quoi de si curieux, que la physionomie sérieuse du seigneur Prosper ne put s'empêcher un moment de laisser échapper un sourire.

Pendant le temps que Fanfulla avait employé à obtenir cette première victoire, Hector Fieramosca avait, de son côté, fait perdre les étriers à La Mothe; mais il n'avait pu réussir à le démonter entièrement. Il était doué d'une autre force et d'une autre valeur que le prisonnier du chevalier de Lodi. Fieramosca, jaloux de l'honneur obtenu par celui-ci, avait commencé à jouer de l'épée de telle façon que le contempteur des Italiens, malgré tout son courage, pouvait à peine lui résister. Les injures qu'il avait proférées le soir du souper où il avait dit qu'un homme d'armes français eût dédaigné d'avoir un Italien pour valet d'écurie, revinrent à la mémoire de Fieramosca, et tandis que, frappant d'estoc et de pointe, il mettait en pièces le harnais de son ennemi, il lui disait avec moquerie en le touchant :

« Vous conviendrez du moins que nous savons nous servir de l'étrille? Courage, courage! ce sont des faits qu'il faut maintenant, et non pas des paroles! »

Le Français ne put supporter cette amère plaisanterie, et il porta un terrible coup sur la tête

d'Hector, qui, ne pouvant pas le parer avec son écu, tenta de le rabattre avec l'épée; mais il n'y réussit pas, elle vola brisée en morceaux, celle du Français tombant sur le gorgerin de la cuirasse le coupa net, et atteignit l'épaule un peu au-dessus de la clavicule. Fieramosca n'attendit pas un second coup : il saisit son adversaire pour le renverser, tandis que l'autre, qui ne se servait plus de son épée, cherchait à se soustraire à ses efforts. C'était justement ce que désirait Fieramosca, qui, s'étant dégagé avant qu'il eût pu reprendre son épée, donna de l'éperon à son cheval, le lança de côté, et eut le temps de se saisir de sa hache qui pendait à l'arçon de sa selle et de revenir charger son adversaire.

Le bon destrier de Fieramosca, qui était accoutumé à tous les genres de combat, averti par un léger mouvement de la bride et des éperons, commença à se cabrer comme un bélier qui voudrait donner de la tête, mais sans s'éloigner assez de l'adversaire de son maître pour que celui-ci ne pût l'atteindre. En le voyant se conduire avec tant d'intelligence, Fieramosca se disait : Que j'ai bien fait de t'amener ici! et il attaqua si vigoureusement le Français avec sa hache qu'il reprit sur lui tout l'avantage qu'il avait perdu. Si la lutte de ces deux antagonistes, que l'on pouvait regarder comme les meilleurs champions des deux

partis, n'était pas suffisante pour décider du sort du combat, elle pouvait du moins en décider l'honneur. Il eût été doublement honteux pour La Mothe d'être vaincu, après le dédain qu'il avait manifesté pour ses ennemis, et doublement glorieux pour Fieramosca de remporter la victoire. Ses compagnons d'armes, qui le savaient capable de conduire à bien une pareille entreprise, se gardèrent bien de prendre parti pour lui, de même que les Français ne cherchèrent pas à porter secours à leur compatriote, de peur que l'on pût dire qu'après avoir montré tant d'orgueil il ne lui avait pas été possible de résister seul à un Italien. Il en résulta que pendant quelques minutes, et presque sans s'en apercevoir, tous les hommes d'armes cessèrent de combattre pour fixer leurs regards sur les deux guerriers. Les pensées que nous venons d'indiquer avaient produit dans les deux chevaliers un immense désir de vaincre, et ils combattirent avec tant d'acharnement, tant d'attention à ne pas commettre de faute, tant de soin à profiter des avantages, que l'on pouvait regarder leur lutte comme un modèle dans l'art chevaleresque.

Diégo Garcia de Paredes, qui avait passé sa vie au milieu des armes, frappé pourtant d'étonnement à la vue d'un combat si remarquable, ne pouvait plus se tenir en repos; il était venu se

placer sur le bord du tertre, d'où il jetait d'avides regards sur les combattans. Vu de loin avec son buste gigantesque planté sur deux jambes herculéennes, et les bras pendans à ses côtés, on eût pu le prendre pour une statue; mais la contraction de ses muscles sous l'étroit vêtement de peau qu'il portait, le serrement de ses poings, et, plus que tout cela, le feu qui brillait dans ses yeux, révélaient à ses voisins la force du regret qu'il éprouvait de ne pouvoir figurer dans ce combat que comme simple spectateur.

Les motifs qui empêchaient les autres guerriers de troubler ce combat, ou ne se présentèrent pas à l'esprit de Fanfulla, ou ne lui parurent pas assez sérieux pour qu'il en tînt compte; car ayant quitté le seigneur Prosper, il se mit à courir au milieu du camp, piqua son cheval, et, l'épée haute, il le pressa contre La Mothe. Hector, qui s'en aperçut, lui cria : *En arrière !* Mais cet avertissement devenant inutile, il poussa son cheval en travers de celui du chevalier de Lodi, et le frappant du talon de sa hache sur la poitrine, il le contraignit malgré lui de retenir sa bride.

« C'est assez de moi, et c'est trop même », lui dit-il irrité.

Tout le monde loua ce procédé courtois de Fieramosca envers La Mothe, à l'exception de Fanfulla, qui, laissant échapper une de ces excla-

mations italiennes que l'on ne peut bien rendre par écrit, répondit d'un ton moitié fâché, moitié plaisant :

« Diable ! Il paraît que tu as ta langue dans les mains ! »

Il tourna son cheval en se jetant comme un fou au milieu des ennemis, les attaqua en masse sans s'attacher plus à l'un qu'à l'autre ; et ayant de cette façon mis fin à l'inaction dans laquelle ils se trouvaient, le combat recommença plus chaud que jamais.

Dès le commencement de la lutte, Brancaleone, ferme dans son dessein, avait couru la lance avec Grajano d'Asti, et la fortune s'était montrée également favorable à l'un et à l'autre. Lorsqu'ils en vinrent à combattre à l'épée, il n'y eut point encore entre eux d'avantage décidé. Brancaleone était peut-être supérieur à son ennemi en force et en habileté ; mais le Piémontais savait parfaitement calculer ses coups, et ceux qui connaissent l'art de l'escrime savent de quel prix peut être une pareille qualité dans la lutte.

Parmi les combattans des autres couples, la victoire était partout douteuse ; et quoique le combat ne durât que depuis une heure et demie environ, il avait pourtant été si vif et si obstiné qu'il était facile de s'apercevoir que les hommes et les chevaux avaient besoin d'un moment de

repos, qui leur fut accordé d'un consentement commun par les juges. La trompette en donna le signal, et les rois d'armes s'avançant au milieu de la lice, séparèrent les combattans.

Ce murmure que nous entendons s'élever instantanément dans nos théâtres à la chute du rideau, après une représentation qui a captivé l'attention des spectateurs, s'éleva également du milieu de la foule qui environnait le camp. Les chevaliers ayant repris leur premier ordre de bataille, descendirent de cheval : ceux-ci ôtèrent leur casque pour se rafraîchir le visage et en essuyer la sueur qui l'inondait; ceux-là, trouvant le harnais et les brides de leurs chevaux endommagés dans quelque partie, s'ingéniaient pour les réparer. Tandis que les coursiers, secouant la tête et mordant leurs freins, cherchaient un soulagement à la douleur qu'ils leur avaient causée, et ne sentant plus l'homme sur la selle ils se plantèrent sur les quatre pieds, et, en baissant la tête, donnaient une secousse qui faisait résonner les bardes en fer dont ils étaient entourés. Les marchands des environs, dont les poumons avaient eu le temps de se rafraîchir, poussaient de plus hauts cris. Dans ce moment, les deux parrains vinrent visiter leurs guerriers.

La prise d'un Français, et l'état dans lequel se trouvaient les autres, qui étaient blessés pour la

plupart, leur firent juger que jusqu'à ce moment l'avantage était du côté des Italiens; et parmi les nombreux spectateurs qui avaient parié pour l'un ou pour l'autre parti, ceux qui tenaient pour les premiers commencèrent à concevoir quelques craintes. Le brave Bayard avait trop d'expérience dans les faits de cette nature pour ne pas s'apercevoir que les choses allaient mal pour ses compatriotes. S'étudiant pour ne pas laisser paraître un tel soupçon, il les encourageait, les mettait en bataille, et rappelait à chacun d'eux les règles de l'art, les coups qu'il fallait tenter, et la meilleure manière de se défendre.

Prosper Colonne, qui voyait que les siens avaient moins besoin de repos, parce qu'ils avaient été moins maltraités, demanda au bout d'une demi-heure que l'on reprît le combat, et les juges en firent donner le signal. Les chevaux, dont la respiration fréquente faisait encore battre les flancs, stimulés par l'éperon, relevèrent la tête, et se précipitèrent de nouveau les uns contre les autres. Désormais peu d'instans devaient décider la victoire; aussi vit-on croître en même temps le silence et l'immobilité dans les spectateurs, la fureur et l'acharnement dans les combattans. Les broderies, les plumes, les ornemens de toute espèce, volaient par morceaux ou étaient couverts de poussière et de sang. Au côté de Fieramosca

pendait son écharpe d'azur, qui avait été coupée, son casque était resté nu, mais lui, qui n'était que légèrement blessé au cou, conservait toute sa vigueur, et pressait vivement La Mothe, qu'il avait attaqué de nouveau. Fanfulla avait en tête Jacques de Guignes. Brancaleone continuait la lutte avec Grajano en cherchant le moyen de l'atteindre au défaut de son casque, et les autres champions italiens, épars çà et là dans l'enceinte, accouplés avec les Français, combattaient pour la plupart avec la hache, dont ils se servaient admirablement.

Tout à coup il s'éleva parmi les spectateurs un cri qui attira l'attention même des combattans; ayant jeté un regard autour d'eux pour en connaître la cause, ils virent que la lutte qui avait lieu entre Brancaleone et Grajano était arrivée à son terme. Ce dernier, courbé sur le cou de son destrier, le casque et le crâne ouverts, perdait des flots de sang, qui, s'échappant de la visière, tombait sur ses armes et sur les jambes de son cheval, et imprimait ses pas sanglans sur le sable. Il tomba enfin, et en touchant la terre, l'air retentit du bruit de son armure. Brancaleone leva sa hache sanglante, et en la brandissant au-dessus de sa tête, il s'écria d'une voix mâle et terrible :

« Vive l'Italie! et périssent ainsi tous ceux qui seront traîtres à leur patrie! » Puis, enor-

gueilli de sa victoire, il se jeta en frappant à deux mains sur ceux des ennemis qui se défendaient encore. Mais la lutte ne dura pas long-temps. La chute de Grajano parut faire pencher la balance. Fieramosca, irrité de la défense longue et obstinée de La Mothe, redoublant la force de ses coups, les porta avec tant de rapidité, qu'il le déconcerta, l'étourdit, et, privé de son écu, n'ayant plus que le tronçon de son épée et son armure déclouée et brisée, il le frappa au cou de sa hache avec tant de force, qu'il le fit ployer sur l'arçon de devant, presque privé de la lumière.

Avant qu'il eût eu le temps de se remettre, Fieramosca, qui était à sa droite, ayant jeté son écu derrière ses épaules, l'attacha aux courroies qui tiennent la poitrine de la cuirasse, et, donnant de l'éperon à son cheval, l'animal s'élança, de façon que le chevalier français fut jeté violemment en bas de sa selle. Lorsqu'il fut étendu à terre, Fieramosca, qui avait pris son temps, était descendu de cheval, et lui appuyant son poignard sur la figure, il lui cria : « Rends-toi, ou tu es mort. » Le baron, encore tout étourdi, ne répondait rien, et ce silence pouvait lui coûter la vie : Bayard la lui sauva en le déclarant prisonnier.

La Mothe ayant été relevé par ses valets, qui le remirent entre les mains du seigneur Prosper,

Fieramosca voulut remonter à cheval; mais le coursier avait disparu; il promena ses regards sur les combattans, et vit que Giraud de Forses, dont le cheval avait été tué, s'était emparé du sien, et faisait toujours tête aux hommes d'armes ennemis. Hector sentit bien que seul et à pied il ne pourrait reprendre son cheval. Il l'avait élevé et nourri de sa propre main, et l'avait habitué à le suivre au son de la voix, en sorte que cet accident ne lui donna pas la moindre inquiétude; il s'en approcha le plus qu'il put, et se mit à l'appeler en frappant du pied, comme il avait coutume de faire quand il voulait lui donner l'avoine. Le cheval se détourna aussitôt pour venir trouver son maître, mais le chevalier qui le montait ayant voulu le retenir, il se cabra, et le cavalier ne pouvant plus le gouverner, fut emporté, malgré ses efforts, au milieu des Italiens, qui l'entourèrent et le firent prisonnier sans coup férir. En quittant le cheval, sur lequel Fieramosca sauta aussitôt, il maudissait sa fortune; mais celui-ci, lui rendant par la pointe l'épée qui lui avait été enlevée, lui dit :

« Que Dieu te soit en aide, mon frère; reprends tes armes et retourne au milieu de tes compagnons d'armes; notre désir est de les faire prisonniers, mais nous voulons que ce soit par la force des armes et non pas par la ruse. »

Ce généreux procédé, auquel le Français était loin de s'attendre, lui causa beaucoup d'étonnement. Il réfléchit un moment, puis il répondit :

« Si je ne me rends pas à vos armes, chevalier, je me rends à votre courtoisie; » et, prenant son épée par le milieu de la lame, il alla la déposer aux pieds du seigneur Prosper.

Tous ceux qui avaient loué la belle conduite de Fieramosca dans cette circonstance, donnèrent également des éloges au chevalier français, qui avait agi et pensé avec sagesse. La manière dont il s'était rendu fut cause qu'on le renvoya, et ce fut le seul, sans avoir payé sa rançon.

Le parti français avait perdu quatre de ses meilleures épées, tandis que le parti italien comptait encore ses treize hommes d'armes à cheval, ce qui permettait de prévoir de quelle façon se terminerait le combat. Néanmoins, les Français démontés, qui étaient au nombre de cinq, se réunirent, et les quatre qui étaient à cheval vinrent se placer par deux à leurs côtés; et ainsi disposés, ils se préparèrent à faire de nouveau tête aux Italiens, qui, recommençant le combat pour la troisième fois, se précipitèrent avec impétuosité sur leurs adversaires.

Il ne vint à la pensée de personne que ces hommes d'armes pussent résister à leurs antagonistes, mais on ne put s'empêcher d'admirer la

constance et l'art de ces braves chevaliers, et l'on vit s'accroître parmi les spectateurs l'inquiète curiosité de voir l'issue de leurs derniers efforts, comme si chacun eût craint qu'une si éclatante valeur ne dût se manifester qu'en les exposant aux plus grands dangers dans une lutte aussi inégale. Mais cette crainte, les Français ne la partageaient pas : accablés, blessés, couverts de poussière et de sang, ils présentaient encore un magnifique spectacle, attendant courageusement la défaite dont les menaçaient des adversaires si supérieurs en nombre. Enfin les Italiens se mirent en mouvement, mais non plus avec cette célérité qu'ils avaient montrée la première fois, et que la fatigue ne permettait plus aux coursiers, dont le frein avait déchiré la bouche, qui était couverte d'une sanglante écume. Les chevaliers poussaient plus haut encore les cris de vive l'Italie! et malgré l'excitation que devaient produire les éperons, ils revinrent au combat d'un pas grave et mesuré. Malgré les défenses promulguées au commencement de la lutte, la curiosité des spectateurs était devenue si vive, que le cercle qu'ils formaient autour des combattans se rétrécissait progressivement. Les soldats qui étaient chargés de maintenir l'ordre, plus curieux encore que les autres, suivaient eux-mêmes ce mouvement concentrique, et l'on voyait se renouveler là ce qui

a lieu d'ordinaire dans une place où l'on représente un combat de taureaux; d'abord chacun se tient dans son coin tranquille; mais dès qu'un chien parvient à s'attacher aux oreilles de l'animal, et qu'un second, l'attaquant d'un autre côté, ils tiennent leur ennemi en respect, personne ne peut plus demeurer à sa place, les cris augmentent, l'ordre se rompt, et tout le monde se porte en avant pour mieux voir.

Au centre de la nouvelle ligne italienne s'était placé Fieramosca, qui était monté sur le meilleur cheval, et à ses côtés se trouvaient les hommes d'armes dont les coursiers étaient ou moins fatigués ou plus agiles, parce que dans l'attaque le centre se porte toujours en avant en prenant la forme d'un triangle dont Hector alors devenait le sommet. Cet ordre fut si bien conservé, que lorsqu'ils se trouvèrent à portée de frapper, ils forcèrent le rang des Français sans qu'il fût possible à ceux-ci de se reformer. Ici commença une nouvelle lutte plus vive et plus terrible que jamais; au nombre, à la valeur, à l'habileté des Italiens, leurs antagonistes opposaient ces efforts plus qu'humains qu'enfantent le désespoir, la rage et l'approche d'une défaite imminente et inévitable; les braves et malheureux Français, au milieu d'un nuage de poussière, tombaient ensanglantés sous les pieds des chevaux, se relevaient en s'attachant

aux étriers, aux brides des vainqueurs, puis retombaient à moitié désarmés et leurs armures brisées, mais sans jamais cesser de renouveler leurs efforts pour revenir à la charge au moyen des débris des épées et des lances qu'ils trouvaient épars sur l'arène.

Hector le premier cria aux Français de renoncer à une résistance devenue désormais inutile, et de se rendre prisonniers; mais à peine pouvait-il parvenir à se faire entendre au milieu du bruit des armes, et si ceux-ci l'entendaient, leur obstination à combattre paralysait sa généreuse intention, et, enivrés de fureur, ils continuaient leur admirable défense. Des quatre chevaliers qui étaient encore à cheval au début de cette dernière rencontre, un seul était tombé et se défendait à pied; les chevaux de deux autres avaient été tués, et le quatrième avait été fait prisonnier. Il serait impossible de décrire tous les étranges accidens, les coups, les actions désespérées, qui eurent lieu dans ces derniers momens, et dont les spectateurs, durant plusieurs années, conservèrent un souvenir d'étonnement et d'horreur.

On vit de Liaye, pour ne citer qu'un de ces faits, prenant à deux mains le frein de Cappocio de Rome, chercher à le briser pour lui enlever sa bride; foulé sous les pieds du cheval on ne put jamais faire lâcher prise au Français, qui, traîné

dans la poussière, fut conduit de cette façon devant le seigneur Prosper; et il fallut plusieurs hommes, tant il tenait fortement le frein, pour lui ouvrir les mains et le mettre au nombre des prisonniers. Enfin un combat avec des forces si différentes parut, aux Italiens eux-mêmes, une chose trop cruelle; et le cri de Fisramosca étant imité par les autres champions, tous ensemble suspendirent leurs coups et crièrent au petit nombre de Français qui résistaient encore : « Prisonniers !... Prisonniers !... »

Alors un violent murmure s'éleva parmi le peuple, et malgré l'opposition des hérauts d'armes, on entendit les cris d'un mécontentement général, pour que le combat finît et qu'on laissât aux Français la vie sauve. L'ordre ayant été rompu, la foule s'était précipitée autour des combattans, qui se trouvaient renfermés dans un cercle de trente ou quarante pas de diamètre : ceux-ci poussaient des cris, ceux-là agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux, tandis que d'autres se tournaient vers les juges et les parrains du camp, espérant par leurs démonstrations pouvoir mettre fin au combat. Le seigneur Prosper s'étant fait jour à travers la foule, élevait la voix et son bâton de commandement pour engager les Français à se rendre; Bayard lui-même, bien qu'il eût le cœur navré par la triste issue de

cette lutte, jugeant que de plus longs efforts deviendraient inutiles, et qu'il serait trop cruel de prodiguer ainsi le sang et la vie de ces hommes courageux, s'était avancé et criait aux siens de cesser le combat et de se rendre prisonniers; mais ni sa voix, ni celle de Colonne, n'étaient écoutées des vaincus, qui, dans ce moment, conservaient à peine la ressemblance d'hommes, et paraissaient plutôt des démons ou des furies déchaînés. Témoins de cette courageuse obstination, les juges eux-mêmes descendirent de leur tribunal, vinrent se placer au centre du cercle, firent sonner les trompettes et crier à haute voix que les Italiens étaient vainqueurs : ceux-ci alors voulurent se retirer; mais ce fut en vain, leurs ennemis, que la colère, la douleur et leurs blessures, avaient exaspérés au point de ne plus rien sentir ni rien comprendre, continuaient, semblables à un tigre enveloppé dans les replis d'un serpent, à combattre leurs ennemis.

Enfin, Diégo Garcia, jugeant qu'il n'y avait plus d'autre moyen, prit un parti vigoureux, et saisissant par les épaules Sacet de Jacet, qui, attaché à Brancaleone, prétendait lui enlever sa hache des mains au moment où celui-ci était sur le point de lui en asséner un coup sur la tête, l'empoigna, et usant de sa force extraordinaire, l'emporta hors de la mêlée. Cet exemple fut imité

par plusieurs des spectateurs, et en un instant, malgré leur résistance, ils vinrent à bout d'enlever cinq ou six hommes à moitié brisés qui se débattaient encore, et parvinrent à les transporter, écumant de rage, sous les chênes avec les autres prisonniers.

A peine le combat était-il terminé, que le premier soin de Fieramosca fut de descendre de cheval et de courir auprès de Grajano d'Asti, qui gisait immobile à la place où il était tombé.

Lorsque Brancaleone avait fait ce coup de maître, le cœur généreux d'Hector n'avait pu se défendre d'un premier mouvement de joie; mais il était à peine né qu'un vertueux sentiment le réprima. Il s'approcha du Piémontais, fit éloigner la foule qui l'entourait, et s'agenouilla près de lui. Le sang coulait encore de l'énorme blessure, mais lentement et aggloméré : il lui souleva la tête le plus doucement qu'il put, et, avec autant de soin que s'il se fût agi de son ami le plus cher, il parvint à lui retirer son casque.

Mais la hache, après avoir ouvert le crâne, était entrée de trois doigts dans le cerveau : le chevalier n'existait plus. Hector, avec un soupir qui sortait du profond de son cœur, posa de nouveau sur la terre la tête du mort, puis s'étant relevé, il dit à ceux de ses compagnons qui, comme

lui, étaient venus le voir, et plus particulièrement à Brancaleone :

« Voilà une arme (et il indiquait la hache teinte de sang que ce dernier tenait encore à sa main) qui a, aujourd'hui, accompli une grande justice. Mais comment pourrions-nous jouir d'une pareille victoire? Le sang dont cette terre est imbibée n'est-il pas du sang italien? Et cet homme qui est là étendu sans mouvement, et qui dans les combats montrait autant de force que de courage, n'aurait-il pas pu le répandre pour sa gloire et pour la nôtre, en combattant contre nos ennemis communs? La tombe de Grajano eût alors été vénérée et glorieuse, et sa mémoire eût été un exemple honorable à citer aux guerriers. Loin de là, il meurt couvert d'infamie, et sur sa cendre pèsera la malédiction de la patrie qui toujours accompagne le traître!... » En finissant ces mots ils se retirèrent tous pensifs et silencieux, et allèrent reprendre leurs chevaux. Dans la soirée le cadavre fut porté à Barlette ; mais quand on voulut l'enterrer dans le cimetière, le peuple s'émut, et s'y opposa. Les fossoyeurs le transportèrent dans le lit d'un torrent, à deux milles de la ville, y creusèrent une fosse et l'y déposèrent. Depuis ce jour ce lieu ne fut plus appelé que le *Défilé du Traître*.

Avant de quitter le camp, le seigneur Prosper demanda à Bayard s'il voulait payer la rançon de ses hommes d'armes. Le chevalier ne répondit pas; et par son silence il blâmait la bravade de La Mothe au commencement du combat : les juges déclarèrent alors que les prisonniers devaient accompagner leurs vainqueurs à Barlette. Ils s'acheminèrent donc à pied, silencieux, environnés d'une foule immense, et les Italiens les suivaient à cheval au son des instrumens, et au bruit des cris mille fois répétés de *vive l'Italie! vive Colonne!*

Arrivés au château, les treize guerriers présentèrent les douze prisonniers à Gonzalve, qui les attendait au milieu des seigneurs de son armée. Le Grand Capitaine, après avoir beaucoup loué les vainqueurs, se tourna vers les Français, et leur adressa ces paroles :

« Il ne sera jamais dit que j'aie voulu insulter au malheur d'hommes si pleins de vaillance : les armes sont journalières, et tel est vaincu aujourd'hui, qui demain peut revenir vainqueur. Je ne vous dirai pas non plus d'estimer désormais la valeur italienne; après des faits qui parlent si haut, mes paroles seraient superflues. Mais je vous dirai qu'à l'avenir vous devez honorer le courage partout où vous le rencontrerez, vous souvenant que Dieu l'a également réparti parmi les hommes,

et ne l'a pas accordé à votre nation seule comme un privilége, et que, si la modestie est l'apanage de la véritable valeur, la forfanterie en devient la honte. »

Après qu'il eut cessé de parler, tous les hommes d'armes se retirèrent, et ce fut ainsi que se termina cette glorieuse journée.

CONCLUSION.

Pour être sincère, il faut avouer que tous ceux qui racontent ou écrivent une histoire, se bercent un peu de l'espoir qu'elle pourra plaire, et qu'il se trouvera quelque personne assez bienveillante pour l'écouter ou la lire jusqu'à la fin : nous n'avons pu nous défendre de conserver toujours dans un repli de notre cœur cet espoir flatteur, semblable à la flamme d'une bougie exposée au vent, qui tantôt est plus vive et tantôt si faible, qu'elle est sur le point de s'éteindre; le lecteur peut en rire s'il le trouve bon, mais l'amour-propre a si bien conduit la chose que jusqu'à ce moment cet espoir n'a pas cessé d'exister.

Si cet adroit adulateur ne nous a pas trompé; si réellement il s'est trouvé un lecteur assez patient pour nous accompagner jusqu'ici, il nous est permis de nous flatter qu'il entendra avec intérêt la suite des aventures de Fieramosca, et nous lui dirons volontiers ce que nous avons pu en apprendre.

Lorsque Gonzalve eut congédié les vainqueurs et les prisonniers, ces derniers furent accueillis et

honorablement traités dans la maison de Colonne, où ils passèrent cette nuit. Le lendemain, le prix de leur rançon ayant été apporté du camp français, ils furent rendus à la liberté, et se retirèrent suivis d'un grand nombre d'Italiens, qui les accompagnèrent hors des portes de la ville en leur donnant des témoignages éclatans de l'honneur que méritait leur valeureuse défense.

Mais à peine Fieramosca se trouva-t-il hors de la présence du Grand Capitaine, qu'il ne songea plus à eux. Il pouvait enfin librement tourner toutes ses pensées vers Genèvre, et ce motif l'engagea à quitter doucement ses compagnons d'armes, qui venaient au milieu d'une foule d'amis empressés, et qui, enivrés de leur victoire, ne pouvaient en ce moment avoir d'autres pensées ni s'apercevoir de son absence. Il vit, sur une des terrasses du palais, Victoire Colonne, qui, après avoir été témoin de l'accueil que Gonzalve avait fait aux treize guerriers, revenait à son appartement, et était sur le point d'y rentrer : s'étant mis à courir, et l'ayant appelée par son nom, elle se retourna et s'arrêta. Victoire, aux oreilles de laquelle était venu une partie des aventures de Fieramosca, devina aisément ce qu'il allait lui demander.

Oh Dieu ! que lui répondre ? pensait-elle en elle-même ; mais elle n'avait pas eu le temps de

réfléchir que déjà Hector était auprès d'elle. Son armure était couverte de poussière, et çà et là on pouvait distinguer la trace des coups qu'il avait reçus; une seule plume brisée restait encore sur son casque, qui ne portait plus que les tuyaux des autres, et la visière levée laissait voir son beau visage, maigri par la fatigue, couvert de sueur, et respirant tout ensemble une joie vive pour la gloire qu'il venait d'obtenir, et un désir inquiet de retrouver celle qu'après la mort de Grajano il pouvait enfin regarder comme son épouse.

Mais le cœur de l'homme est enclin à espérer ou à craindre, selon les circonstances dans lesquelles il se trouve : le découragement, je dirais presque le désespoir, qu'il avait éprouvé la nuit et la matinée qui avaient précédé le combat, en pensant aux malheurs de Genèvre, s'étaient, par la secousse qu'il venait d'éprouver et la joie ineffable d'avoir vaincu, changé en une confiante espérance de la retrouver hors de danger.

« Ah, madame! s'écria-t-il avec cette respiration accélérée que produit un violent battement de cœur; que Dieu vous bénisse et vous récompense! Je sais tout.... je sais que vous l'avez recueillie, que vous l'avez consolée...... pauvre femme.... elle en avait bien besoin! Au nom de tout ce qui vous est cher, conduisez-moi auprès d'elle. »

Chaque parole que prononçait l'infortuné jeune homme était un coup de poignard pour le cœur de Victoire, et elle ne se trouva pas assez de courage pour lui raconter la douloureuse aventure de sa bien-aimée. Elle réunit toutes ses forces afin de composer son visage, et lui dit avec un demi-sourire :

« Genèvre est retournée à Sainte-Ursule. »

Il n'était que trop vrai qu'une heure avant que les Italiens fussent revenus du camp elle avait été portée au monastère, accompagnée du frère Mariano, pour y être ensevelie pendant la nuit.

« A Sainte-Ursule! et pourquoi si promptement? Il ne lui est donc rien arrivé? elle ne souffre donc pas?

— Non, elle ne souffre plus. »

Fieramosca sentit une joie si vive, qu'il ouvrit les bras comme s'il eût voulu embrasser Victoire; mais il mit un genou en terre, lui prit la main, et y imprima plusieurs baisers, qui exprimaient mieux sa reconnaissance qu'il n'eût pu le faire par mille paroles. Puis il se leva comme hors de lui, et s'en allait sans ajouter un mot pour courir à Sainte-Ursule. Il s'arrêta un moment, jeta un regard sur sa poitrine, et revint sur ses pas.

« Vous voyez, madame, disait-il en souriant avec une sorte de crainte, vous voyez cette écharpe d'azur, c'est elle qui me l'a donnée....

Aujourd'hui, un coup d'épée, trouvant la cuirasse qui cédait, l'a coupée en deux. »

En prononçant ces mots, il déliait le nœud qu'il avait fait avec les deux bouts pour qu'elle ne tombât pas.

« Il y a peut-être, je le sais, de la hardiesse de ma part à vous faire une pareille demande; mais, par grâce, ayez la bonté d'en rassembler les deux parties, de manière que Genèvre ne s'aperçoive pas qu'elle a été coupée. Pauvre femme! elle regarderait cet accident comme un mauvais présage.... elle me dirait : « Tu n'as donc pas su la couvrir de ton bouclier?... » Victoire alla avec empressement chercher les moyens de satisfaire à la prière que venait de lui adresser Fieramosca, heureuse de pouvoir s'éloigner un moment du malheureux jeune homme, et de lui cacher l'émotion qu'elle éprouvait en voyant sa crédule confiance. Elle revint plus maîtresse d'elle-même, se mit à rejoindre les morceaux de l'écharpe; et comme elle tenait le visage baissé, Hector ne put s'apercevoir de son altération, qui n'était que trop visible.

« A peine, disait celui-ci en souriant, pendant que Victoire travaillait, à peine peut-on distinguer quelle est maintenant sa couleur.... elle a éprouvé de grandes vicissitudes.... elle a été ma compagne dans mes malheurs, elle le sera au-

jourd'hui dans ma félicité. Savez-vous que depuis qu'elle m'a été donnée, et il y a bien des années, je ne l'ai jamais quittée un instant!... je l'ai sauvée dans tant de combats, et aujourd'hui!...Quand tous mes déplaisirs se changent en joie.... il faut qu'elle ait été coupée! Que dirait quelqu'un qui aurait foi dans les mauvais présages? » Victoire, attentive à son ouvrage, ne répondait pas un seul mot, flottait entre la pensée qu'il était indispensable de lui faire connaître la vérité et l'invincible répugnance qu'elle éprouvait à lui causer une si poignante douleur; elle crut pouvoir tout concilier en envoyant chercher Brancaleone aussitôt qu'Hector l'aurait quittée, pour le prévenir de secourir son ami dans cette terrible épreuve.

« Je vous remercie mille fois », dit Hector quand le travail fut achevé; et gagnant l'escalier, en un clin d'œil il fut dans la cour. Il n'y était resté personne que Masuccio, son domestique, qui tenait par la bride son cheval couvert d'écume; le pauvre animal avait la tête basse et l'œil morne, et le battement de ses flancs annonçait la peine avec laquelle il respirait.

« A l'écurie, à l'écurie! cria Hector au domestique en passant près de lui, où donc as-tu appris à soigner les chevaux? Peux-tu laisser ainsi au grand air, et sans mouvement, un pauvre animal

tout en sueur! » Et il sortit de la cour, se dirigeant vers le port pour se rendre à Sainte-Ursule : par mer, le trajet était beaucoup plus court.

Arrivé sur la plage où se tenaient d'ordinaire les bateliers, il n'en trouva pas un seul; les navires qui transportaient les troupes arrivées d'Espagne avaient jeté l'ancre dans le port, et Gonzalve, voulant que ses soldats fussent descendus à terre avant la nuit, toutes les barques avaient été mises en réquisition pour ce service.

Hector, qu'irritait l'impatience, frappait la terre de ses pieds; puis il se dit : « J'irai à cheval; c'est un peu long, mais qu'importe. » Il revint à l'écurie au moment où Masuccio allait ôter la bride à Airone.

« Laisse-la-lui! » lui cria Fieramosca; puis la lui prenant des mains, il la jeta sur le cou du coursier, sauta en selle, et au bout de quelques minutes il était hors de la ville et sur la route qui conduit au couvent, en suivant le rivage de la mer. « Pauvre Airone, disait-il en lui passant la main sur le cou, tandis qu'il pressait avec l'éperon le trot ralenti du bon destrier, qui trouvait très dur, après tant de fatigues, de se voir refuser un repos dont il avait un si grand besoin; tu as raison, mais prends encore un peu patience, et tu pourras ensuite te reposer tout à ton aise. »

Cependant la nuit approchait; le soleil était

déjà couché depuis une demi-heure. Fieramosca, qui dirigeait sa course vers l'orient, laissait derrière lui un ciel serein et azuré, tandis que devant lui il le voyait caché par de longs nuages noirs qui se terminaient en une ligne parallèle à l'horizon. On pouvait juger que de ces nuages plus ou moins denses des masses d'eau tombaient aplomb dans la mer; et les cimes de ces amas de nuages qui s'élevaient jusqu'à moitié du ciel, frappées encore par la lumière du crépuscule, se coloraient d'une teinte blanchâtre. Du milieu de cette obscurité, on voyait presque sans interruption briller les éclairs, et l'on entendait le bruit sourd du tonnerre qui grondait au loin. La mer, qui grossissait sensiblement, menaçait d'une tempête; elle était gonflée, et, au centre, d'une teinte presque noire. On voyait seulement apparaître par petits flocons une écume blanche presque uniforme sur la surface des vagues; les flots, s'élevant graduellement sur la plage, venaient y mourir en lames très déliées, vertes et transparentes, qui ressemblaient à une muraille de verre, jusqu'au moment où, se brisant avec fracas sur le rivage, elle couvrait d'écume les galets aigus dont il était composé.

L'aspect mélancolique de la nature ne troublait pourtant pas en cet instant la félicité du jeune Italien. Il mesurait d'un œil impatient l'inter-

valle qui le séparait de Sainte-Ursule, et comme la plage était nue et découverte, il pouvait le découvrir dans toute son étendue. Il se représentait le plaisir dont il jouirait à la première apparition de Genèvre; il la voyait venant au-devant de lui avec ce regard modeste et cette grâce charmante qu'il lui connaissait. Il espérait pouvoir arriver assez tôt pour être le premier à lui apprendre la nouvelle de la victoire, et il n'éprouvait qu'un peu d'inquiétude en se consultant sur le moyen le plus convenable de lui faire connaître que désormais elle pourrait disposer de sa main.

A deux portées d'arquebuse de la tour, le vent du levant, qui le frappait au visage, avait considérablement rapproché l'ouragan; de grosses gouttes d'eau, tombant dans une direction oblique, venaient frapper, en rebondissant, sur la cuirasse du guerrier; puis elles devinrent plus fréquentes, et peu à peu plus petites et presque imperceptibles. A cette ondée succéda un coup de tonnerre qui semblait avoir ouvert une cataracte dans le ciel, et la pluie tombant par torrens mouilla Fieramosca de la tête aux pieds, bien qu'il ne se trouvât plus qu'à quelques pas de la tour. La porte en était encore ouverte; il en franchit rapidement le seuil, et fut bientôt dans l'île et près du bâtiment occupé par celle qu'il chérissait. Ayant attaché son cheval aux barreaux

d'une fenêtre, dans un endroit où le toit lui fournissait un peu d'abri, il se trouva en un instant dans l'appartement de Genèvre. Il est inutile de dire qu'il le trouva désert. Il redescendit, et sa première pensée fut de la chercher dans l'église. Il savait qu'elle avait coutume de se rendre dans une petite chapelle pour y pouvoir prier plus tranquillement. A peine entré, il jeta un regard curieux, qui lui fit connaître qu'il n'y avait personne dans cette chapelle, et que l'église, également déserte, se trouvait dans une obscurité presque complète.

Il en était de même de la partie du chœur que l'on pouvait voir : cependant le bruit de chants sourds et lointains parvenait à son oreille comme s'ils fussent sortis du sein de la terre. Il s'avança, et s'aperçut que de l'ouverture pratiquée en avant du maître-autel, qui correspondait à la chapelle souterraine, s'échappait un rayon de lumière qui venait frapper la voûte et y produisait un reflet décoloré : lorsqu'il en fut tout proche, il put se convaincre que l'on récitait des prières dans la chapelle souterraine. Il passa derrière l'autel, et descendit. Le bruit de son armure, de ses éperons et de son épée, qui frappait les degrés, attira l'attention des personnes qui, rangées en cercle, remplissaient cette chapelle; elles se séparèrent, et lui laissèrent voir le cercueil qu'il

avait trouvé le matin dans l'oratoire de Saint-Dominique, et en face, près de l'autel, frère Mariano en rochet, avec l'étole des morts, qui, la main levée, tenait l'*asperges;* au milieu, on voyait un tombeau ouvert; d'un côté, deux hommes en tenaient levée la pierre prête à le couvrir; de l'autre, Zoraïde, agenouillée, était courbée sur le corps de Genèvre, qui y avait été déjà placé, et en sanglotant elle arrangeait le voile qui lui couvrait le visage, et plaçait une couronne de roses blanches sur le front de l'amante de Fieramosca.

Arrivé au pied de l'escalier, Hector voit ce funeste spectacle; il reste immobile sans proférer une parole, sans faire un mouvement, sans remuer la paupière : peu à peu son visage se décompose et se couvre d'une pâleur mortelle; ses lèvres sont agitées d'un mouvement convulsif, et de grosses gouttes d'une sueur froide s'échappent de son front.

Les sanglots de Zoraïde redoublèrent, et frère Mariano, d'une voix mal affermie, qui dénotait combien son cœur avait été attendri à l'aspect de l'infortuné jeune homme, put à peine dire :

« Hier, elle s'est envolée vers le ciel; Dieu lui accorde aujourd'hui plus de bonheur qu'elle n'aurait pu en trouver au milieu de nous.... »

Mais le bon religieux lui-même sentit que la douleur lui ôtait la parole, et il se tut.

La pierre, mue par les leviers de fer, fut placée sur l'ouverture de la tombe, et tout fut terminé.

Hector restait toujours immobile. Frère Mariano s'approcha de lui, lui prit une main, qui fut abandonnée sans résistance, l'embrassa, montra l'intention de le faire sortir, et Hector obéit. Ils montèrent les degrés, et sortirent de l'église : l'orage durait toujours, les éclairs sillonnaient la nue, le tonnerre ne cessait de gronder et la pluie tombait par torrens. Quand ils furent arrivés dans la cour, Fieramosca se dégagea des bras du frère, et avant que celui-ci eût eu le temps de proférer une parole, le jeune guerrier s'était élancé sur son cheval, dont les pas retentissaient sous la voûte de la tour.

Ni les amis de Fieramosca, ni aucun homme de cette époque ne le revit plus depuis cette fatale soirée, et l'on ignora toujours ce qu'il était devenu.

On hasarda diverses conjectures sur sa destinée, mais toutes furent sans doute incertaines. Une seule parut présenter quelque chose de vraisemblable, et nous allons la faire connaître.

Quelques pauvres montagnards du Gargano qui étaient occupés à faire du charbon racontè-

rent à d'autres villageois (et ce fut ainsi de bouche en bouche, et après un très long intervalle de temps, que le bruit en parvint à Barlette lorsque le camp espagnol était déjà levé), qu'une nuit, au milieu d'une horrible tempête, un guerrier armé et monté sur un cheval leur avait apparu sur la cime de rochers inaccessibles dominant un profond précipice qui tombait aplomb sur la mer : un petit nombre d'entre eux commencèrent à dire que c'était l'archange saint Michel, beaucoup le redirent, puis tous enfin le répétèrent et le tinrent pour assuré.

Quand ce bruit parvint à frère Mariano, et qu'il vint à comparer les dates, il ne put s'empêcher de penser que ce pouvait être Hector, qui, dans son désespoir, avait lancé son cheval sur des rochers dangereux, et qu'enfin ils étaient tous deux tombés dans la mer.

En 1716, un des écueils situés sous le mont Gargano, étant resté presque entièrement à sec, un pêcheur y découvrit, encastré entre deux rochers des débris d'armure presque entièrement rongés par le sel marin et par la rouille, et qui renfermaient des ossemens humains et le squelette d'un cheval.

C'est au lecteur, à qui nous n'avons plus rien à apprendre, à choisir la version qui lui paraîtra la plus vraisemblable.

Croire que notre histoire puisse être favorablement accueillie par le fait seul de son mérite serait une supposition vaine et ridicule; mais nous avons lieu d'espérer que les Italiens apprécieront, avec une bienveillante indulgence, l'intention d'un auteur qui leur rappelle un événement dont le souvenir est si honorable pour eux. Pour donner plus d'éclat au courage des vainqueurs, nous n'avons pas cru qu'il nous fût permis d'introduire, au désavantage des vaincus, des circonstances dont la fausseté eût été démontrée par les histoires de Giovo, de Guicciardini, et des autres écrivains qui parlent de cet événement. Il n'entrait pas dans nos sentimens de faire injure à la valeur des Français, que nous sommes les premiers à reconnaître et à louer; nous ne voulions que mettre au jour celle que montrèrent les Italiens, et nous n'avions pas besoin d'altérer l'histoire qui nous rend à cet égard la justice la plus complète. A cette occasion, qu'il nous soit permis de déclarer combien nous déplorons ce malheureux aveuglement qui porte les hommes des diverses nations à s'adresser, en les aggravant par des mensonges, des reproches mutuels sur leurs fautes et leurs crimes; et combien, au contraire, nous applaudissons à ceux qui, dans l'intérêt de l'humanité, mettant en pratique cette loi d'amour et de justice procla-

mée par l'Évangile, foulent aux pieds ces amers souvenirs qui n'enfantent que trop souvent des haines longues et meurtrières.

Mais que dirons-nous de ces haines plus sacriléges encore qui ont eu une si longue durée, et ont si souvent pris naissance dans les différentes fractions d'une même nation? Par malheur, on ne peut nier que sur ce point l'Italie ne doive être citée la première, comme sur d'autres personne ne lui conteste la prééminence du mérite et de la gloire. Et bien que l'on ait toujours déploré et maudit ces haines, et qu'on les déplore et maudisse encore plus que jamais aujourd'hui, le blâme est loin encore de s'élever à la hauteur du crime.

Il nous semble donc que l'auteur qui rappelle un de ces faits douloureux qui abondent malheureusement dans notre histoire, peut bien être accusé de ne remplir qu'imparfaitement un grand devoir, mais ne mérite pas le reproche d'avoir fait une chose inutile. Nous croyons d'ailleurs que ce jugement, s'il renferme un blâme, doit paraître plus sincère et plus efficace quand un auteur le porte sur cette partie de l'Italie où il a pris naissance; car autrement on pourrait penser qu'un tel jugement est empreint de partialité, et qu'il n'est pas entièrement dépourvu de cette triste rivalité de municipe, dont l'intention manifeste est de blâmer sans cesse. Nous croyons par

conséquent que c'est à un homme né en Piémont qu'il appartenait plus qu'à tout autre de faire tomber sur la mémoire de Grajano d'Asti le blâme que ses actions lui ont mérité.

Déjà le célèbre comte Napione a exprimé l'opinion des Piémontais sur la conduite de ce transfuge [1]. « Grajano d'Asti, dit-il, qui, dans le fameux combat de Quadrato, avait pris les armes pour les Français contre la nation italienne, étant resté parmi les morts, on jugea dès-lors qu'il avait justement porté la peine de sa félonie, puisqu'il avait voulu combattre en faveur d'une nation étrangère contre l'honneur de sa patrie. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'aujourd'hui, on ne trouverait plus parmi nous un imitateur de cette trahison.

[1] Napione, *De l'Utilité et des Avantages de la Langue italienne*, tome I, chap. IV.

FIN.

IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

A SA MÈRE CHÉRIE

CRISTINA MOROZZO D'AZEGLIO

L'AUTEUR

OFFRE CE MODESTE VOLUME

CONFIANT QU'ELLE VERRA DANS L'INTENTION QUI LE GUIDE

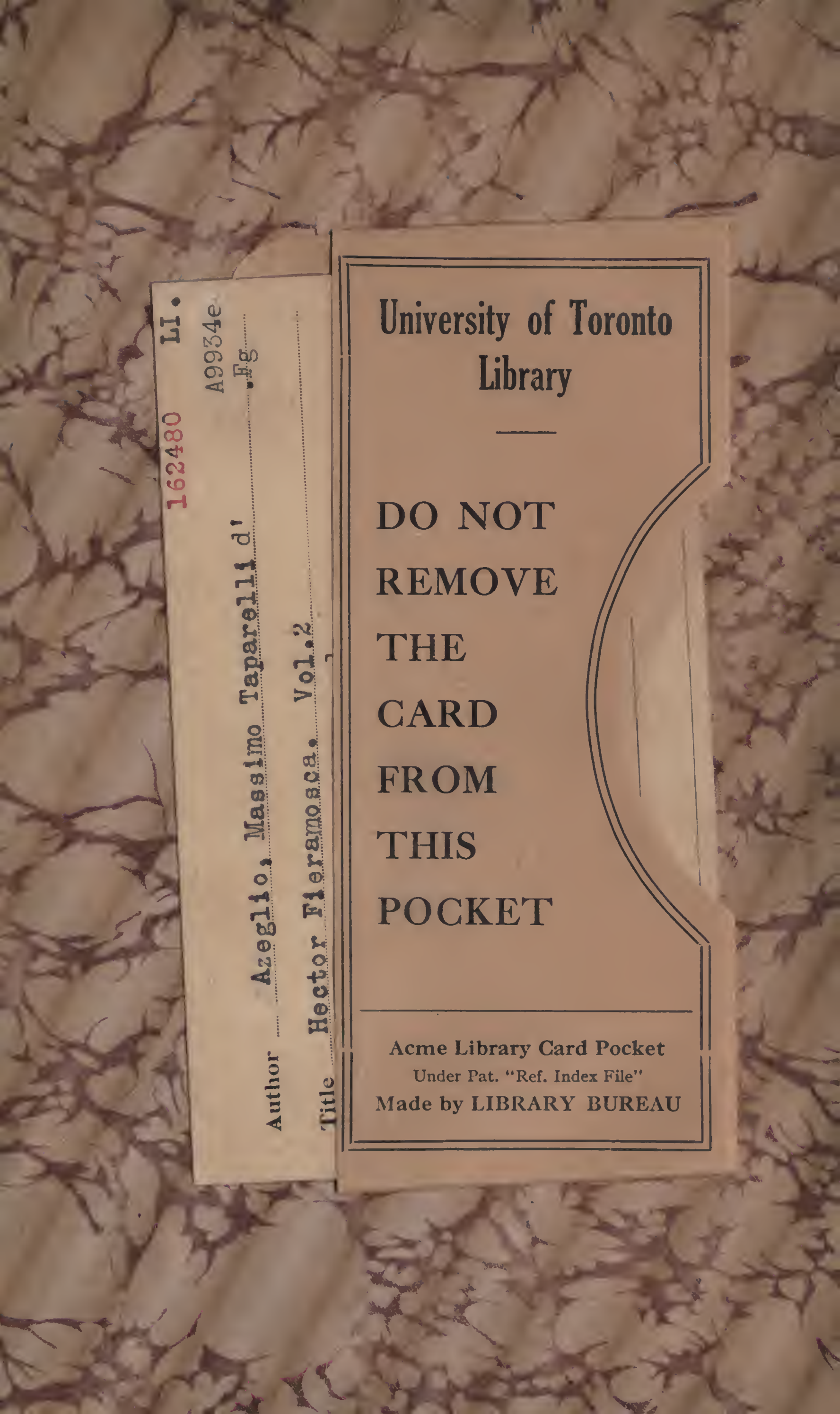
BIEN PLUS QUE DANS LA VALEUR DU PRÉSENT

UN TÉMOIGNAGE DE SON RESPECT

DE SA TENDRE AFFECTION

ET DE SA RECONNAISSANCE.




LI.
162480
A9934e
.Fg
Author Azeglio, Massimo Taparelli d'
Title Hector Fieramosca. Vol.2
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

